

SOMMAIRE

EDITORIAL

Daniel Lemler 3

LA PSYCHANALYSE DANS SON HISTOIRE

- En quoi la fétichisation de la science par la technocratie aboutit-elle à la négation de l'homme et à l'éradication de la pensée ?
Elsa Cayat 5

PSYCHANALYSE EN EXTENSION

- Le nom de Sade
Laurence Guichard Joseph 10
- Comment peut-on être père-sans ?
Le secret et le sacré sous le regard du psychanalyste
Jean-Louis Doucet-Carrière 16

CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE

- L'emprise de l'hystérisation, malgré l'xpulsion nosographique de l'hystérie
Jean-Richard Freymann 21
- Considérations sur le masochisme et la culpabilité
Michel Forné 26
- Praxis des entretiens préliminaires (pratique, théorie, technique) :
Une fois perdu(e), quelle direction ?
La trace du désir de l'analyste
Nicolas Janel 32
- L'obésité, un lien chair payé
Claudine Hunault 36

ECHO DES JOURNÉES DE METZ

- Règle fondamentale, règle d'abstinence et interprétation
Joël Fritschy 40
- Entre les lignes entre les mots
Dominique Marinelli 42
- Entendre l'enfant. Interprétation et pédopsychiatrie
Virginie Touncara-Serrurier 44

ECHOS DE FORMATIONS ET SÉMINAIRES

- Le corps est-il le grand oublié de l'affaire ?
Colette Botte 47
- Quelques éléments de la lecture lacanienne du texte de Freud
« Un enfant est battu »
Amine Souirji 52

LE LECTEUR INTERPRÈTE

- Laurent Seksik, *Le cas Edouard Einstein*
Michel Forné 54
- Frederic Forest, *Freud, Lacan : anatomie d'un passage*
Marie-Noëlle Wucher 57

NOUVEAUTÉS EN LIBRAIRIE 59

ECHO DE LA COMMISSION EUROPÉENNE

- Le troisième Forum mondial de la Démocratie
Marie-Hélène Brun 61

D'un lieu Autre pour non-dupes

Le Dr Knock à l'heure de la religion techno-scientiste

Daniel Lemler

« La santé n'est qu'un mot, qu'il n'y aurait aucun inconvénient à rayer de notre vocabulaire. Pour ma part, je ne connais que des gens plus ou moins atteints de maladies plus ou moins nombreuses à évolution plus ou moins rapide. Tout homme bien portant est un malade qui s'ignore. »

Jules Romains

« Le drame du sujet dans le verbe est qu'il y fait l'épreuve de son manque à être. »

Jacques Lacan

Femme, psychanalyste, juive, singulière, engagée... assassinée!

Ce riche numéro d'*Analuein* est dédié à Elsa Cayat, assassinée dans les locaux de Charlie Hebdo le 7 janvier 2015. C'est à une collègue, elle était psychiatre et psychanalyste, que nous rendons ainsi hommage.

Elle faisait partie de ceux qui savent mettre les enseignements de la psychanalyse à la portée de tout un chacun, que ce soit dans sa rubrique bimensuelle dans *Charlie Hebdo*, ou dans ses livres.

Elle avait su, dans sa pratique, répondre à cette obligation qui est la nôtre de réinventer la psychanalyse pour qu'elle puisse durer. Delphine Horvilleur en donne un touchant témoignage : « En tant de points, elle avait créé son unicité, sa façon d'être hors du commun. Y compris dans sa pratique psychanalytique dont d'autres parleront bien mieux que moi. Elle n'était ni freudienne ni lacanienne. Elle était "cayatiennne", une école à part, l'école de quelqu'un qui chérit la liberté au point de l'enseigner continuellement à l'autre, l'école de quelqu'un qui sait vous scruter en profondeur et vous dire exactement où ça fait mal, où placer les mots, comment jouer avec eux pour que le langage vous soigne ».

Elsa Cayat était aussi en lutte contre la croyance aveugle, celle qui autorise tous les abus et est à l'origine de bien des souffrances. Elle était « non-dupe » et s'employait à permettre aux autres de le devenir.

Ses conceptions sont clairement exposées dans l'article que nous publions, « En quoi la fétichisation de la science par la technocratie aboutit-elle à la négation de l'homme et à l'éradication de la pensée ? », paru dans un ouvrage col-

lectif, *Enfance dangereuse, enfance en danger ?*. Cet article dépasse de loin son objet, l'expertise collective de l'INSERM : « Trouble des conduites chez l'enfant et l'adolescent », en apportant d'intéressantes pistes de réflexion sur la psychiatrie contemporaine, les dérives d'une véritable « religion de la science », la conception de l'homme dans notre société...

D'emblée, le ton est donné : il ne s'agit en aucune manière d'un travail scientifique, mais bien d'un rapport technique. Et il s'avère une violence infligée à l'enfant au nom de la « science ». Voilà qui n'est pas sans évoquer les heures sombres du siècle dernier. D'autant que « l'idéal technocratique contient en lui-même un potentiel de dérive totalitaire ». La lecture critique, argumentée et revigorante du rapport de l'INSERM met en lumière les enjeux de la lutte contre la psychanalyse qui est surtout l'assassinat programmé du sujet parlant, au profit d'un nouveau discours religieux, pompeusement dénommé les techno-sciences, et qui n'est autre qu'un technoscientisme.

L'analyse pointue et rigoureuse qu'elle nous donne de ce rapport confirme les effets dévastateurs d'une vision de l'homme engendrée par le DSM, effets encore plus ravageants lorsqu'elle s'applique à l'enfant.

Elsa Cayat met aussi en exergue « l'ontologisation des symptômes » qui rend caduque toute possibilité de réflexion. Cela ramène le psychiatre à la fonction d'un banal technicien, d'un gardien de normes pré-établies. Sans se questionner, il devient, à son insu, un Dr Knock « perverso-psychotique », artisan de la plus grande entreprise de iatrogénéisation que la médecine ait connue. Nous ne sommes plus tous des « juifs allemands », tous des « névrosés », mais bien des malades mentaux, qui justifient psychotropes et réadaptations comportementalistes.

Le symptôme, ayant perdu toute inscription dans une histoire, fut-elle clinique, et n'étant plus interprétable, se réduit à des conduites qui sont envisagées au regard de normes éducatives. Elles se fondent sur un roc : l'autorité absolue des parents. Tout écart de l'enfant devient aussitôt une déviance. Cela conduit à une pathologisation de l'ensemble des conduites, à laquelle aucun enfant ne semble pouvoir échapper, sauf s'il est totalement docile au dressage que devient l'éducation.

Cette conception se fait au détriment de tous les enseignements de la psychanalyse. S'agit-il d'une haine de cette discipline seulement, ou plus profondément d'une haine de la parole, du symbolique ?

Cette question se lit aussi dans l'idéologie de ce rapport, qui ravale la science à n'être qu'une technique, vision mal déguisée par la dénomination de techno-sciences. Les présupposés de cette idéologie amènent Elsa Cayat à parler d'une véritable religion de la science. A ce mouvement dominant aujourd'hui, résiste la psychanalyse qui utilise « le langage comme capacité à s'autoréfléchir ».

Au déterminisme biologique, la psychanalyse oppose le « roman familial », qui illustre la dimension d'emblée créatrice de l'humain.

Le sens à l'origine du symptôme est un sens de fantasme. Pour Elsa Cayat, l'enfant construit son histoire « dans l'incons-

cient, à partir d'une prémisse fautive : la croyance aux dieux que sont, pour l'enfant, ses parents. Les parents sont pour l'enfant l'autorité qui sait ». Un autre fantasme est abordé dans ce numéro, *Un enfant est battu*, qui dévoile le masochisme primaire.

Contrairement à ce que d'aucuns prétendent, médecins, cognitivistes, comportementalistes, dans le champ de la psychanalyse, le corps n'est pas un grand oublié. « La psychanalyse ne nie pas que l'esprit soit organique. ... Les traces de la physique de l'esprit se retrouvent dans le corps par le biais des émotions ».

Cette vision de la psychanalyse et de l'homme, nous la partageons et nous la défendons.

Face au discours ambiant, il revient au psychanalyste de créer un lieu Autre pour que du sujet puisse advenir. Il lui revient de ne pas être dupe et de prendre en compte que le DSM participe de ce discours ambiant, et donc de la conception de l'homme aujourd'hui. Ce discours ambiant est un discours perverso-psychotique qui révèle toujours sa part de sadisme.

Après Paul Federn, dès 1919, Alexander Mitscherlich, en 1963, parle de la dérive vers la société sans père, mais comment peut-on être père-sans quand la liberté n'est possible que dans la Loi ? ■

Bibliographie des livres d'Elsa Cayat :

La capacité de s'aimer, Paris, Payot, 2015.

Un homme + une femme = quoi ?, Paris, Payot, 1998.

Avec Antonio Fischetti, *Le désir et la putain : les enjeux cachés de la sexualité masculine*, Albin Michel, Paris, 2007.

¹ Delphine Horvilleur, *Tenou'a*, 15 janvier 2015.

² Lucette Khaïat, Cécile Marchal, *Enfance dangereuse, enfance en danger ?*, Toulouse, érès, « Hors collection », 2007.

LA PSYCHANALYSE DANS SON HISTOIRE

En quoi la fétichisation de la science par la technocratie aboutit-elle à la négation de l'homme et à l'éradication de la pensée ?

Elsa Cayat

Nous publions ce texte en hommage à Elsa Cayat, psychanalyste, assassinée à Paris le 7 janvier 2015 lors de l'attentat qui visait la rédaction de Charlie Hebdo où elle assurait une chronique hebdomadaire. Ce texte est paru pour une première fois en 2007, dans un ouvrage collectif intitulé « Enfance dangereuse, enfance en danger » (ères).

L'expertise collective de l'INSERM : « Trouble des conduites chez l'enfant et l'adolescent » n'est pas un rapport scientifique, c'est un rapport technique qui s'est contenté de collecter des hypothèses sans s'être donné le mal ni d'analyser les prémisses dont procèdent les classifications DSM et CIM utilisées ni les contradictions qui prolifèrent entre et au sein des hypothèses étiologiques proposées. Il n'a fait que tirer de ces classifications, des conséquences pratiques.

Nous allons donc nous livrer au travail d'analyse de ce rapport et de ces classifications qui n'a pas été fait par leurs auteurs.

A la première lecture de ce rapport, n'importe qui peut déceler la violence infligée à l'enfant, se masquerait-elle sous l'habit doré de la science pour se légitimer.

Cette violence se découvre par l'emploi de termes qui diminuent l'enfant, le décrédibilisent et le condamnent. Une violence qui se voit redoublée dès lors que le mal-être de l'enfant se voit rabattu sur une prétendue identité perverse et déficitaire.

L'ontologisation des symptômes ne vise qu'un objectif : fataliser les faits, pour rendre caduque *a priori* toute possibilité de réflexion et donc toute analyse possible. La seconde conséquence grave de ces classifications concerne le rôle du psychiatre.

Ici, le psychiatre est sommé de devenir un simple technicien dont le rôle consiste à cocher des cases pour voir si l'enfant correspond à une catégorie fatale annoncée, à une prophétie qui pourrait le faire basculer du côté des êtres inférieurs et pervers. Le psychiatre devient le rouage d'une machine à exclure l'enfant de sa souffrance et des problèmes qu'à travers elle il pourrait soulever.

Ces classifications voudraient nous faire rentrer dans l'univers réifié du psychiatre technicien-technicisé et de l'enfant-objet, où disparaît de l'homme toute intériorité dès lors que la pensée, le langage, la souffrance et donc le corps sont niés ; en d'autres termes, dès lors que tout ce qui constitue la personne humaine se voit d'un simple revers de main balayé.

Mais le psychiatre n'est pas simplement réduit au rôle de technicien, son rôle bascule également du côté de la police.

La norme du psychiatre n'est plus référée au pathologique, au pathos, à l'intérieur, à ce qui souffre dans l'homme, mais à l'extérieur. Elle se voit soudainement référée aux « règles », aux « normes préétablies » dont ici il se voit transformé en gardien. Ce qui frappe d'un oubli, d'une manière scandaleusement irréfléchie, que les normes ou les règles

LA PSYCHANALYSE DANS SON HISTOIRE

En quoi la fétichisation de la science par la technocratie aboutit-elle à la négation de l'homme et à l'éradication de la pensée ?

obéissent à des présupposés, qu'elles changent au cours du temps et d'un pays à l'autre, qu'elles peuvent être plus ou moins justes, ou injustes. En outre, ces classifications qui posent quasiment comme crime contre l'humanité, dans l'item « violation délibérée des règles établies », le fait de discuter la parole des adultes ou de transgresser un interdit parental, font comme si désobéir était un viol (le choix de ce terme n'est pas innocent) et comme si les adultes savaient *a priori* ce qu'ils faisaient. La manipulation des termes destinée à amplifier dramatiquement la violence de l'enfant tente vainement de nous distraire de l'énormité du propos.

Aussi, ce qui se réfracte des soubassements de ces classifications, c'est un idéal de l'esprit normal humain ultrasimpliste : d'un côté des adultes dont l'autorité serait incontestable, qui sauraient *a priori* sans avoir à réfléchir et à se remettre en question, et de l'autre, des enfants dont la norme serait définie exclusivement par l'obéissance : ce qui témoigne que la dimension de la pensée, de la réflexion, n'est en aucun cas envisageable.

En un mot, dans ce monde digne d'Orwell, tout ce qui pose problème chez l'homme : le rapport à l'autre, le fait d'exister, l'amour, la solitude, la souffrance, le fait d'avoir un esprit, un corps, un sexe, d'être vivant mais aussi mortel, tout cela n'est pas censé être source de mal-être. Quand bien même l'homme se pencherait depuis des siècles sur ces questions et que les avancées sur ces questions constitueraient le socle de la civilisation : tout cela n'est pas en droit d'exister. Dans ces classifications où la normale se voit dangereusement confondue avec une autorité à laquelle on doit se soumettre, règne un mot d'ordre : prière de ne pas penser.

Autrement dit, l'idéologie qui organise en sous-main ces classifications et ce rapport est un idéal technocratique qui masque sa violence en identifiant l'homme à une machine évidée de toute intériorité et pour cela, manipulable exclusivement de l'extérieur : ce n'est pas pour rien que les seules thérapies envisagées sont le comportementalisme et les médicaments¹.

En bref, le problème éthique que posent ces classifications psychiatriques est qu'elles voudraient alimenter leur maître, l'industrie pharmaceutique, par la production de nouveaux syndromes, en utilisant « l'organique », à savoir le champ de la biologie, pour tenter de se légitimer scientifiquement.

En effet, si elles coupent le problème de l'enfant de son environnement qui peut être pathogène, si elles jettent un interdit de pensée sur la façon dont sont intériorisés les problèmes que lui pose l'extérieur, si elles coupent l'enfant de sa souffrance (de son corps), de sa possibilité de penser et de parler, si donc elles manipulent les termes de façon à exagérer la violence de l'enfant, c'est pour donner l'illusion qu'à la prétendue entité « trouble des conduites » correspondrait un sol organique spécifique, conçu de surcroît en

exclusion de la normale. D'où s'avise qu'ici nous ne sommes plus dans un champ scientifique, nous sommes dans le champ de la religion de la science, contrairement au label scientifique dont elles se réclament.

Et ce, dès que le sens du symptôme, le fonctionnement du pathologique se voient déportés et vissés dans une identité perverse et inférieure, pour mieux suggérer un sol organique, envisagés uniquement sur le mode du déterminisme absolu que le seul dieu Biologie pourrait résoudre par on ne sait quel miracle, puisque le pathologique est censé être fatal.

En d'autres termes, ce qui se voit brutalement reconstruit par leur grâce, c'est le ciel métaphysique du mur entre le normal et le pathologique que Claude Bernard avait patiemment déconstruit, en ouvrant la voie royale à la biologie.

Aussi, le problème crucial que soulève cette idéologie technocratique est qu'elle fait passer sa violence pour une nécessité, en essayant de tirer sa légitimité de la science pour exister.

Ce qui va nous conduire à examiner en quoi, non seulement elle n'a rien de scientifique puisqu'elle est strictement technique, mais encore en quoi elle ne procède de fait que de la religion et d'une religion bien spécifique : la religion de la science.

En effet, quel que soit le côté vers lequel on se tourne dans ces classifications comme dans ce rapport (où tout est posé de façon dogmatique, où rien n'est interrogé), la réflexion est niée dans son pouvoir. C'est en cela d'ailleurs que la possibilité d'interagir avec l'enfant – de réfléchir, de l'écouter, de le prendre en compte, de l'aider à ressaisir le sens du mal-être qu'il exprime à travers son symptôme – dont procède la psychanalyse, est totalement court-circuitée.

Mais c'est particulièrement dans la mesure où la pensée est suspendue, dans un empirisme de mauvaise aloi puisque les mots censés décrire les comportements prennent le relais de la pensée, que, sous prétexte d'une description qui croit pouvoir se passer d'une réflexion sur les mécanismes en jeu dans le symptôme en écrasant l'écart entre l'effet et le réseau de causes qui l'engendre via la fallace ontologique, nous aboutissons, à revers de l'objectivité dont ces classifications et ce rapport se réclament, à un reflux en masse de la subjectivité décriée qui revient sous sa forme la plus crue, à savoir la métaphysique dont la science tente de se départir depuis qu'elle réfléchit à ses fondements.

C'est bel et bien au nom de la volonté du dieu Gène ou du dieu Corps que ce courant psychiatrique organiciste condamne et exclut l'enfant par des jugements manichéens clivant les êtres entre bons et méchants, supérieurs et inférieurs – jugements qui prennent l'allure de Jugement dernier. C'est bel et bien au nom de ces nouveaux dieux que cette psychiatrie détourne le terme de prévention en

le transformant en prophétie, puisqu'elle ne fait que prédire la fatalité et ce, à contre-pente de tout ce que la psychanalyse a découvert de possibilité curative.

Néanmoins, dire que ces classifications, comme ce rapport, relèvent avant tout de la technique et de la religion suppose à présent que nous nous demandions en quoi la démarche technique et la démarche scientifique se distinguent fondamentalement², contrairement à l'amalgame que crée le nouveau terme de « technoscience ».

Le propre de la démarche scientifique en particulier ou de la recherche en général est d'avancer en mettant en question certains pans du savoir déjà là, ce que l'on croit savoir par rapport au réel de l'expérience. La connaissance avance en décelant les contradictions existant entre le réel des faits et le savoir qu'on prend pour acquis, la tâche du chercheur étant d'émettre de nouvelles hypothèses susceptibles de les résoudre.

Autrement dit, la démarche scientifique centrée sur la réflexion et la perception du réel part de l'idée que le savoir est faillible, que le savoir déjà là ne peut arrêter *a priori* le sens du réel des faits.

Et ce n'est pas pour rien si la science s'est toujours heurtée à la religion, en ceci qu'en cessant de remettre la charge des raisons à dieu, à un autre qui sait, en se tenant pour responsable du réel, ce nouveau chemin la conduisait à contredire la lettre sacrée.

Or curieusement, depuis l'essor scientifique incroyable que nous connaissons, qui a pris naissance avec la révolution industrielle, la technique elle-même prend le relais de la religion, d'une religion de la science, et lorsqu'elle prend ce relais elle devient la technocratie. Aussi nous allons voir que quelque chose dans la technique se prête à faire de la science une religion.

Le propre de la démarche technique est d'être une démarche désubjectivée, automatique, qui se contente de faire, et donc de suivre à la lettre un savoir, un chemin tout tracé.

A revers de la démarche scientifique la technique n'interroge pas le savoir, elle se contente de l'utiliser à des fins pratiques. D'où la dérive que peut occasionner cette démarche si le savoir utilisé s'avère en raison infondé.

Or, c'est précisément de cette non-mise en question du savoir, de sa simple application pratique, que le technicien peut prendre le savoir utilisé pour un savoir incarné. C'est à ce point que se branche la technocratie dont les « experts » sont les nouveaux prêtres. C'est en tant que le technocrate est prisonnier d'une croyance dans le savoir incarné tel que le symbolise aujourd'hui la « science », que, si d'un côté il se nie au point de sacrifier sa pensée, le bénéficiaire qu'il tire de cette négation est son identification au pouvoir absolu qu'il prête à tort à tel ou tel savoir scientifique dont il ins-

trumentalise des fragments pour faire autorité et faire ainsi entrer l'homme dans un système réifié, en annihilant toute possibilité de contradiction. C'est par la fétichisation du savoir qu'il peut faire croire qu'il n'y a pas d'autre alternative à la position choisie.

C'est en cela d'ailleurs que l'idéal technocratique contient en lui-même un potentiel de dérive totalitaire.

Mais en quoi l'idéal technocratique, guidé par une exclusion de la pensée et par une négation de l'homme, si antinomique à la vie de la recherche scientifique, parvient-il à aspirer la science derrière laquelle il s'abrite au point qu'émerge le terme de « technoscience » ?

Au nom de la preuve, au nom du « savoir scientifiquement prouvé », la fallace de cette identification de la technique à la science dont relève l'idéal technocratique procède de la preuve expérimentale, c'est-à-dire dans la technique, en reléguant à un épiphénomène ce qui fait le centre, la palpitation de la démarche scientifique, à savoir la réflexion.

Par quoi elle occulte que la « preuve » ne peut en aucun cas démontrer que l'ensemble de la théorie sous-tendant une hypothèse sur le fonctionnement du réel est totalement vrai et donc non complétable. L'expérimentation ne peut que montrer que l'hypothèse émise opère sur certains points, et rien d'autre. Aucun savoir ne peut incarner le réel, sinon la science, la réflexion, n'auraient plus aucune raison d'être.

C'est d'ailleurs en cela que les autres formes de recherche scientifique non fondées exclusivement sur l'expérimentation sont invalidées par l'idéal technocratique. Les types de connaissances discursives argumentées sont trop complexes pour être simplement instrumentalisés à des fins de pouvoir. Un pouvoir que ne peut devenir ici qu'un pouvoir d'exclusion de tout ce qui ne rentre pas dans les rails du savoir fragmentaire, utilisé comme mots d'ordre auxquels l'homme est censé se soumettre sans discuter.

Ce qui nous conduit à examiner dans ce droit fil un autre problème. Nous l'avons vu, dans ce rapport INSERM, la psychanalyse est radicalement niée. Ce qui est étrange compte tenu de l'ampleur du courant qu'elle représente, mais non foncièrement surprenant. D'une part, car ces classifications sont aux antipodes de la visée psychanalytique, de son éthique et de son apport. D'autre part, et probablement de façon plus profonde, car les présupposés « organicistes » dont parlent ces classifications sont sérieusement mis à mal par la psychanalyse. C'est sur ce point que nous allons nous pencher.

Rappelons tout d'abord que la psychanalyse est étroitement tributaire du contexte qui l'a vue naître et ce, à différents titres. Cependant, compte tenu du temps qui m'est imparti, je ne retiendrai de ce contexte que deux points, essentiels pour le sujet qui nous occupe.

LA PSYCHANALYSE DANS SON HISTOIRE

En quoi la fétichisation de la science par la technocratie aboutit-elle à la négation de l'homme et à l'éradication de la pensée ?

Tout d'abord, le tournant philosophique que Hegel amorçait dès lors qu'il s'apercevait que le médium de la relation sujet-objet kantienne était le langage : autrement dit, dès lors qu'il découvrait que c'était par le langage que l'extérieur pouvait s'intérioriser chez l'homme et l'intérieur s'extérioriser ; ce qui est une condition d'importance pour l'émergence de la psychanalyse.

Néanmoins, son avènement est spécialement lié à la crise conceptuelle que déclenchait l'hystérie dans le champ de la neuropsychiatrie. A cette heure, la psychiatrie était largement « organiciste », ce qui veut dire que, sur l'hystérie comme sur l'essentiel des pathologies mentales régnait l'extrapolation d'une fatalité organique (dans le cas de l'hystérie prévalaient les hypothèses indémontrées de dégénérescence cérébrale, de lésion cérébrale ou de fatale hérédité). Si Charcot produisait une onde de choc en découvrant que l'hystérie de conversion était modifiable par la parole et la suggestion, c'est qu'il fissurait ce présumé dit « organiciste » en mettant au jour, à son insu, qu'il existait une hétérogénéité entre les maladies somatiques et les maladies mentales, ce dont Freud a su tirer les conséquences. C'est à partir de cette perspective nouvelle, ou plutôt renouvelée par la distinction opérée entre les maladies neurologiques et les maladies psychiatriques³, que Freud a développé la psychanalyse.

Néanmoins et paradoxalement, l'effectivité de la psychanalyse dans le champ des névroses n'a occasionné dans la nosographie psychiatrique qu'un écartèlement entre deux grands types de pathologie : les névroses dites d'étiologie « psychique » et les psychoses dites d'étiologie « organique ».

C'est dire que l'efficacité psychanalytique dans le champ des névroses n'a donné lieu à aucun changement de perspective sur l'opposition normal/pathologique qui organisait la clinique du mental ; les névroses n'ont fait que se déplacer dans le domaine du normal et se sont vues affublées d'une étiologie « psychique », tandis que les psychoses sont restées dans le domaine de l'« organique ».

C'est dire enfin que le problème rationnel que posait l'effectivité de la psychanalyse sur un champ qu'on croyait fatal s'est vu éludé, le curseur du normal n'a fait que se déplacer d'un cran dans une sorte de compromis.

Or, c'est précisément dans la mesure où ce problème n'a pas trouvé de solution rationnelle, puisqu'il a été esquivé, que les classifications type DSM ou CIM n'ont eu aucun mal à refataliser tout le champ du mental, névrose y compris, en réinvokant une étiologie organique. Organique voulant dire, dans cette perspective, fatal, déterminisme absolu négatif, ce qui subsume de façon irrationnelle du côté du normal des étiologies « psychiques » un psychisme qui serait anorganique et déterminé de façon absolue et positive. En d'autres termes, l'esprit humain est envisagé, de façon

aberrante, comme un champ clos, homogène, fermé sur le réel externe et interne.

C'est pourquoi il nous faut revenir sur la façon dont la psychanalyse a renouvelé bien différemment cette problématique qui hante la psychiatrie quasiment depuis ses premiers pas.

Disons d'abord, contrairement aux présumés dont est prisonnière la psychiatrie dite organiciste, que la psychanalyse ne nie pas que l'esprit soit organique. Ce n'est pas parce que la conscience humaine n'a aucune idée des modalités de fonctionnement de son cerveau et de son propre corps d'un point de vue interne, ce n'est pas parce que ces fonctionnements font scotomes pour le psychisme, que son esprit n'est pas physique. Les traces de la physique de l'esprit se retrouvent dans le corps par le biais des émotions. Lorsque l'extérieur nous touche, fait effraction dans notre esprit, d'une manière ou d'une autre l'effet se fait sentir dans notre esprit mais aussi dans notre corps.

Or, ce que Freud a découvert de fécond en conséquence, c'est que, si les symptômes mentaux s'avéraient déterminés, d'une part ce déterminisme n'était pas l'apanage d'individus prétendus anormaux, il était commun à tout homme. D'autre part, et ce point est essentiel, ils n'obéissaient pas à un déterminisme absolu et fatal. Il s'apercevait, en effet, que ce déterminisme construit dans l'enfance pouvait se dénouer et ce, de manière totalement inédite, par l'instrument de la pensée qu'est la parole, en mettant en évidence sa capacité à extérioriser le sens des émotions. Par quoi il donnait au sens du mot réflexion *une nouvelle portée*. Habermas a lumineusement montré que la psychanalyse découvre une nouvelle dimension de la réflexion dès lors qu'elle utilise le langage comme capacité à s'autoréfléchir. Néanmoins, cette découverte ne se borne pas à éclairer une nouvelle dimension de la réflexion, cette autoréflexion qu'offre le langage ouvre la possibilité de ressaisir un sens intériorisé dans l'organisme, le sens à l'origine du déterminisme symptomatique, pour ne plus en souffrir.

Par quoi Freud sort de l'opposition normal/pathologique fondée sur la dichotomie étiologie psychique versus étiologie organique, en montrant tout simplement que la res-saisie rationnelle du sens des symptômes qu'ouvre le langage, est capable de renouveler physiquement le rapport du sujet à l'autre, à lui-même et à son propre corps.

Mais il y a beaucoup plus. Il appert de l'expérience, que ce sens qui s'est déposé dans une mémoire que Freud a dénommée l'inconscient, ce sens qui s'est construit dans l'enfance à partir d'une histoire particulière, et spécialement à partir des relations parents/enfants, ce sens à l'origine du déterminisme des symptômes est un sens de *fantasme*.

C'est en cela, d'ailleurs, que la psychanalyse peut avoir une prise transformatrice sur le point de vue que le sujet a de son histoire, car cette histoire a été interprétée d'une certaine

façon par l'enfant. Cette histoire a été interprétée, dans l'inconscient, à partir d'une prémisse fautive : la croyance aux dieux que sont, pour l'enfant, ses parents. Les parents sont pour l'enfant l'autorité qui sait.

Or, cette grille de lecture erronée qu'est l'inconscient fonde et détermine le prisme à travers lequel non seulement l'enfant mais encore l'adulte voit et appréhende son présent. Que cette vision déformée, enracinée dans l'inconscient, pétrisse le rapport de l'homme à la réalité, nous en avons la traduction de toute part.

La traduction la plus visible de ce fantasme inconscient est la croyance en dieu. Une croyance en dieu qui renaît régulièrement de ses cendres et ce, quelle que soit l'avancée sur les fondements de la métaphysique que la philosophie ou la psychanalyse pourrait effectuer, en ceci que le fantasme est omniprésent chez tout homme, croirait-il être un athée véritable.

En effet, le propre de l'homme est d'avoir peur de l'autre, car il oublie que ceux qu'il a en face de lui sont des humains, ses frères. Dans sa tête, il n'a en face de lui que le fantasme de cette autorité qui sait. C'est bel et bien la peur de cet autre mythique qui le conduit à se fuir, à se cacher sous des rôles, à parler pour ne rien dire, littéralement à parler pour ne pas parler. De peur de quoi ? De peur d'être surpris en flagrant délit de non-savoir.

C'est dire qu'à son insu, à ses dépens, il disparaît de lui-même pour se construire une image artificielle afin de se protéger du regard fantasmatique de cet autre.

¹ D'ailleurs, si ces troubles étaient véritablement génétiques, on ne voit pas comment ces thérapies pourraient avoir une quelconque efficacité.

² Habermas a génialement mis au jour, à la suite de Marcuse, le fondement de l'idéologie technocratique ; le seul problème de sa conceptualisation c'est qu'il tend à identifier la technique à la science, par quoi, à son insu, il alimente en sous-main l'illusion dont procède cette idéologie.

C'est cette croyance en l'autorité qui sait qui peut le conduire à s'emprisonner dans un moule qui n'est pas le sien, à passer à côté de sa vie, de ses désirs les plus profonds, de peur de rater. Car inconsciemment, il fonctionne en miroir de cette autorité infaillible où l'erreur n'existe pas. C'est cette peur doublée de croyance en « l'Autre » qui peut le conduire à sacrifier sa vie, en attendant une reconnaissance de cet autre érigé illusoirement en toute puissance. Une reconnaissance que, de lui-même, il ne s'accorde pas.

Enfin, c'est cette peur doublée de croyance aveugle en l'autorité qui sait qui peut le contraindre à miser tout sur l'apparence, à s'identifier à cette autorité, pour susciter le désir de l'autre, ce qui le coupe d'une question centrale dans une simple existence, à savoir ce qu'il désire vraiment pour lui, dans sa propre vie.

Je m'arrêterai là, sur l'impact symptomatique de ce fantasme qui palpite au cœur de tout homme, mais je vous ferai simplement remarquer que c'est précisément autour de ce fantasme de l'autorité qui sait que s'axent ces classifications. Un fantasme auquel elles adhèrent de façon irrationnelle comme à la réalité.

C'est dire enfin que l'absence de réflexion, le vœu pieux d'être athéorique dont s'arment ces classifications pour donner l'illusion d'objectivité, ne font qu'engendrer leur revers, à savoir le retour en force du monde des croyances, du fantasme et de la violence dont l'inconscient nous fait prisonnier. ■

³ Le traitement moral qui partait d'un présumé similaire à la psychanalyse n'avait pas les moyens de se développer, car le découpage de ces deux champs n'était pas encore effectué.

Le nom de Sade

Laurence Guichard Joseph

« La fosse, une fois recouverte, il sera semé dessus des glands, afin que, par la suite, le terrain de la dite fosse se trouvant regarni et le taillis se trouvant fourré comme il l'était auparavant, les traces de ma tombe disparaissent de dessus la surface de la terre comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes. »

Testament de D. A. F. Sade

« Prêtez- moi la partie de votre corps qui peut me satisfaire un instant, et jouissez, si cela vous plaît, de celle du mien qui peut vous être agréable. »

Histoire de Juliette

L'exposition *Sade. Attaquer le soleil* s'est tenue au Musée d'Orsay jusqu'en janvier 2015. Elle a rassemblé un grand nombre d'œuvres qui invitent à réfléchir sur l'œuvre de Sade.

Cette exposition organisée par Annie Le Brun, qui en est une spécialiste, interroge la place de cet auteur dans notre pensée d'analystes et dans le monde intellectuel. Place qui, au cours des siècles, a évolué, Sade est en effet devenu le nom de beaucoup de choses. Le mot « sadisme » apparaît pour la première fois dans le *Dictionnaire universel* de Boiste comme substantif masculin désignant « une aberration épouvantable de la débauche ; système monstrueux et antisocial qui révolte la nature (de Sade nom propre) ». En 1886, Krafft Ebing reprend l'adjectif dans *Psychopathia*, Freud lui donnera ensuite le destin que nous connaissons.

Sade est donc devenu un nom, un adjectif, une chose, sans cesser d'être l'homme, le « divin marquis » pour certains. Travailler sur Sade est une entreprise longue parce que les échos sont multiples et les auteurs qui se sont intéressés à lui extrêmement nombreux. Il est impossible de les explorer tous dans l'espace d'un article. C'est pourquoi nous choisissons de n'en évoquer que quelques-uns, parmi lesquels Blanchot et Lacan qui ont marqué l'histoire de la lecture de Sade.

Sans angle ou filtre philosophique ou psychanalytique Sade peut-il être lu ? Et avec quels effets ? Écoutons Lacan dans *L'éthique de la*

psychanalyse lorsqu'il évoque l'*ennui* qui se produit à la lecture de Sade :

« Il y a là un défi à la sensibilité dont l'effet est à proprement parler stupéfiant – cela veut dire qu'on perd les pédales. [...] Il [l'ennui] n'est que la réponse de l'être précisément que ce soit du lecteur ou de l'auteur peu importe, à l'approche d'un centre d'incandescence, ou de zéro absolu qui est psychologiquement irrespirable ». Sade, dit Lacan, fait partie par sa « mauvaiseté » de la « littérature expérimentale ». Ici les lectures de Lacan, Bataille et Sollers se rejoignent dans l'idée que la matière du texte est en même temps une expérience du corps, une « pratique », dit Lacan comme on parle de la pratique de l'opium.

Comment comprendre que la pensée sur Sade soit tant développée là où n'existe que peu sa lecture et la réflexion sur ce que fixe son écriture même ? Comme l'écrit Philippe Sollers dans *Sade dans le texte* : « Comment se fait-il que Sade soit à la fois interdit et admis, interdit comme fiction (écriture) et admis comme réalité ; interdit comme lecture globale et admis comme référence psychologique ou physiologique ? ». Précisément parce que cette pratique fait éclater l'espace subjectif. Il faut prendre ici les développements de Klossowski dans *Sade mon prochain* en 1947 et de Lacan dans *L'Éthique* où il reconsidère le « tu aimeras ton prochain comme toi-même », en le retournant avec Freud, pour qui ce commandement est inhumain. Sade applique l'inhumanité en morcelant le corps de l'autre en tant qu'il est l'espace que j'approche. Il n'y a plus de division de l'espace, il n'y a qu'un décloisonnement qui ouvre à la destruction des bouts de corps. « Quand on avance dans ce vide central, en tant que c'est jusqu'à présent sous cette forme que se présente à nous l'accès à la jouissance, le corps du prochain se morcelle ».

La lecture de Sade est une descente vers le détachement irréversible de l'objet partiel du reste de tout objet, il n'y a pas de retour au tout du corps. L'objet partiel devient l'objet définitif. D'où bien sûr l'évocation par Lacan du tableau de Carpaccio dans la Scuola di San Giorgio degli Schiavoni « au milieu d'une figure de charnier ». Comment ici ne



Vittore Carpaccio (Venise, vers 1460 – vers 1526), *Saint Georges terrassant le dragon*, 1501-1503, fresque, Venise, Scuola di San Giorgio degli Schiavoni.



pas comprendre le lien entre Sade et l'exposition d'une métaphysique de l'extermination comme l'ont fait Adorno et Pasolini ?

La vie de Sade est une vie de transgressions et d'enfermement. Sans aller dans tous les détails de sa biographie, il nous faut en dire l'essentiel.

Sade est né le 2 juin 1740, son père appartient à une des plus anciennes maisons de Provence. Nous n'avons que très peu d'informations sur son enfance. En 1763 il se marie avec Renée-Pélagie, héritière de Montreuil. Il est enfermé la même année au donjon de Vincennes quinze jours pour « débauche outrée en petite maison », aggravée « d'impiété horrible » après la plainte d'une prostituée, Jeanne Testard, qui avait dénoncé les sévices endurés. L'intervention du frère et de la femme de Sade lui permettront d'être libéré. Il sera désormais assigné à résidence au château d'Echauffour en Normandie chez ses beaux-parents.

Le premier scandale qui porte le nom de Sade se déroule à Arcueil, un dimanche de Pâques dans une petite maison appelée « L'Aumônerie », et vient par le nom de Rose Keller, une mendicante que le marquis aborde en lui faisant miroiter une place de gouvernante. Le valet de Sade et Sade lui-même avaient en effet comme habitude de recruter dans les bordels de la capitale, parmi les plus démunies, de futures « gouvernantes ». Sade enferme Rose Keller et lui inflige flagellations, brûlures, tortures ; Sade lui interdit de cesser de crier et une fois satisfait, il l'enferme. Rose parvient à s'échapper par la fenêtre et ameute le village, l'affaire fait scandale. On retrouve les faits sous les plumes de Restif de la Bretonne ou de Madame du Deffand. Le roi signe une lettre qui évite à Sade la prison à vie et le condamne cependant à sept mois d'incarcération. Il est maintenant assigné à résidence dans son château de La Coste, en Provence.

A partir de 1769, il s'y installe donc et débute une relation passionnée avec sa belle-sœur, Anne Prospère de Launay qui est une chanoinesse bénédictine séculière. Il vit alors grand train, se fait construire un théâtre dans sa propriété où il donne beaucoup de bals et de représentations de pièces de Voltaire et Diderot notamment.

Le second scandale se produit en 1772. C'est l'affaire des « quatre filles de Marseille ». Lors d'une soirée de débauche avec son valet Latour, il propose à plusieurs filles des pastilles à la cantharide, qui seront lors du procès présentées comme un poison. Deux filles se pensent en effet empoisonnées et les autres tombent malades, l'une d'elles porte plainte. Sade et son valet sont condamnés pour empoisonnement et sodomie, alors punie par la bûche. Mais la mort se restreindra à l'exécution de deux mannequins en place publique, celui à l'effigie de Sade aura la tête tranchée.

Après une fuite en Italie avec sa belle-sœur, une arrestation en Italie, une évasion orchestrée par sa femme, une vie cachée dans son château de La Coste, le dernier scandale qui conduira Sade à treize années de captivité éclate en 1775. C'est l'affaire des « cinq jeunes filles de Vienne et de Lyon ». Toutes les pièces de la procédure ont disparu, soigneusement effacées par Madame de Montreuil. Il s'agit de tortures infligées à de très jeunes domestiques. L'affaire des petites filles est connue par les lettres du notaire Gaufridy. Après diverses péripéties, le marquis de Sade est arrêté le 13 février 1777 à Paris et incarcéré par lettre de cachet à l'instigation de sa belle-mère au donjon de Vincennes. La famille de Sade craint maintenant les orgies et les perversions du marquis. En 1784, il est transféré à la Bastille, il y devient « Monsieur le 6 » d'après son numéro de cellule. Sa famille espère un assagissement de sa part afin de le faire sortir. C'est le contraire qui se passe, le marquis devient de plus en plus impétueux et haineux dans sa correspondance où il imagine les pires supplices pour sa femme et sa belle-mère.

L'écriture commence ici et ne s'arrêtera plus jusqu'à sa mort en 1814. En octobre 1785, il débute le manuscrit des *Cent vingt journées de Sodome*. Afin qu'il ne lui soit pas confisqué, Sade le rédige avec une écriture minuscule et serrée sur 33 feuillets de 11,5 cm collés bout à bout, constituant ainsi une bande de 12 mètres de long remplie des deux côtés ! Il illustre le lien entre écriture et nécessité pour Sade. Ce rouleau est un rouleau sacré, il devient l'espace de son corps, l'espace d'une action transgressive.

Il débute en 1787 l'écriture de *Justine, les infortunes de la vertu* qui se poursuivra pendant plusieurs années comme

une histoire qui ne peut jamais s'interrompre, à laquelle Sade ajoutera inlassablement des épisodes.

Il est ensuite transféré à Charenton, hospice pour malades mentaux, le 2 juillet 1789. En effet, la légende veut que la prise de la Bastille ait débuté par ses vociférations selon lesquelles on tuait et on égorgait les prisonniers. D'où son transfert pendant lequel il ne lui est permis d'emmener aucun objet personnel, entendons aucun manuscrit surtout. Sade y laisse donc son corps. Après le pillage de la Bastille, il ne retrouvera rien et dira en « verser des larmes de sang ». Ce manuscrit connaît ensuite un destin romanesque. Récupéré par Arnoux de Saint Maximin, il devient la propriété de la famille Villeneuve-Trans pendant trois générations. Il sera vendu à un psychiatre berlinois à la fin du XIX^e siècle, Iwan Bloch, qui le publiera en 1904 sous un pseudonyme. En 1929, ce sont Charles et Marie-Laure de Noailles (née Bischoffsheim et descendante du marquis) qui l'achètent et en publient de 1931 à 1935 une édition rigoureuse qui sera considérée comme la seule authentique. En 1982, le manuscrit est volé à la famille Noailles et revendu dans des circonstances obscures à l'éditeur suisse de livres rares Gérard Nordmann. L'Etat français estime de son côté que



Hans Bellmer (Kattowitz 1902 - Paris 1975), *Autoportrait avec Poupée*, 1936, photographie.

ce manuscrit doit être restitué aux Noailles; les Suisses, eux, estiment que Nordmann est légalement en sa possession. Il est exposé en 2004 à la fondation Bodmer près de Genève; Gérard Lhéritier, président du Musée des Lettres et des Manuscrits, dit avoir dépensé 7 millions pour la conservation de ce manuscrit, dont un dédommagement aux Noailles. Le manuscrit est assuré pour 12 millions d'euros aujourd'hui. Rouleau sacré donc.

L'abolition des lettres de cachet libère un Sade devenu énorme le 2 avril 1790. Sa femme s'est réfugiée dans un couvent et demande la séparation de corps. Sade se lie alors avec Marie-Constance Quenet, dite « Sensible », comédienne de 33 ans qui restera avec lui jusqu'à la fin. Ses pièces ne rencontrant aucun succès, il met alors sa volonté d'écrire au service de la Révolution, à la section des Piques qui est celle de Robespierre. Sa place de président de la Section en 1793 lui permettra de sauver ses beaux-parents, les Montreuil, loin des supplices imaginés pour eux à la Bastille. Sade est exalté par le succès que rencontrent ses harangues, son discours sur la déchristianisation devient de plus en plus violent, il rédige une pétition pour l'abandon des « illusions religieuses ». Robespierre lui répondra par la liberté de culte. A l'automne 1793 il est enfermé comme suspect contre la Révolution, il est ensuite condamné à mort par la guillotine mais la chute de Robespierre le sauve.

En 1795 il publie *Aline et Valcour, la Philosophie dans le boudoir*, dit « ouvrage posthume de l'auteur de Justine ». En 1796, il vend son château de La Coste et voyage avec Constance. Considéré comme émigré du fait d'une confusion entre son nom et celui de son fils (erreur qui remonte à une mauvaise transcription dans les registres lors de son baptême), Sade est privé de ses revenus et ses biens sont séquestrés.

Couvert de dettes, il doit écrire et vendre ses livres pour subvenir à ses besoins, l'écriture toujours aussi vitale le devient au sens fort. En 1799 il publie *La nouvelle Justine*, suivi de *L'Histoire de Juliette, sa sur*. Dix volumes en tout, une centaine de gravures pornographiques. La presse est contre lui, la censure est en marche, il ne recueille que calomnie et haine. Surtout au-delà de la sexualité, c'est la subversion qui est en jeu, Sade est un danger, sa lecture un risque.

La réconciliation du premier consul Bonaparte avec le pape mérite des actes, l'emprisonnement de Sade en sera un en 1801. Il retourne donc à Charenton, sous une surveillance active, la police fouille sa chambre à la recherche de ses écrits. Le 5 juin 1807, ils trouvent un manuscrit *Les Journées de Florbelle*, présenté comme pire que *Juliette et Justine*. Sade se fait ami avec le directeur de Charenton et obtient de lui la création d'un théâtre, précurseur de l'art thérapie ou du psychodrame: des gradins sont réservés pour les aliénés, le reste est réservé aux invités parisiens du marquis. Des patients de Charenton jouent, avec des comédiens



Man Ray (Philadelphie 1890 - Paris 1976), *Portrait imaginaire de D.A.F. de Sade*, 1938, huile sur toile, coll. privée.

professionnels mais aussi avec Sade et Constance. Sade écrit certaines pièces.

Malgré les protestations du médecin en chef et du préfet qui exigent, face à la subversion que Sade représente pour la société, son enfermement définitif au fort de Ham, ce dernier obtient de rester à Charenton.

Comment penser cela ? Ni prisonnier, ni aliéné, Sade devient maître des lieux, bâtisseur comme à La Coste, trouvant une solution pour son écriture. Il trouve un public, il peut enfin mettre en scène et diriger des acteurs, lui qui avait été rejeté jusqu'ici par tous les directeurs de théâtres parisiens. Voyons là tout de même autre chose qu'une revanche, un goût pour sa propre légende que cependant il fabrique. Quel est ce tour de force ? Plus qu'une simple transgression, jeu d'enfant pour lui, il faut y voir son attachement viscéral à l'écriture, aux scènes, aux localisations successives de l'objet partiel. L'écriture des scènes garantit la multiplicité des rotations dans le zéro absolu de l'espace sadien. L'économie sadienne exige le découpage en scènes et en actes.

Ces écrits ne sont-ils pas une suite de tableaux, se succédant avec une répétition indéfectible ? C'est toujours la même scène qui revient avec d'autres techniques d'aviissement, d'autres dispositifs sexuels. C'est cela qui conduit Lacan à parler « d'ennui ». Pour l'instant, voyons ici un fil ininterrompu de possibilités de remembrement et de démembrement au service du fantasme. L'écriture comme suite et suppléance au corps agissant.

En 1811, Sade est détenu dans des conditions plus restrictives et ses activités théâtrales sont désormais suspendues, papier et plumes lui seront interdits. Malade, il meurt le 2 décembre 1814. Nous étudierons plus loin ses volontés testamentaires, que nous avons choisi de mettre en tête de notre texte. Malgré ses volontés, la fosse où il est inhumé est recouverte d'une pierre et non de végétation, une croix y est posée sans aucune inscription.

Sade, fidèlement à ce que Lacan a théorisé autour de son œuvre, va connaître une seconde mort. En effet, en 1818 le cimetière est remanié et son corps exhumé. Le docteur Ramon, son médecin personnel, récupère le crâne pour l'étudier.

« Je défends que mon corps soit ouvert, sous quelque prétexte que ce puisse être ». Je ne serai jamais un organe partiel, je ne subirai pas de seconde mort et pourtant la mode est à la phrénologie, le docteur Spurzheim, disciple de l'inventeur de cette discipline, emprunte le crâne et en fait des moulages qui voyageront afin d'être étudiés. Crâne sacré, crâne fétiche. Après le manuscrit volé, voici le crâne qui réapparaît ça et là, entouré de mystérieux pouvoirs. Spectres de Sade.

Spectres et héritages de Sade qui s'infiltrèrent et reviennent, à la manière des publications secrètes du XIX^e siècles, de son aura dans les œuvres symbolistes et décadentes, de la fascination qu'il déclencha chez les surréalistes. Le tournant de la perception de l'œuvre de Sade se situe en 1947 par la publication du texte de Klossowski, *Sade, mon prochain*, et de celui de Blanchot, *La raison de Sade* où il pose cette question fondamentale : « Nous tenons là l'œuvre la plus scandaleuse qui fut écrite. N'est ce pas un motif de nous en préoccuper ? ». A la fin de son article, Blanchot précise : « Une telle prétention [d'interpréter le sort humain dans son ensemble] n'est sans doute plus faite pour nous effrayer, mais reconnaissons-le, nous commençons seulement à la prendre pour sérieuse et pendant longtemps elle a suffi à éloigner de la pensée de Sade ».

Faut-il entendre dans ce seulement, seulement *maintenant* que la Shoah a eu lieu ? Maintenant que la logique de la souffrance et de la douleur jusqu'à la négation ultime de l'humain a pu se produire ? Cette question est cruciale, reprise par le livre d'Eric Marty, *Pourquoi le XX^e siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?* Comment un homme enfermé pendant de si nombreuses années, capables des pires abjections sur des enfants, auteur d'une philosophie aux bases théoriques fines peut-il devenir un tel pilier ? Comment sa fonction dans les systèmes de pensée, de représentations a-t-elle pu prendre cette ampleur ? Comment Sade a-t-il perdu son nom pour le disséminer ?

Quel est ce scandale, sinon celui de la négation poussée à l'extrême ? Sade détruit l'espace du prochain, anéantit l'existence de l'autre, Sade renverse les principes de la

philosophie. La violence est celle de l'anéantissement sans qu'aucun arrêt n'ait de sens. Clairwill, l'une des héroïnes de Sade, dit: « Je voudrais trouver un crime dont l'effet perpétuel agit même quand je n'agirai plus ». On le sait, Sade a une vision matérialiste, atomiste de la nature où, avant Nietzsche (qui est né 30 ans après la mort de Sade), la morale et la loi habillent la faiblesse, l'incapable cruauté, « manquer de la force nécessite à franchir les dernières bornes ».

Crime et destruction font partie intégrante de la nature; les supprimer est une hérésie, y participer un minimum. La notion même de crime est absurde, la destruction est une loi de la nature. Les hommes ont tout renommé, préférant ignorer la marche violente et aveugle du vivant. Le personnage de Saint Fond dans *L'Histoire de Juliette* s'en fait le porte-parole avec la présentation de *L'Être-suprême-en-méchanceté*, comme dans le célèbre *Système* du pape Pie VI, dans le même ouvrage. Ces deux exposés contiennent les propos les plus éclairants du « système » de Sade.

« Il faut beaucoup de philosophie pour me comprendre [...], je le sais: je suis un monstre, vomi par la Nature pour coopérer avec elle aux destructions qu'elle exige [...], je suis l'être unique dans mon espèce ».

Mais là où Sade double son rapport à la Nature et outre-passe la « coopération », c'est quand il veut l'outrager, l'anéantir pour la dépasser et la subvertir par sa puissance. Sade détruit dans son « système » trois catégories: l'homme, Dieu

et la Nature. Il va au-delà de la simple adhésion à une nature autonome et sans sujet (nommée « cruelle » par ceux qui ne peuvent la supporter) pour la transcender, porter atteinte à la métaphysique. Attaquer le soleil.

« Combien de fois, sacredieu, n'ai-je pas désiré qu'on put attaquer le soleil, en priver l'univers, ou s'en servir pour embraser le monde? Ce serait des crimes cela et non pas les petits écarts où nous nous livrons, qui se bornent à métamorphoser au bout de l'an une douzaine de créatures en mottes de terre ».

Nous sommes déjà là dans ce que Lacan nomme à propos d'Antigone dans le *Séminaire VII*, la seconde mort, l'asservissement de la nature.

Pie VI, dans *L'Histoire de Juliette*, dit: « Le meurtre n'ôte que la première vie à l'individu que nous frappons, il faudrait pouvoir lui arracher la seconde pour être encore plus utile à la nature », c'est-à-dire qu'il faudrait s'opposer au cycle même de récupération des corps de la Nature. Il faudrait donc opérer sur la mort elle-même. Comme l'écrit Lacan dans le *Séminaire VII*: « Et la pensée de Sade, va jusqu'à forger cet excès vraiment singulier [...] que par le crime il est au pouvoir de l'homme de délivrer la nature de la chaîne de ses propres lois ».

Blanchot l'évoquait déjà, Lacan le formule autrement et avec une nuance, de taille, que nous reprendrons après, mais en effet tous les vivants des écrits de Sade sont déjà

morts et vaincus. Sade ne vérifie que le néant et fait de la férocité le témoin d'une mort préexistante. Il n'y avait de toute manière rien à sauver. Sade déplace donc toutes les conditions de perception, d'intelligibilité du monde. Le négatif a toujours déjà triomphé, il n'y a plus aucune dialectique possible, la répétition elle-même est achevée. Le scandale est là, nu. Autrui n'existe pas.

Comme l'écrit Blanchot, « l'Unique avance dans un désert ». L'Unique, comme est nommé celui qui accomplit le vice comme praxis, est celui devant lequel le nom même de Sade s'efface. C'est là que réside l'une des clés, me semble-t-il, de sa volonté testamentaire: vouloir d'un lieu sans nom qui s'efface, qui s'abolit dans le cycle inévitable et irréversible. Inutile de laisser un nom dans le néant déjà opérant. L'écriture ne fonctionne que si elle est sans cesse active, sans cesse réanimée par le geste. Comme le supplice et l'acte pervers, elle doit ne jamais s'arrêter. Un nom sur une tombe ne vaut rien, ne retient rien. Comment ne pas voir pourtant l'inverse dans le destin de Sade, de ce nom vide désormais, mais de ce nom hissé au rang de signifiant et disséminé dans la pensée de nombres de philosophes et psychanalystes. Sade s'est vidé de ce nom dans son testament, en refusant l'écriture, en refusant l'épithète. Le corps tient le nom. L'écriture ne peut fonctionner qu'avec un corps: c'est lui qui excite la lettre. Une fois le corps mort, l'écriture est abolie, elle n'est plus tenue. La participation de l'Unique cède alors aux lois de la Nature.

Peut-on aller jusqu'à dire que Sade constitue le geste de l'anti-mémoire par excellence? Refuser le nom, refuser la pierre sans demander la fosse commune, n'est ce pas briser et anéantir la possibilité de la mémoire, la trace de la pierre, l'écrit donc? Sade ne veut pas de mémorial, puisque l'écriture ne peut qu'être celle d'un corps désirant la souffrance. L'écriture n'est qu'une frontière avec autre chose qu'elle.

En cela, l'analyse de Lacan que nous allons brièvement exposer maintenant, vaut d'être examinée. Lacan répond à Blanchot, à sa vision de la négativité absolue. En effet, Lacan soutient que la fonction du pervers est de maintenir l'existence de l'Autre. Là où Blanchot détermine l'abolition de l'espace du prochain et le désert pur, Lacan introduit la distinction entre le petit autre et le grand Autre. Si Sade détruit sans cesse le petit autre, s'il lui impose une douleur qui doit aller crescendo, c'est pour s'assurer de l'existence permanente d'un grand Autre dont « il est un singulier auxiliaire ». Interroger l'être de l'objet, c'est faire surgir en lui la preuve de l'Autre, c'est le faire répondre. D'où l'importance du cri dans l'œuvre de Sade, qui fonctionne aussi comme une réponse hallucinée. Sans le cri, trace de l'Autre, la jouissance n'a pas lieu. Je prends ici un passage très clair du *Séminaire XVI, D'un autre à l'Autre*: « J'articulerai que le pervers est celui qui se consacre à boucher le trou dans l'Autre. Pour mettre ici les couleurs qui donnent aux choses leur relief, je dirai qu'il est, jusqu'à un certain point, du côté de ce que l'Autre existe. C'est un défenseur de la foi ».

Comment déterminer la teneur de la négativité chez Sade et ses liens avec une métaphysique balayée ou au contraire hallucinée? La création de ce zéro absolu dans l'œuvre de Sade fait de ce nom un passage dans le réel, un trait vers l'impossible où l'écrit n'est plus un bord mais un conduit, une limite poreuse. Les lettres du nom Sade, à l'inverse de sa volonté de disparaître de la mémoire des hommes, sont les coutures à l'intérieur desquelles circule le réel. De la même manière que le nom propre ne se traduit pas, l'œuvre de Sade résiste par sa violence. « N'oubliez pas ces moments de création dans le texte de Sade, où il est proprement articulé dans les termes d'une jubilation diabolique qui rendent la lecture intolérable », dit Lacan dans le *Séminaire VII*. « Diabolique », autre adjectif issu d'un autre nom propre, le Diable, soumission de l'écriture à l'irreprésentable. ■



Edgar Degas (Paris 1834 - 1917), *Scène de guerre au Moyen Age*, 1865, 85 x 147 cm, Paris, Musée d'Orsay.

Comment peut-on être père-sans ? Le secret et le sacré sous le regard du psychanalyste

Jean-Louis Doucet-Carrière

« On ne peut penser librement que si l'on a la faculté de cacher absolument sa pensée. »

Gaston Bachelard

« Dans les bras du ravisseur, il y a toujours l'imprenable. »

Denys d'Halicarnasse'

L'exposé a été produit dans le cadre de la matinée inaugurale 2014-2015 de l'Espace Sétois de Recherche et Formation en Psychanalyse (ESRFP) dans la salle de conférence du Centre Hospitalier SAINT-CLAIR à Sète.

Je vais introduire notre thème de cette année qui est, je vous le rappelle, « Le secret et le sacré sous le regard du psychanalyste », à partir de la lecture d'un texte de Paul Valéry² qui est tirée de la préface qu'il a faite aux *Lettres persanes* de Montesquieu. Je ne cite bien sûr qu'une partie de ce texte et, ce faisant, j'en élude certaines conclusions dont la pertinence est bien dans la veine de cet immense poète, mais elles s'éloignaient trop, à mon sens, de mon propos ou, plutôt, elles auraient nécessité un trop long développement.

« Une société s'élève de la brutalité jusqu'à l'ordre. Comme la barbarie est l'ère du *fait*, il est donc nécessaire que l'ère de l'ordre soit l'empire des *fictions*, car il n'y a point de puissance capable de fonder l'ordre sur la seule contrainte des corps par les corps. Il y faut des forces fictives. L'ordre exige donc l'action de présence de choses absentes, et résulte de l'équilibre des instincts par les idéaux. Un système fiduciaire ou conventionnel se développe, qui introduit entre les hommes des liaisons et des obstacles imaginaires dont les effets sont bien réels. Ils sont essentiels à la société. Peu à peu, le sacré, le juste, le légal, le décent, le louable et leurs contraires se dessinent dans les esprits et se cristallisent. Le Temple, le Trône, le Tribunal, la Tribune, le Théâtre, monuments de la coordination, et comme les signaux géodésiques de l'ordre, émergent peu à peu. [...] Mais le tout ne subsiste que par la puissance des images et des mots. Il est indispensable à l'ordre qu'un homme se sente sur le point même d'être pendu quand il est sur le point de mériter de l'être. S'il n'accorde un grand crédit à cette image, bientôt tout s'écroule. [...] L'ordre enfin bien assis – c'est-à-dire la réalité assez déguisée et la bête assez affaiblie – la liberté de l'esprit devient possible. »

J'ai lu ce texte de Valéry alors que je pensais déjà à la façon d'introduire notre thème de cette année. Sa découverte a été pour moi très éclairante. J'ai donc intitulé ce modeste propos : « Comment peut-on être père-sans ? »

Notre société actuelle voue un véritable culte à la transparence. La traçabilité doit être totale, le patrimoine de chacun doit être connu, la

vérité doit être dite au malade, les caisses noires doivent être interdites. Le dévoilement des sentiments les plus intimes, comme des activités les plus triviales, est une pratique qui est finalement bien entrée dans les mœurs, les réseaux sociaux jouant là un rôle non négligeable. Il y a certes une intention très louable apportée par cette transparence dans le sens d'une certaine moralisation de la société en général. Pour reprendre les termes de Valéry, cette quête de transparence relèverait du souhait de chacun de remplacer l'ère des faits par l'empire des fictions. Pour autant, force est de reconnaître que cette voie de la transparence nous conduit souvent à nous retrouver devant de nouvelles opacités : nous pensons manger du bœuf et nous consommons du cheval, le patrimoine de nos ministres peut être connu mais ne doit pas être révélé, la vérité dite au malade est confondue avec l'exactitude ponctuelle d'un diagnostic ou d'un pronostic, nos éminences grises savent détruire les caisses noires pour en constituer d'autres dans le même mouvement, exposer sa vie avec luxe détails n'est que l'assomption imaginaire d'une identité singulière, un jeu de dupe qui risque toujours de s'échouer sur la densité opaque d'un état dépressif.

Autrement dit, chaque fois que nous voulons dévoiler, dénuder, démasquer, exposer, nous nous apercevons que dans le même temps, nous voilons, nous habillons, nous construisons de nouveaux masques et tissons de nouveaux écrans.

Dans son ouvrage *Tristes tropiques*, Claude Lévi-Strauss avance que « la réalité vraie n'est jamais la plus manifeste ; la nature du vrai transparait déjà dans le soin qu'il met à se dérober ». Le voile de Maïa nous cache la vérité. La transparence n'est qu'apparence, la vérité subjective échappe à l'apparence de l'exactitude. Ce qui soutient pourtant notre quête de transparence, reste bien entendu une recherche de vérité.

Les sciences cognitives avec le prodigieux essor qui est le leur dans leur articulation avec les neuro-sciences, les espoirs qu'elles soulèvent quant à l'objectivation des mécanismes de production et de fonctionnement de la pensée chez l'animal et chez cet animal symbolique qu'est l'homme, n'ont pas pour but de rendre compte du rapport d'un sujet à sa vérité.

C'est dans le cadre d'une clinique du sujet désirant que le psychanalyste doit situer sa praxis. C'est notamment dans le secret du cabinet de l'analyste que cette quête de vérité subjective peut trouver la condition de sa possibilité. C'est dans le cadre du transfert qui est, selon Lacan « la mise en acte de la réalité de l'inconscient »³ que, grâce aux mystères répétés de la mélodie signifiante, un sujet peut se laisser surprendre par les secrets d'un acte d'énonciation.

Le mot « secret », nous dit le *Dictionnaire historique de la langue française*, vient du latin *secretum* qui désigne « un lieu écarté », « une pensée ou un fait qui ne doit pas être

révélé », « mystères (du culte) » ; l'adjectif « secret » vient du verbe *secernere* qui veut dire « séparer », « mettre à part ». C'est dire que, comme la rencontre avec un médecin est scellée par le secret médical, ce qui se dit dans le cabinet de l'analyste relève des mystères de l'inconscient, à la différence près, que dans ce cas, le secret concerne tout autant l'analyste que l'analysant ; chacun vient avec son propre secret.

Dès *L'interprétation des rêves*, Freud avait cette formidable intuition : « Les rêves les mieux interprétés gardent souvent un point obscur ; on remarque là un nœud de pensées que l'on ne peut défaire, mais qui n'apporterait rien de plus au contenu du rêve. C'est "l'ombilic" du rêve, le point où il se rattache à l'Inconnu. Les pensées du rêve que l'on rencontre pendant l'interprétation n'ont en général pas d'aboutissement, elles se ramifient en tout sens dans le réseau enchevêtré de nos pensées. Le désir du rêve surgit d'un point plus épais de ce tissu, comme le champignon de son mycélium »⁴.

Ne peut-on pas envisager « le point le plus épais de ce tissu » d'où surgit le désir selon Freud, comme le lieu du secret de la subjectivité, notre « imprenable » selon la citation mise en exergue à ce propos ?

Freud disait de sa théorie des pulsions qu'elle faisait partie de nos mythes. Lacan assure que la pulsion a une structure de fiction, que ce à quoi la pulsion ressemble, c'est à un montage dont, par exemple, les collages surréalistes pourraient être une bonne illustration. Nous savons que la pulsion est un concept limite entre le psychique et le somatique, elle a une source somatique (la zone érogène) et un destin psychique. Freud désigne deux types de représentants de la pulsion : ce sont les représentants-représentations de la chose et du mot d'une part, et les affects d'autre part. Seuls les représentants-représentations sont susceptibles d'être touchés par le refoulement et rentrent donc dans le psychisme, les affects en tant que tels, ne sont jamais refoulés. Freud, et Lacan l'a suivi en cela, a défini la pulsion à partir de quatre caractéristiques : la source, le but, la poussée et l'objet. Toute pulsion est une pulsion partielle. Pour Lacan, « la pulsion est précisément ce montage par quoi la sexualité participe à la vie psychique, d'une façon qui doit se conformer à la structure de béance qui est celle de l'inconscient »⁵. Lacan avance alors qu'aux deux extrêmes de l'expérience analytique, il y a d'un côté le refoulé primordial (un signifiant précise Lacan), et à l'autre extrémité il y a l'interprétation. Entre les deux, il y a la sexualité sous la forme des pulsions partielles qui ne font que représenter la sexualité et *partiellement* car le réel du sexe nous conduit inéluctablement au réel de la mort.

Lacan cite Héraclite : « Biós (accent sur la deuxième syllabe) [...], à l'arc est donné le nom de la vie ; Bíos (accent sur la première syllabe) et son œuvre, c'est la mort »⁶.

Si j'ai choisi d'aborder la question du secret à partir de la notion de pulsion, c'est que ces deux notions ont en commun d'avoir un objet. On parle de secret-défense, de secret d'état, de secret industriel, de secret bancaire, de secret des sources journalistiques, et bien sûr de secret médical. La pulsion, a elle aussi son objet, c'est, nous l'avons dit, toujours un objet partiel et Lacan a conceptualisé cet objet sous la forme de l'objet perdu, éclat d'une jouissance perdue, nous dit-il, objet qu'il nomme objet *a*. Nous savons que la pulsion n'attrape jamais son objet, le circuit de la pulsion, tel que le décrit Lacan dans le *Séminaire XI*⁷, fait le tour de son objet. L'objet *a* est, pourrait-on dire, le pré-texte de la pulsion, sa condition. Cet objet est perdu, définitivement, radicalement. Aucune spécularisation n'en est possible et ne le sera jamais. L'objet *a* est dans le registre du Réel défini comme impossible. J'avancerais que c'est de là que va jaillir la source du secret du sujet du désir inconscient au regard du psychanalyste. L'objet *a* est à jamais séparé, à jamais mis à part du sujet mais pris à parti par un scénario inconscient que va élaborer ce sujet pour palier la division que cette perte lui a infligée. C'est vouloir dire que la confrontation traumatique au Réel, réel du sexe et réel de la mort ne peut se faire que grâce aux lunettes du fantasme, c'est-à-dire que ce réel impossible, non spécularisable, il nous impose une cohabitation qu'il s'agit de rendre acceptable pour le sujet. C'est à cela, à mon sens, que sert le fantasme inconscient primordial. Freud nous a prévenu qu'un homme est capable d'avouer un meurtre qu'il n'a pas commis, mais qu'il n'avouera jamais son fantasme.

On peut dès lors émettre une hypothèse sur le caractère inaltérable et universel du secret dans la société des hommes : derrière chaque secret il s'agirait peut-être toujours, pour chacun, de préserver, de protéger quitte à y laisser sa vie, ce lieu mystérieux où prend naissance la dimension tragique de toute existence. Le fantasme inconscient, dans son rapport au réel du corps, du sexe et de la mort, sauvegarde la possibilité d'accéder à une énonciation, c'est-à-dire qu'il maintient pour les représentants-représentations de choses la possibilité éphémère de se libérer de leur refoulement par les représentations de mots, de se lier aux représentants-représentations de mots en franchissant la barrière du refoulement. Lacan⁸ observe que ce n'est pas l'objet de la pulsion qui est le soutien du désir mais bien le fantasme. En maintenant au secret le tragique de son rapport au réel, le sujet peut soutenir la vérité de son désir, et tissant le voile de *Maïa*, il pourra « s'avancer masqué sur la scène du monde (*larvatus prode*) », comme le soutenait Descartes. J'ai insisté sur le lien qui existe entre le secret et le réel du corps, l'objet perdu ; il n'est que de rappeler que c'est le mot « secret » qui est à l'origine du mot « sécrétions », ces objets perdus pour notre corps et qui le sont dans le secret.

« La vérité de l'homme, c'est ce qu'il cache », soutient Malraux. On comprend dès lors que « la tâche aveugle de la trans-

parence », selon la très belle expression de Roland Gori⁹, ne pourra jamais être accomplie sauf à anéantir le désir du sujet, à nier toute la dimension désirante qui résulte de la condition tragique de l'être de l'homme. Antonin Artaud, du fond de sa souffrance psychotique, déclare : « Je souffre d'un effondrement central de l'âme ». François Cheng, dans son beau livre *Cinq méditations sur la mort – autrement dit sur la vie*¹⁰, rappelle qu'il y a trois composantes chez l'être humain : le corps, l'esprit et l'âme. J'avancerais que si les prodigieux et formidables progrès de la médecine technoscientifique nous permettent aujourd'hui de connaître et de soigner de mieux en mieux le corps dans sa dimension organique, si les sciences cognitives nous laissent espérer d'approcher au plus près le fonctionnement de l'esprit humain, « la part de l'âme » si je peux m'autoriser cette expression, restera toujours à l'écart de leurs investigations. L'écrivain Pascal Quignard observe que « l'âme est cachée dans le langage comme le dos de l'oiseau est caché dans ses ailes ». En déployant les ailes du langage, la mise en acte de la réalité de l'inconscient dans la cure par la parole, n'est-elle pas un des moyens qui peut permettre au sujet de libérer pour un temps, cette part de l'âme qui réside en chacun de nous ?

« L'amour ne voit pas avec les yeux mais avec l'âme », assure Shakespeare. Même si dans le mot « amour », on entend âme, les deux mots n'ont pas la même étymologie. Pour autant, Shakespeare souligne bien que c'est par la dimension de l'âme que l'on peut aborder les mystères de l'amour. François Cheng ajoute : « Sans l'amour, aucune jouissance ne prend son sens plénier ; avec l'amour qui engage tout l'être, tout est pris en charge, le corps, l'esprit et l'âme ». Lacan assurait que : « Sans l'amour, la jouissance est cynique ». Je soutiendrai que, à occulter la part de l'âme dont la parole fait preuve, à nier le devoir de secret qui s'impose au vivant, l'application intempestive des sciences cognitives et comportementales ne font que nous précipiter dans la jouissance cynique d'un corps qui cherche à se libérer de la parole et d'un esprit qui dénie le pouvoir amphibologique de la langue. Cela n'est-il pas la cause de ce que Mme Colette Soler désigne sous le néologisme de *narcynisme* ? Le secret nous apparaît comme la substance même de ce sujet désirant, comme la condition de sa possibilité.

Mais force est d'admettre que rien ne nous autorise à affirmer que cette condition de possibilité soit une évidence dans l'ontogenèse. C'est là où je reviendrai au texte de Valéry cité en introduction. On sait que Freud soutenait que la souffrance menace l'être humain de trois côtés : la nature qui peut être bonne ou mauvaise, la caducité du corps enfin le rapport du sujet aux autres. On ne peut aborder la problématique subjective en l'isolant du milieu dans lequel elle se développe. Valéry pose que la société doit passer de la brutalité à l'ordre : ne pourrait-on pas dire de la nature à la culture ? La culture, c'est dans un jadis, avant tout l'agriculture, à savoir cette manière subtile et combien féconde

qu'a trouvé l'homme pour ordonner la nature. L'ordre, selon Valéry, c'est l'empire des fictions, à savoir, nous dit-il, l'action de présence de choses absentes. Nos réflexions nous ont amené à reprendre l'hypothèse selon laquelle c'est à partir d'un objet de jouissance perdu, objet *a* tel que le conceptualise Lacan, que se constitue le sujet du désir. Ne peut-on voir dans cet objet *a*, objet de la pulsion, objet-cause du désir, cette chose absente mais présente dans son action incessante ?

« L'éducation, observait Lucien Israël, c'est l'éducation contre les pulsions ». Plutôt que le terme d'instinct qu'utilise Valéry, je parlerais de pulsions équilibrées par des idéaux dans le cadre d'une société de l'ordre. Nous pourrions dès lors faire un pas de plus dans notre réflexion et reconnaître que c'est grâce à la répression des pulsions qu'un certain ordre du monde est rendu possible, qu'une voie pour l'empire des fictions se trouve désormais tracée. Suivons donc Valéry lorsqu'il affirme que peu à peu l'empire des fictions, par ses effets qui sont eux biens réels, permet l'émergence du sacré, du juste, du légal, du décent et du louable. Pour autant le texte de Valéry ne nous renseigne pas sur les mécanismes qui sont susceptibles de présider à cette action de la présence de choses absentes. C'est là où notre regard de psychanalyste doit, à mon sens, se poser.

En posant le sacré en tête de la liste des émergences de l'empire des fictions, Valéry, me paraît-il, souligne la force et l'importance de ce concept. Dans le langage commun, le sacré est souvent associé au religieux ; de fait, l'acception que l'on doit donner à ce terme est beaucoup plus large. Étymologiquement, « sacré » est dérivé du verbe latin *sancire* qui supporte une notion d'interdit, de mise à part. Le sacré désigne ce qui est mis en dehors des choses ordinaires, banales, communes, il s'oppose essentiellement au profane mais aussi à l'utilitaire. Il désigne, à mon sens, quelque chose qui nous dépasse, qui est séparé de nous, qu'il nous est impossible d'atteindre mais qui pour autant nous est indispensable pour « consentir à être ». Le sacré serait un manque constituant, mais un manque qui résulterait d'une perte.

« Le drame du sujet dans le verbe, nous dit Lacan, est qu'il y fait l'épreuve de son manque à être ». En tant qu'animaux doués de langage, nous sommes coupés du réel par la dimension symbolique et métaphorique de la parole dans le champ du langage. Le mot n'est pas la chose, sa dimension ne se réduit pas au concept de la chose. La tentative de prise en charge totale des secrets du réel dans les rets du symbolique est synonyme d'échec. Devant la barbarie de l'ère du fait et le chaos qui lui est consubstantiel, l'animal symbolique n'a à sa disposition que deux outils : les mots et les images. « Le symbolique est d'ordre, observait Serge Leclair, une place pour chaque chose et chaque chose à sa place » ; autrement dit, c'est l'agencement symbolique, c'est-à-dire la fonction de la parole dans le champ du langage, qui permet au vivant humain de construire l'empire des fictions. Pour cela, il faut que soit advenu un renonce-

ment, renoncement à appréhender le réel dans sa totalité, renoncement à une toute puissance, renoncement à une toute puissance supposée chez l'Autre.

Cette étape, toujours à retraverser, a un nom en psychanalyse : c'est la castration symbolique. C'est au travers de l'angoisse de castration que se profile la dimension désirante du sujet car c'est là qu'il éprouve son manque à être. Cela concerne chaque parlêtre : la castration symbolique vient instituer le manque dans le sujet, le met à part dans le règne animal, elle est le tribut que chacun a à payer pour ne pas être englouti par le réel. Elle nous protège de cet « effondrement central de l'âme » dont parle Artaud. C'est dans le registre de la castration symbolique que je situerai la dimension du sacré. La castration vient à nous rendre tous, sujets de l'inconscient, sujet de la part de secret que génère notre rapport au réel comme impossible, comme énigme posée par le corps dans son rapport au sexe et à la mort.

Je reviens un instant sur la notion de pulsion. On sait que Freud retenait quatre destins à la pulsion : le retournement sur la personne propre, le renversement en son contraire, le refoulement et enfin la sublimation.

Sub-limer, rester sous la limite, voilà peut-être en quoi le pulsionnel peut se rapprocher du sacré, en déjouant le refoulement mais en maintenant le désir du sujet sous le sceau de la castration symbolique. Lacan soutenait que sublimer c'est « élever l'objet à la dignité de la Chose ». Cela veut traduire, à mon sens, que l'on ne peut déjouer le refoulement que soumis à la castration symbolique, à savoir accepter d'être exclu à tout jamais de la jouissance de *das Ding*, la Chose, mais que, de par cette exclusion même, l'objet d'amour peut s'élever à la dimension du sacré. En quoi l'art peut sûrement toucher au sacré.

Notre époque, elle, n'est pourtant pas avare de sacré : la santé, les enfants, la famille, les loisirs, le corps, objet d'un véritable culte, à tout cela et à bien d'autres choses encore on accole le sacré comme adjectif. Quant au substantif, il me semble qu'on l'utilise de moins en moins... N'est-ce pas justement parce qu'il nous renvoie à nos limites, aux limites qu'impose la castration ? Alors, comme le remarque le philosophe Régis Debray, on dispose le sacré autrement, en le faisant passer avant un substantif : on ne parle plus d'une soirée sacrée ou consacrée (à quelque chose), on parle de sacrée soirée ! Une sacrée fête n'a rien à voir avec une fête sacrée, une sacrée question n'est plus une question sacrée ! Ne disons rien de ceux qui sont consacrés par les médias !

Il me semble qu'il s'agit là d'un glissement de la notion de sacré depuis le registre du symbolique vers le registre de l'imaginaire. Notre idée n'est pas de sous-estimer la place de l'imaginaire dans l'économie d'un sujet ; l'inflation symbolique de l'obsessionnel avec ses rituels conjuratoires est aussi une façon de se soustraire à la castration ! Lacan soutenait qu'il faut un minimum d'imaginaire pour symbo-

liser le réel. Il me paraît toutefois que la place de plus en plus grande de l'image dans notre société et une prégnance de plus en plus envahissante du registre de l'imaginaire ont une sinistre tendance à réduire dans l'économie psychique d'un sujet la place du symbolique dont le témoin est pour nous le signifiant métaphorique. Car c'est bien la castration symbolique qui autorise l'accès au signifiant. Valéry souligne bien dans son texte que l'empire des fictions ne fonctionne que par la puissance des images et des mots. La présence des premières ne doit pas nous faire oublier la puissance symbolique des mots. Lacan nous le rappelle avec force : « Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir ». Le symbole nous castré de la jouissance de la chose, « castré » la Chose pour que nous reconnaissons qu'il y a de l'autre. La métaphore du signifiant du nom-du-père vient représenter le vide laissé par la disparition de la chose. C'est grâce à la métaphore du signifiant du nom-du-père qui vient séparer l'*infans* de la mère, le mettre à part dans la triangulation œdipienne et lui interdire à jamais la jouissance de la Chose, que la voie du désir pourra se tracer pour le sujet en devenir.

Dans le *Séminaire VIII*, Lacan pose la différence radicale qu'il y a, dans le rapport que tout sujet peut avoir avec un Être suprême, entre le ressenti d'une Présence réelle et le réel d'une Présence¹. Cela décrit parfaitement, à mon sens, la façon dont nous pouvons envisager ce qui relève du sacré. De façon laconique, je dirai que la présence réelle me paraît relever d'une dimension imaginaire où une plénitude pourrait être accessible, alors que le réel de la présence nous oriente vers la dimension symbolique qui est le gage de notre incomplétude et nous rend éternellement assujetti au secret comme au sacré. Alors, « comment peut-on être père-sans » *sauf à ne se nourrir que d'illusions ?*

« Je ne crois pas à une société sans religion, c'est-à-dire sans des croyances communes qui relie toutes les âmes

en les rattachant à l'infini d'où elles procèdent et où elles vont. » Nous serons peut-être étonnés d'apprendre que cette citation, c'est à Jean Jaurès que nous la devons. Je ne la lis pas comme affirmation de la nécessité du religieux au sens confessionnel de ce terme, mais plutôt comme la nécessaire prise en compte du sacré pour faire face au réel de nos origines et de notre fin. C'est revenir au réel du sexe et au réel de la mort. Victor Hugo le disait magnifiquement dans ses *Contemplations* : « Qu'est-ce que les contemplations ? C'est ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'avait quelque prétention, les mémoires d'une âme. [...] C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil ».

Nous sommes faits d'un corps, d'un esprit et d'une âme. C'est dans le secret de notre âme que se cache notre manque-à-être, notre existence s'inscrit en négatif dans ce que nous dénommons le sacré.

Je conclurai, une fois n'est pas coutume, par une citation d'un philosophe et non d'un psychanalyste. Il s'agit d'une citation de Régis Debray qui dans un article intitulé « Pour une sacralité profane »¹², écrit : « Dans un monde qui voulait se croire intégralement calculable et computable, rationnel, positif et sans autre inquiétude que technique, là s'est peut-être aujourd'hui réfugiée la négativité humaine, qui fait de l'histoire un travail toujours en cours, et non le déroulé inexorable et positif d'une histoire naturelle. Qui l'eût dit, qui l'eût cru, il y a cent ans d'ici : que nous puissions échapper à "la fin de l'histoire" par cela même qui semble échapper à la prise, et qui est la signature même de notre humanité : l'intuition qu'il y a quelque part, parmi nous, du non-manipulable, quelque chose comme un patrimoine de principes et d'interdits qu'il nous revient de recueillir et de transmettre à nos descendants, impérativement, à temps et contre-temps ».

N'est-ce pas aussi comme cela que la liberté de l'esprit reste possible ? ■

¹ Cité par Salah Stétié, à partir d'une lettre reçue du poète René Char. Dans « L'interdit suivi de Raisons et déraison de la poésie », Les éditions du littéraire, 2012, p. 58.

² Paul Valéry, *Variétés*. Œuvres, tome I, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1957, pp. 508-517.

³ Jacques Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Le Séminaire, Livre XI, Paris, Seuil, 1973, p. 133.

⁴ Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1985, p. 446.

⁵ *Ibid.*, p. 160, note 3.

⁶ *Ibid.*, p. 162.

⁷ *Ibid.*, p. 153.

⁸ *Ibid.*, p. 168.

⁹ Roland Gori, « La tâche aveugle de la transparence », in *Peut-on vraiment se passer du secret ? L'illusion de la transparence*, sous la direction de Patrick Ben Soussan et Roland Gori, ères, 2013, pp. 31-62.

¹⁰ François Cheng, *Cinq méditations sur la mort – autrement dit sur la vie*, Paris, Albin Michel, 2013, pp. 70 ss.

¹¹ Jacques Lacan, *Le transfert*. Le Séminaire, Livre VIII, Paris, Seuil, 2001, pp. 297-312.

¹² Régis Debray, « Pour une sacralité profane », in *Médium*, Ed. Babylone, n° 6, 2004, p. 21.

L'emprise de l'hystérisation, malgré l'expulsion nosographique de l'hystérie

Jean-Richard Freymann

Cet exposé a été présenté en octobre 2014 lors des Journées organisées par l'Association Française des Psychiatres d'Exercice Privé. L'intitulé de ces rencontres était « Emprise. Quand ça pense pour moi ».

1. PRÉAMBULE

Je voulais d'abord vous remercier de m'avoir invité et je remercie en particulier Françoise Coret, Olivier Schmidt, Olivier Marchand. Cela montre un peu une tradition strasbourgeoise qui, même si les gens s'éloignent à un moment il reste que, pour peu qu'ils soutiennent éthiquement une position, ils peuvent continuer ensemble. C'est important parce qu'il y a quelque chose de fondamental qui là reste du côté du désir : que cela dure. Il est facile d'avoir une intuition ou deux. Mais de tenir sur la durée, là, les choses sont beaucoup plus difficiles.

Je vais essayer, à ma manière, de lancer un cri d'alarme, pas tellement affolé en tant que tel, mais qui a à voir avec ce qui apparaît bien dans les arguments : les modifications du discours dominant, chose extrêmement pernicieuse.

Je suivais la conférence d'hier soir de Philippe Breton « La parole : une alternative historique à la violence », et hélas je crois que la parole n'est pas toujours une solution suffisante. Pierre Legendre disait : « On n'a pas gagné la guerre avec de la parole ». Le problème est qu'on met la parole « à toutes les sauces » comme une solution, or il faut peut-être essayer de différencier ce que serait le travail avec la parole, ce qu'on essaie de produire dans notre travail, de la question du langage, du discours et des différentes emprises hypnotiques de ce dit langage.

2. TOUJOURS LE DSM

Pour cette intervention, je suis parti du DSM, d'où mon titre à l'allure un peu compliquée. « L'expulsion nosographique de l'hystérie » : au fur et à mesure de l'édition des nouveaux manuels du DSM, la névrose, l'hystérie ont disparu. Il n'y a plus de névrosés ! Et dans les derniers DSM, il n'y a plus de clinique...

Dans les premiers manuels du DSM auxquels certains analystes ont plus ou moins participé, les névroses apparaissaient encore un peu en note. Maintenant ce n'est même plus en note, c'est l'exclusion, *Ausstoßung*, la forclusion etc. Ce point apparaît un peu banal, mais nous sommes actuellement sur ces questions. Il faut soutenir des entreprises telles que « Stop DSM », et il y a des lutteurs du DSM IV contre le DSM V. Cela ne suffit pas. Sur le plan du cheminement intellectuel, je suis d'accord, il y a la question des laboratoires, mais le débat de fond n'est pas là. Il faut soutenir STOP DSM, c'est évident, mais il faut surtout savoir de quoi ces DSM sont le symptôme. De quel malaise dans la civilisation s'agit-il pour qu'on ait produit quelque chose de l'ordre de cette mentalité de DSM ?

Par rapport aux deux interventions précédentes, je trouve que les arguments de l'ensemble déjà apportés sont très pointus, que ce soit

du côté de la question de « l'emprise » ou du côté de « quand ça pense pour moi ». Ce sont des choses très importantes. Je vais, quant à moi, soutenir l'idée que, par exemple, le DSM – mais il y a d'autres signes tel la montée du Front National – est le reflet de l'évolution d'un monde pervers, d'une idéologie perverso-psychotique, monde qui fonctionne tout entier dans des mécanismes pervers. On fonctionne sur des contrats avec un pervers et non plus sur des liens, des échanges et donc sur des formes d'emprise perverses entre l'individu et le monde.

Cela, c'est ce à quoi je voudrais aboutir, mais commençons par le début.

3. L'EMPRISE

Je voudrais ajouter, à ce qui a déjà été dit de la question de l'emprise. L'emprise est une notion bien freudienne. Cela vient de la question de la préhension : « emprendre ». Cela a à voir aussi avec entreprendre mais avec la main, l'action du manuel. Cela apparaît en 1080 avec entreprendre, et cela a donné vers XIX^e siècle un type de malaise très intéressant qui avait à voir avec la mainmise de l'administration sur la propriété privée. Cela abordait d'emblée la question du politique. La propriété privée, c'est quand même une vraie question, le rapport à la lutte des classes. C'est bien pour cela que nous sommes dans des brouhahas considérables dans le monde de gauche entre l'Internationale socialiste, l'Internationale communiste et la question du libéral. Il s'agit de savoir, débat dénié dont on ne parle plus, si la conflictualité de départ, c'est la lutte des classes ou si ça ne l'est pas. Autrement dit, est-ce que vous partez de l'idée que la propriété privée va continuer à se développer ? Ou bien est-ce que tout le monde, dans un monde meilleur aurait droit au départ à la même chose ? Vous remarquez que la lutte des classes est quelque chose qui a complètement disparu, même chez les communistes ! Or cette lutte des classes nous intéresse parce qu'elle a à voir, vu du côté analytique, avec tout ce que Lacan a apporté du côté de la question de la plus-value, donc celle de la jouissance, du privé pourrait-on dire, donc du sujet et de sa constitution. Or, pour qu'il y ait quelque emprise du sujet, il faut que quelque part il soit en lutte des classes par rapport à l'emprise du discours dominant.

Là nous avons des subdivisions.

La constitution même de l'enfant par rapport à l'emprise de son environnement est une lutte. C'est un combat. Sinon il deviendra fou, il deviendra l'objet de l'autre. S'il n'arrive pas à introduire ce combat, cette conflictualité entre le discours ambiant et son discours qui se constitue, il va devenir fou.

Vu du côté de l'inconscient, cette question est tout à fait présente. C'est ce que nous apprend la psychanalyse : pour que du sujet se constitue, il faut que lui-même se soit dégagé

un minimum des symptômes de l'autre, de la prise de l'autre pour que puisse émerger sa singularité. Ce n'est pas un modèle purement analytique, c'est le modèle même de la consultation hippocratique. On pourrait dire qu'Hippocrate, de ce point de vue, était un grand analyste car il montre le médecin en fonction séparée de son être. Sa fonction ne se confond pas avec son être. Au contraire, il a à faire attention à ce que les éléments de son être ne passent pas dans la consultation car il est mis dans une certaine position, une certaine fonction, celle de la médecine, et c'est de cette position qu'il va être entendu par le malade, par le patient pourrait-on dire. Cela a déjà un effet sur la prise dans le discours, d'autant plus que, à l'époque, sur le plan de la thérapie pure, ce n'était pas terrible... ainsi la consultation en tant que telle avait déjà un effet thérapeutique. Si vous demandez au médecin généraliste et même au spécialiste ce qu'il en est de sa pratique, la plupart des praticiens n'en savent souvent rien. L'ensemble de la demande clinique a disparu au profit des examens dits complémentaires (scanner, IRM...). En oubliant la consultation, on oublie la demande.

Il y a quelque chose dans la dynamique médicale voire psychiatrique qui est le fait que quand quelqu'un vient avec une demande, celui qui est en face ne comprend rien. Si c'est un bon médecin, s'il est analyste, s'il est formé, il sait que derrière cette demande va se cacher un désir à décrypter. La demande, dit Jacques Lacan, est toujours demande d'autre chose. Et parfois simplement le patient demande à verbaliser un certain nombre de choses.

4. COMMENT ÇA PENSE ?

Après avoir parcouru la question de l'emprise, qu'en est-il du « quand ça pense pour moi » ? Vous avez rappelé dans votre exposé le Moi, le Ça le Surmoi de Freud, mais ce qui manque dans votre formulation et que je rajouterai c'est « le Ça » et je dirais « quand le Ça pense pour moi », ce qui n'est pas la même chose que de dire « quand ça pense pour moi », le Ça étant la somme des pulsions, l'édifice pulsionnel.

Le point sur lequel je voudrais venir : il y a des choses qui sont différentes, où la psychanalyse et Jacques Lacan ont bien avancé en particulier grâce à l'outil linguistique, outil que Freud, lui, n'avait pas : c'est que le sujet se constitue dans l'Autre. Cela ne veut pas dire qu'il se constitue dans le discours ambiant. C'est un point fondamental. Sinon comment les enfants peuvent-ils s'y constituer ? Le sujet ne se constitue pas dans le discours ambiant, il se constitue dans l'Autre, avec un grand A. Là, la fonction syndicale est très importante. Ce que vous pouvez faire, que ce soit pour un enfant, un psychiatre, un étudiant, c'est, à partir de ce discours ambiant – qui est là, on ne peut rien y faire, il dépend d'une génération – en faire autre chose, en faire un lieu Autre dans lequel se constituer. Pour que cet enfant, cet étudiant, ce praticien puisse se constituer, il faut constituer quelque chose de l'ordre d'un transfert, d'un lien, d'une relation à l'autre. Sinon, si cela

ne se constitue pas, on est dans une position de suture perverse, dans une position de servitude. Françoise Coret parlait dans son intervention de servitude volontaire, or là il s'agit de servitude involontaire. Si vous ne constituez pas ce lieu Autre, qui est démarqué du discours ambiant, vous êtes dans une position perverse de servitude. Donc le travail, au niveau des parents, du métier, du syndicat, c'est d'arriver à constituer un lieu Autre qui tienne compte de ce discours ambiant et qui en même temps s'en démarque pour proposer un certain nombre de choses, pour que du sujet puisse se constituer dans ce lieu Autre. Et c'est vrai, de la consultation à la question de la psychanalyse, à la question des options de formation du côté de l'université ou du côté de l'évolution des symptômes.

L'emprise de l'Autre, créer de l'Autre, c'est se déprendre de l'emprise du discours ambiant, ce qui se fait en général dans une conflictualité assez puissante.

Je voulais encore dire quelques mots sur ce qu'a dit Philippe Breton et qui m'a beaucoup plu parce qu'on avait beaucoup travaillé ensemble ces questions. Pour les gens par rapport à la pression individuelle, laquelle ne manque pas en ce moment, il y a quatre catégories de manière de fonctionner par rapport à l'emprise politique :

- ▶ La première catégorie, ce sont les *collaborateurs individualistes* qui représentent approximativement 80% de la population. La plupart des gens sont des collaborateurs identifiés au discours commun : ils suivent.
- ▶ La deuxième catégorie est ce que Philippe Breton appelle les *refusants*. Ils sont pris dedans mais au fond ils ne bougent pas. C'est une catégorie un peu inhibée.
- ▶ La troisième catégorie, ce sont les *résistants* et je crois que le travail des syndicats fait partie de ce travail de résistance, celui de créer un lieu Autre par rapport au discours ambiant. Ça ne marche jamais. Ce n'est pas fait pour marcher, mais pour créer de la conflictualité, ce qui n'est pas pareil.
- ▶ La quatrième catégorie, ce sont les *opportunistes actifs*. Ce sont ceux qui profitent des institutions. Ils trouvent que les autres prennent trop de pouvoir, mais ils vous aident. Ils vous regardent en coin mais sont prêts à vous donner un coup de couteau.

Donc il y a quatre catégories, et par rapport à cela je pense que le DSM est le reflet de ce symptôme de l'opportunisme actif par rapport, pas uniquement aux laboratoires mais par rapport au scientisme actuel et c'est un scientisme.

5. LES FORMES DE CLIVAGE

Mais on est dans un monde clivé, et cela est notre réalité bien actuelle. J'espère que STOP DSM arrivera à quelque chose mais je n'y crois pas parce que ce qui m'inquiète,

c'est que dans le cadre de la formation des internes en psychiatrie, on voit bien ce qui se passe. Les internes sont eux-mêmes subjectivement imprégnés de la question du DSM. C'est leur discours ambiant, le discours dans lequel ils sont pris d'abord. Les internes actuellement sont souvent de grosses têtes. Pour faire médecine actuellement, ce qui est demandé, ce sont des exigences de Grandes Ecoles. Ils arrivent en polyclinique. Pour eux la clinique n'existe pas, aussi trouvent-ils très intéressante cette clinique psychanalytique comme extérieure. Ils nous regardent interroger des patients. Mais générationnellement ils sont pris dans ce discours DSM. Là est le problème générationnel.

6. CHUTE

Et puis il y a les pervers et plus ou moins nous, les praticiens d'aujourd'hui. Quand nous faisons des expertises, nous nous débrouillons entre d'un côté un peu de névrose-psychose-perversion, et de l'autre côté nous rajoutons les appellations du DSM, duel mélange. Mais « eux », ils ne lâcheront pas avec la science. C'est là où on a une forme importante de lutte contre une certaine emprise. C'est une lutte politique par rapport à un discours. Créer un certain nombre de lieux a un effet, mais cela ne peut être que sur la durée.

Pour terminer j'ai demandé la caution de Freud concernant les pulsions d'emprise. Quand vous les recherchez chez Freud, vous ne les trouvez pas facilement. Ce sont les *Bemächtigungstrieb*. C'est un modèle très intéressant, le modèle même de la perversion infantile. C'est l'endroit où fonctionne la question de l'activité « à tout crin », il faut que ce soit efficace. L'activité est due en général à la pulsion d'emprise laquelle, quand elle rencontre les pulsions sexuelles, devient le sadisme. Le sadisme ce sont les pulsions d'emprise qui ont rencontré la libido. Si je dis que c'est le modèle de la perversion, c'est parce que cela fait fonctionner avant tout la question des signes, du signalétique, de l'évaluation, et d'autre part vous avez des fétiches. Que le patient soit humain, le DSM ne s'en soucie pas. Pour la recherche, on est avec des médicaments et on ne regarde pas tellement les réactions subjectives aux médicaments. Cela ne les intéresse pas. Il n'y a que les psychiatres qui regardent. Ils regardent s'il y a ou s'il n'y a pas des effets secondaires prévus.

D'autre part, et cela c'est le gros travail du syndicat, on fonctionne avec le déni pas seulement du langage et de la parole, mais avec le déni de l'humain, le déni de l'humanisation. Cela va tellement vite. Quand vous avez débordé, dépassé à un moment donné une certaine relation au miroir, quand une fois vous avez laissé des gens se battre dans la rue sans intervenir, quand une fois vous avez un peu triché avec votre conjoint, quand vous avez traversé une fois le miroir, vous êtes dans un autre monde. C'est ce qui se passe actuellement dans le monde. Quand les jeunes

voient une certaine autorisation humanisante disparaître, ils vont être attirés par la déshumanisation. Vous avez vu pourquoi ? Parce que la question du sadisme permet un luxe extraordinaire. Le sadisme c'est à la fois les pulsions d'autoconservation, les pulsions actives plus la libido. Il y a quelque chose de très inquiétant pour ceux qui ont suivi en particulier l'histoire du nazisme, c'est le moment où le nazisme a véritablement commencé à chercher les assassins, les vrais sadiques, les médico-légaux, dans les prisons. Ce moment inquiétant lorsqu'on commence à s'appuyer sur des gens sans foi ni loi, où la question de l'idéologie au départ ne se pose pas, c'est utiliser une idéologie au départ pour faire appel aux pulsions sadiques.

DISCUSSION

Question : Ne pourrait-on parler du Surmoi plutôt que du Ça ?

Jean-Richard Freymann : Je vais d'abord faire écho à la question de l'enfant, de l'*infans* même. Il y a deux grands découvreurs sur la question de l'enfant, Freud avec « Le roman familial¹ » et saint Augustin parlant des frères de lait². Ce sont les deux mamelles de l'emprise et de la lutte contre l'emprise.

« Le roman familial », un texte de quelques pages où Freud dit que, à un moment donné, l'enfant pense qu'il est l'enfant d'un autre lit, que son papa n'est pas le père biologique, sa mère n'est pas sa mère. L'enfant qui ne parle pas encore obligatoirement, est pris dans le discours et il va déjà créer lui-même un autre monde non aliéné. Il crée d'emblée. Vous vous rendez compte de la place de la lutte active ! La prise dans le discours va faire qu'il va déjà ne pas être complètement aliéné au désir des parents. C'est une lutte formidable par rapport à la théorie de la dégénérescence. C'est extraordinaire, cette trouvaille de Freud. Réfléchissez dans votre histoire : à un moment donné, que vous ayez été en analyse ou pas, à un moment donné, vous pensez que vos parents n'étaient pas vos parents.

Le deuxième grand analyste, c'est saint Augustin. Normalement la louve ou la lionne a plusieurs mamelles. Vous mettez deux petits enfants chacun de leur côté, il y a de la place pour tout le monde, et cependant ils se jettent un regard d'une haine considérable. La dynamique de la haine, de l'envahissement par le terrain de l'autre est là d'emblée. Ce n'est pas qu'il n'y a pas de place, mais la louve romaine va tenir, entre ses mains, un autre. Après Freud a pu parler du primat de la haine.

L'histoire du Surmoi répond un peu à cela. Il ne s'agit pas tant du Moi, Ça, Surmoi de la deuxième topique chez Freud. Le triptyque Inconscient, Préconscient, Conscient ne lui suffisait pas, il a dû passer à autre chose. Mais celle qui a fait une découverte sur le Surmoi, c'est Melanie Klein en parlant du Surmoi précoce ou Surmoi préœdipien³. Mais

on peut aller plus loin. Le premier effet de la prise dans la parole de l'Autre, dans le discours de l'autre est surmoïque. Cette parole de l'Autre est censurante. C'est le « va te laver les mains », « dis bonjour à la dame ». C'est ce qui explique qu'il y ait besoin de cette conflictualité pour s'en sortir. C'est la question de la transgression. Pour le dire simplement, le langage est surmoïque.

Vous en avez sans arrêt des preuves. Prenez l'exemple du coup de téléphone anonyme venant vous dire « Vous êtes génial ». Avant de vous dire que vous ne l'êtes pas, dans un premier temps, vous l'êtes quand même. Vous recevez un coup de fil, « espèce de crétin ». Dans un premier temps, vous avez un effet hypnotique qui tient au langage lui-même. Le langage a un volet hypnotique. Il y a un temps du regard qui est là et un premier temps. L'injure « imbécile » ou d'entendre « je t'aime », montre qu'après ce premier temps, il y a un temps hypnotique qui tient au langage lui-même et dont profite toutes les séquences médiatiques et c'est sur cette hypnose-là que travaille Internet qui travaille sur le temps du regard et ne va surtout pas jusqu'au temps pour comprendre. Il faut continuer sans arrêt. Il faut que cela continue. Surtout pas aller vers un « temps pour comprendre ». Du moment de conclure on n'en parle même pas.

La question du Ça c'est la question des pulsions. Et là, il y a un vrai problème. Quand vous êtes mobilisé du côté pulsionnel, vous êtes en deçà ou au delà de la question du fantasme, au delà ou en deçà de la question du désir. Vous pouvez mobiliser chez tout névrosé et encore plus chez tout psychotique ces pulsions d'emprise et ces pulsions sadiques, pulsions qu'on a tous. C'est cela la question éthique : on a tous ce volet qui demande à être mobilisé. Le Ça, c'est un sale truc où justement la dimension éthique, pour l'analyste, et c'est là où l'analyste peut amener quelque chose pour les autres, c'est que quand on fait une analyse, on est aussi confronté à cette question. Si une analyse est un peu poussée, c'est qu'il y a un au-delà de la question du désir inconscient, un au-delà de la question du fantasme, et on tombe sur son propre rapport aux pulsions. C'est alors une vraie négociation. Freud dit que la psychanalyse ce n'est pas juste la levée du refoulement, l'hypnose le fait aussi bien, mais que la psychanalyse introduit quelque chose d'autre, un jugement, *Urteil*, qui n'est justement pas le jugement surmoïque, mais celui de mesurer les pulsions et la manière dont vous allez vous positionner par rapport à ces pulsions. Par exemple : j'ai envie de liquider mon voisin. Que vais-je faire de cela ? Je ne peux pas dire que je ne sais pas que j'ai envie de liquider mon voisin. Qu'est-ce que j'en fais ?

Donc la psychanalyse, ce n'est pas seulement la levée du refoulement, c'est le point d'*Urteil*, c'est un point de jugement très particulier. C'est un point d'éthique qui est aussi la question politique.

Finalement, le terme d'emprise relève d'un champ assez large. Il y a différentes intersections. Se pose la question du rapport à l'hypnose ou plus précisément à la suggestion hypnotique ce qui renvoie à des débats très anciens par rapport à Charcot⁴, à Bernheim⁵. Le deuxième volet, c'est la question de la passion. La passion est une dynamique psychique très particulière. Le troisième volet est le phénomène de psychologie de groupe qui vient radicaliser les phénomènes d'emprise. Est-ce que chacun dans son périple d'individu ne va pas passer par un certain type d'emprise ?

¹ Sigmund Freud (1909), « Le roman familial des névrosés », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

² Saint Augustin, *Les confessions*, traduction Joseph Trabucco, Paris, Garnier Flammarion, 1964.

³ Melanie Klein (1921), « Le développement d'un enfant », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1998.

⁴ Jean-Martin Charcot, *Leçons du mardi à la Salpêtrière*, Paris, Lecrosnier et Babé, 1892.

Et on en a oubliée une, l'emprise de la jouissance, et non du plaisir. Quand vous avez touché un certain type de jouissance – j'ai fait allusion au sadisme mais il y en a d'autres, le masochisme n'a rien à lui envier car il est plus premier – quand vous avez été pris dans une certaine forme d'emprise, comment en fait-on le deuil ? C'est aussi la question de l'amour. ■

⁵ Hippolyte Bernheim (1891), *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, Paris, Fayard, 1995.

Voir aussi :

Jean-Richard Freymann, *L'art de la clinique, les fondements de la clinique psychanalytique*, Toulouse/Strasbourg, arcanes-ères, 2013.

Jean-Richard Freymann, *Eloge de la perte*, Toulouse/Strasbourg, Arcanes éres, 2006.

Jean-Richard Freymann, *L'Amer amour*, Toulouse/Strasbourg, Arcanes éres, 2002.

Considérations sur le masochisme et la culpabilité

Michel Forné

« La douleur est l'auxiliaire de la création. »

Léon Bloy¹

Je vous propose de cheminer quelques instants en compagnie de Freud et de Lacan sur le thème du masochisme et du sentiment de culpabilité en nous appuyant notamment sur le *Séminaire V* prononcé par Lacan entre 1957 et 1958 (intitulé *Les formations de l'inconscient*)², au cours duquel il revient sur la lecture de *On bat un enfant*³.

J'ai souhaité, en guise d'introduction, faire un détour auprès de Leopold von Sacher-Masoch et de ses contrats pervers. J'en ai reproduit deux, ci-après, dans lesquels Mr Masoch fait successivement part de sa totale soumission à deux galantes avec qui il va se nouer, si j'ose dire, au travers des règles d'un jeu qui, disons le mot, « tout attaché », est un peu particulier. Ces règles vont, paradoxalement et comme chez l'arroseur arrosé, « lier » également le futur « ligoteur »... dans une servitude volontaire toute boétienne.

Ces contrats⁴ nous plongent d'emblée dans le monde étrangement inquiétant de la perversion. Étrangement inquiétant mais suscitant également un sentiment de malaise diffus, d'inconfort, voire de confuse excitation apportant de l'eau au moulin de l'existence chez tout un chacun, d'une certaine tendance à la perversion. Une amie qui, à l'approche des fêtes de fin d'année, lisait ces contrats, s'est exclamée avec exaltation : « J'en veux aussi un comme ça pour Noël ! », sous-entendu un pareil esclave mais, se reprenant aussitôt, elle ajouta : « Je suis tout de même un peu gênée, on ne devrait pas souhaiter des choses pareilles ».

Pour aborder le thème du masochisme, nous reviendrons sur le fantasme intitulé par Freud *Un enfant est battu* (1919)⁵, et sur un autre de ses articles majeurs, « Le problème économique du masochisme » (1924)⁶, mais auparavant, rappelons qu'au cours des vingt-six années de séminaires qu'a duré l'enseignement de Lacan, ce dernier a toujours maintenu centrale la place

du signifiant dans la structuration de l'inconscient et dans la formation des symptômes ; et que, chez Freud déjà, l'équivalent du signifiant – *Vorstellungsrepräsentanz* – était partout. On en trouve des tas d'exemples dans la *Traumdeutung*⁷, la *Psychopathologie de la vie quotidienne*⁸ et le *Mot d'esprit*⁹... pour ne citer qu'eux. Cette place centrale du langage, nous ne devrions pas être surpris de la retrouver également, par conséquent, dans les perversions.

Introduisons-les donc en jetant un pont entre elles et la névrose et en citant Lacan : « Il y a dans toute formation dite perverse, quelle qu'elle soit, exactement la même structure de compromis, d'évasion, de dialectique du refoulé et de retour du refoulé, qu'il y a dans la névrose »¹⁰. Un peu plus loin il ajoute : « Il y a toujours, dans la perversion, quelque chose que le sujet ne veut pas reconnaître »¹¹. Sans le dire précisément, c'est de la castration qu'il s'agit et de la défense qu'occasionne cette reconnaissance, ainsi que du refoulement du désir qui s'y connecte. L'Autre est manquant, énonce sans le savoir tout névrosé, et ce serait à lui de devoir faire quelque chose pour compléter son Autre en demande. Du coup, celui-ci ne le serait plus (manquant)... mais manquant n'est pas troué ! Le « trou » (celui dont on fait l'hypothèse de structurer l'inconscient) est radicalement autre et radicalement « sans ». Il tiendrait plutôt d'une absence fondamentale qui confine à l'abyssal, c'est-à-dire à l'*abussos*, au sans fond. Un « rien », circonscrit par un tunnel de signifiants (et on retrouve là la figure topologique du tore¹²). Énoncer le sujet comme manquant, présente d'ailleurs le trou comme remplissable puisqu'il suffirait de trouver l'objet à même de le remplir ; l'énoncer comme troué aussi d'ailleurs, même si c'est d'un peu plus loin...

Il est, en réalité, extrêmement difficile de parler de ce « sans », de ce rien, sans lui donner instantanément une consistance qu'il n'a pas, sans approcher un impossible, un Réel qui, dès qu'on s'y penche, entraîne un étrange sentiment de vertige ; un peu comme quand, au bord d'un précipice ou au pied d'un arbre immense, on perd, en les fixant du regard, tout repère de distance, écrasé par le fantasme et la réalité de leur vide ou de leur grandeur.

Le refoulement dont parle la psychanalyse est ainsi, en quelque sorte, la tentative d'oubli de ce qui est intolérable, et cet intolérable qui n'a pu être assimilé ou bien encore amorti, se trouve refoulé via une trame de langage. L'expérience clinique de la psychanalyse en témoigne quotidiennement.

C'est à partir de 1923 que l'attention portée par Freud à la perversion l'a fait apparaître sous un masque névrotique d'évasion de termes œdipiens et non plus simplement comme elle lui apparaissait jusqu'alors, c'est-à-dire comme le négatif de la névrose. Il me semble qu'il y avait, d'ailleurs, dans ce concept de « négatif de la névrose » quelque chose de vrai et de faux. Vrai parce qu'effectivement le quantum d'affect libidinal de la sexualité infantile n'était pas refoulé au sens névrotique classique, mais faux car ce refoulement ne se faisait pas sans mécanismes de défenses, à savoir le déni, le clivage du Moi, la fétichisation, la prévalence de la métonymie sur la métaphore et la propension à l'action au détriment de l'imagination.

- En ce qui concerne le déni, une de ses facettes peut être illustrée au travers de cette séquence où un enfant dit à sa mère : « Maman, je t'aime tellement que si tu venais à mourir, je te ferais empailler et te mettrais dans ma chambre de manière à te voir tout le temps »¹³. La mort, en tant que disparition définitive, y est déniée et ne sera pas sans nous rappeler le scénario du film d'Hitchcock, *Psychose* (1960).
- Pour le clivage, une note au bas de cette même page¹⁴ en donne un autre exemple : un enfant très intelligent de dix ans dit après la mort subite de son père : « Je comprends bien que mon père est mort, mais je ne peux pas comprendre pourquoi il ne rentre pas pour dîner ». Ici, l'enfant sait que son père est mort mais croit, en même temps, qu'il ne l'est pas.
- La fétichisation va promouvoir, quant à elle, un objet vicariant l'absence de pénis de la mère (autrement dit la castration de l'Autre). Cet objet sera un accessoire signifiant capable d'érotiser une scène et de leurrer le manque.
- La prévalence de la métonymie sur la métaphore conduira à diluer, dans le discours, la trace de l'objet cause de désir par le biais d'une plus grande distance des connexions de langage qu'offre l'une par rapport à l'autre (glissement métonymique versus analogie métaphorique).
- Enfin, les fantasmes du pervers vont avoir tendance à être mis en actes plutôt qu'à s'en tenir à des pensées qui, classiquement, embarrassent tant les névrosés.

Dans la névrose, la réponse à la pulsion est évitée (par le refoulement, par le symptôme et par l'angoisse). Dans la perversion, la pulsion n'est pas plus évitable, mais le rapport à un objet réel rend cette réponse concrète (dans son illusion), en la maintenant plus distante (dans sa métonymie). Là où apparaît la pulsion chez le pervers, le fantasme, en tant que tentative de réponse, va avoir tendance à être instrumentalisé ; mais même cette instrumentalisation demeurera signifiante, tout comme l'est en définitive tout acte, toujours soutenu d'un dire, même tu. Le pervers n'a généralement que peu d'imagination. Une fois son scénario

contractualisé, tout y est cousu de fil blanc (comme nous le voyons décrits dans les contrats du sieur Masoch et comme nous le voyons « joué » dans certains reality-shows actuels, au cours desquels un suspens feint suit une trame déjà planifiée). Et c'est autant la réussite du sketch du pervers que la contrition de son ratage qui fait grimper le curseur de son excitation sexuelle ; en atteste la honte et l'humiliation du voyeur, de l'exhibitionniste ou du travesti qui espérera tirer, de son démasquage, une plus-value de jouissance. Chez le névrosé, c'est le manque qui suscite le désir alors que chez le pervers, c'est le fétiche (métonymie du manque) qui lui en barre l'accès, le maintenant captif de ses répétitions.

Arrivons-en au fantasme décrit par Freud : *Ein Kind wird geschlagen* (« Un enfant est battu »). Celui-ci, nous explique Freud, correspond à un scénario fantasmatique très largement répandu mais apparaissant de prime abord masqué. Le plus souvent, il est noyé dans un vague sentiment de haine envers tout autre qu'on souhaiterait malmené, faire payer ou plus simplement supprimer (autre que l'on pourra, bien entendu, retourner sur soi à l'occasion – c'est repérable en partie dans la dépression et surtout dans la mélancolie – comme en atteste un des quatre destins des pulsions¹⁵ à côté du renversement, du refoulement et de la sublimation). Dans ce fantasme, le sujet va s'y absenter, dit Lacan. En effet, ce n'est pas lui qui bat. Il assiste, en spectateur, au fait que dans sa fantaisie, un enfant serait victime de mauvais traitements.

Freud décrit ce fantasme comme fréquemment rattaché à un affect de plaisir, ce qui explique sa répétition, mais aussi à un indissociable sentiment de honte et de culpabilité qui l'accompagne (comme dans l'anecdote de l'esclave de Noël du début de mon propos) ; ces affects pouvant même aller, dans certains cas, jusqu'à une résolution orgasmique. Ce fantasme prend naissance bien avant la scolarité mais se réactive souvent à l'école quand l'enfant assiste à la fustigation d'un camarade par un maître par exemple. Il peut aussi être relayé par des lectures (citons *La case de l'oncle Tom*) ou bien par l'observation de n'importe quels châtiments envers des personnes vulnérables ou envers des tenants lieu (animaux ou insectes).

Lucien Israël¹⁶ rappelle qu'à l'époque où les exécutions capitales se faisaient en place publique, c'était en famille qu'on y assistait, et qu'à la fin de ces « spectacles », il n'était pas rare qu'un des parents, ou les deux, flanquant une sacrée roustée à leur(s) enfant(s), plus ou moins gratuitement afin, peut-être, d'éconduire une accumulation de tension psychique ou d'éprouver, à peu de frais et sur du « matériel » réutilisable, la jouissance du bourreau qui, notons-le, avance toujours masqué¹⁷.

Le dégoût qu'inspire la réalité de ces scènes contraste, nous dit Freud, avec l'excitation auto-érotique que comporte ce fantasme. Il fut surpris, semble-t-il, que ces allégations

n'émanaient que rarement de personnes ayant réellement été battues dans l'enfance, mais qu'au contraire, elles provenaient plutôt directement de pulsions perverses d'enfance. Il renforça ainsi le concept de fantasme qu'il avait avancé dès ses *Etudes sur l'hystérie* (1895)¹⁸ et dont on retrouve la trace parsemant, par exemple, son récit de « L'homme aux loups » (1914)¹⁹, dans lequel nous voyons Freud en proie à d'intenses efforts pour séparer fantasme et réalité du trauma.

Ces pulsions perverses d'enfance succombaient, plus tard, soit au refoulement, soit trouvaient à produire quelque chose à haute valeur sociale en se sublimant (le sadisme sublimé des chirurgiens par exemple) ou encore se fixaient chez l'adulte sous la forme de perversions avérées (fétichisme, sadomasochisme, inversion, transvestisme).

Freud décrit trois temps au fantasme « Un enfant est battu ».

Premier temps, « un enfant est battu » : Freud s'interroge sur la victime de l'agression. Celle-ci n'est jamais celui qui fantasme. L'enfant battu est un proche du « fantasmeur », frère ou sœur, battu par une personne adulte ayant autorité (comme le père). Puisque la victime n'est pas celui qui fantasme, Freud en conclut qu'à ce stade, ce n'est pas masochiste. Puisque celui qui bat n'est pas non plus celui qui fantasme, ce n'est pas sadique non plus. Toutefois, pour Lacan par contre, à ce stade c'est sadique puisque le père est mis en place comme refusant l'amour envers le battu et c'est déjà, en même temps, sexuel car procédant, *in fine*, d'une demande d'amour (le battu demandant au père d'être aimé de lui).

Le fantasme de fustigation ne tiendrait-il, alors, purement et simplement que d'un fantasme œdipien à l'égard des parents ? Non, il se soutient également d'une rivalité fraternelle. « Le père m'aime et pas l'autre ! ». Cette rivalité, n'importe quelle taloche réelle – comme parle Lacan – et, en définitive, toujours symbolique suffit à la faire naître et à l'entretenir.

Dans le film *Alice au pays des merveilles* de Tim Burton, l'héroïne a maille à partir avec une sœur qu'elle déteste, et toutes deux se disputent un royaume imaginaire. Dans cet imaginaire, Alice réglera le compte de cette « méchante rivale » allant, à la fin du film, jusqu'à lui couper la tête... Mais une fois sortie de son monde fantasmatico-onirique, elle ressentira plutôt de la compassion à l'égard de cette sœur, dans la mesure où, *a fortiori*, elle la sait, en réalité, trompée par son mari. Ainsi, envers cette sœur déjà suffisamment punie par l'adultère, Alice n'aura plus besoin de s'acharner et pourra tranquillement compatir. Cette empathie fait que, dans la vraie vie, un enfant ne trouve pas une scène de fustigation drôle du tout, même s'il y a ambivalence. Il n'y a qu'à observer l'excitation qui se dégage du cercle d'observateur formé autour d'une bagarre de cour de récréation (certainement à l'interface « fréroce » entre horreur et fas-

cination). Dans la constitution des névroses, un germain est un rival sur lequel le sujet va fixer un point de rancœur nécessitant, pour le dépasser – tout en y restant d'ailleurs paradoxalement collé – de fomenter ce type de fantasmes de châtement.

Freud, comme quand il analyse un rêve, va compléter les phrases de ses patients avec des mots « manquants », afin de les rendre intelligibles au vu des vœux inconscients qui les habitent. Ainsi ce rêve d'un homme qu'il nous relate²⁰ : cet homme a soigné son père malade et a beaucoup souffert de sa mort. Peu de temps après cette disparition, l'homme fait ce rêve absurde : « Son père était de nouveau en vie et lui parlait comme d'habitude mais, chose étrange, il était mort quand même et ne le savait pas ». On comprend ce rêve, dit Freud, si on ajoute à la suite de « il était mort quand même »... [à la suite du vœu du rêveur] et après « et ne le savait pas »... [que le rêveur faisait ce vœu]. Ce qui donne alors : « Son père était de nouveau en vie et lui parlait comme d'habitude mais, chose étrange, il était mort quand même (à la suite du vœu du rêveur) et ne le savait pas (que le rêveur faisait ce vœu) ».

Le père bat donc un enfant... « haï par moi », ajoute Freud. Autrement dit, un enfant haï par moi, est battu. L'observateur savoure le germain se faire assujettir, c'est-à-dire se faire annuler comme sujet symbolique, autrement dit à qui on n'adresse plus la parole. Il est mis plus bas que terre ce qui revient à l'enterrer. C'est une triangulation œdipienne construite sur un tripode : père / sujet / a-sujet battu.

Freud nous rappelle, à propos de l'Œdipe, que « le désir d'avoir un enfant avec la mère ne manque jamais chez le garçon, et que celui d'avoir un enfant du père est constant chez la fille, et cela, alors qu'ils sont totalement incapables d'avoir une idée claire de la voie qui peut conduire à l'accomplissement de ces désirs »²¹.

L'équation freudienne « bébé = pénis » revient alors à combler un manque chez l'Autre (*Penisneid*) par un « bout d'être » (un bébé se disant d'ailleurs souvent « un p'tit bout »). Le fantasme de fustigation dérive donc d'une pulsion incestueuse désirée envers le père [être aimé(e) de lui, possédé(e) par lui, s'offrir à lui] de la part de la fille comme d'ailleurs du garçon dans un Œdipe que l'on nomme parfois, dans ce dernier cas, inversé.

Lacan va, comme Freud, compléter les phrases : « J'imagine que mon père bat mon frère, de peur que je ne croie qu'on me le préfère »²². La peur est ici une anticipation sur fond de message d'amour. Et Lacan fera des rubriques peut-être inspirées de son élaboration du graphe :

Le message = le frère est battu
La signification = le rival est rien du tout

Deuxième temps : le fantasme devient masochiste. Le batteur reste le père mais celui qui fantasme devient la

victime. Ce déplacement est inconscient. « Je suis battu par mon père... avec plaisir », ajoute Lacan. Ce second état nécessite « reconstruction » analytique et l'Œdipe s'y éclaircit. C'est le désir du sujet dirigé vers le père, avec la culpabilité inhérente à ce vœu, imposant de devoir payer de sa personne en étant battu. Le tiers fraternel est évincé. La situation devient duelle.

Le message = le père me bat
La signification = le père m'aime (souhait inconscient)

Troisième temps, « on bat un enfant » : les choses se généralisent tout en conservant un rapport étroit au signifiant. Le sujet redevient tiers observateur. Le « on » va subsumer la série des « pères », ce qui éloigne et dilue davantage afin de brouiller les pistes et renforcer la défense du Moi face au désir inconscient dévoilé au stade précédent. L'énoncé de départ (premier temps) où un seul enfant était battu (sous-entendu le rival) par un seul père (sous-entendu le sien), devient « on bat un enfant ». C'est sous cette forme, celle d'un « on » neutralisateur qu'est le plus souvent formulé, en « conscience », ce type de fantasme.

Ce troisième temps est à nouveau sadique, et derrière le « on » va maintenant également pouvoir se dissimuler le sujet lui-même. Cette généralisation et cet éparpillement vont permettre toute une série de ricochets libidinaux, voire génitaux dans des mises en scènes perverses : « on veut que je le (la) batte », « je veux qu'on me batte », etc. Le « on », devenant un pronom à tout faire, un masque propice au louvoisement.

Comment se fait le passage du temps 1 (ou 3 d'ailleurs) au temps 2 dans ces fantasmes, c'est-à-dire des temps d'un exposé « conscient » à ses sources inconscientes ? Hé bien, par le complexe de culpabilité. Une morale surmoïque transformera le sadisme de la première phase (ou de la troisième) qui charpente l'inceste – évincer l'autre pour obtenir le père – en punition pour avoir osé penser et désirer cela : « Ce père dont tu penses maintenant être aimé, c'est toi qu'il va battre, bien fait ! ». Le sadisme se renverse en masochisme sans cesser de véhiculer une excitation sexuelle. C'est le renversement d'une pulsion active en passive, comme Freud le décrit dans « Pulsions et destins des pulsions ». C'est cette deuxième phase qui demeure le plus souvent inconsciente, du fait du refoulement du désir qui la sous-tend.

Toujours dans *Alice au pays des merveilles*, on voit la reine blanche recevoir presque autant de coups qu'elle n'en donne à la reine rouge dans le combat final. D'une reine à l'autre, c'est aussi – comme dans *La belle et la bête* (1946), dans l'épisode III de *Star Wars* où apparaît le conflit entre Anakin Skywalker et lui-même devenant Dark Vader (2005), dans *L'Odysée de Pi* (2012) où le jeune Piscine Molitor Patel est en prise avec le tigre qui sommeille en lui – les deux

faces pulsionnelles d'un même personnage, qui se déclinent : sadisme et masochisme, haine et amour²³. Le fantasme de punition n'est ainsi qu'une cicatrice du complexe d'Œdipe, tout comme l'infériorité est une cicatrice narcissique d'une surestimation refoulée ; quant au masochisme, il est un retournement du sadisme sur le Moi propre par le biais de la culpabilité qui participe au refoulement.

Mais d'où provient alors la culpabilité se demande Freud ? Il pose cette question au sujet du délire quérulent des paranoïaques qu'échafaudent, pour leurs plus « grands malheurs », ces malades, tant ils sont pris dans les rets de cette phase secondaire inconsciente : « on me veut du mal... ».

La culpabilité provient du Surmoi, instance héritière du complexe d'Œdipe. C'est l'instance qui met en surbrillance les idéaux, qu'ils tiennent du Ça (jouis !) ou de la morale éducative (ne jouis pas !). Le Surmoi exhorte tous azimuts et le Moi s'angoisse à se tenir en deçà des exigences surmoïques. Le désir, quant à lui, en ce qu'il constitue une invite au « péché », peut conduire parfois à se punir ; alors, le sadisme du Surmoi et le masochisme du Moi se marient, temporairement, pour le meilleur comme pour le pire.

Mais pourquoi donc, tandis que l'humain vise le plaisir (équivalent à une détente psychique et physique) et évite le déplaisir (qui est une accumulation de tensions), le masochiste est-il tenté de s'orienter vers l'économie psychique de la contrainte et du déplaisir ? Qu'apporte de désirable ou de satisfaisant le masochisme ? La question semble moins problématique avec le sadisme, plus direct quant à l'apparente détente qu'il provoque.

Freud distingue trois masochismes différents dans « Le problème économique du masochisme » : un masochisme « érogène » correspondant à un mouvement pulsionnel allant de la douleur au plaisir de souffrir, un masochisme « féminin » correspondant aux mises en scènes érotiques sur un mode passif, et un masochisme « moral » correspondant à la culpabilité.

Le masochisme érogène est la partie de la pulsion de mort, retournée sur le Moi (comme dans le deuxième temps du fantasme d'Un enfant). Cette part retournée ne s'évacue alors plus vers l'extérieur comme dans le sadisme. C'est de la libido aux prises avec la pulsion de mort. Les fesses y sont un lieu d'attention très prisé puisque tenant d'une zone corporelle permettant une régression sadique-anale.

Le masochisme féminin est une formulation controversée par nombre de théoriciens. Il me semble que Lacan, à la fin de la séance du 12 février 1958, met lui-même en garde contre les approximations auxquelles ont pu conduire cette transcription : « Il ne suffit pas que le sujet masculin aperçoive [...] une certaine liaison entre la prise de position féminine et tel signifiant [...] ayant un rapport avec le masochisme,

pour que ce soit là, effectivement, une position constitutivement féminine²⁴. Ce deuxième versant du masochisme mène à la mise en place de jeux érotiques, de mises en scènes perverses pour arriver à une jouissance sexuelle, onanique ou non. Les fantasmes y sont mis en actes (douleurs, ligotages, humiliations, etc.) et les sujets qui s'y soumettent, y sont punis pour avoir été de « méchants enfants » ou avoir eu de « mauvaises pensées ».

Le masochisme moral, enfin, annule *de qui* vient la punition (comme dans le troisième temps du fantasme qui nous occupe ici). Ce qui semble compter ici, est de subir en ne voulant rien savoir d'autre. C'est une souffrance source de bénéfices secondaires (elle participe également au mécanisme de la réaction dite « thérapeutique négative ») pouvant aller, chez les enfants se disant « non désirés » (« on ne m'aime pas »), jusqu'à une auto-agressivité (« je me déteste »), voire à des tentatives de suicide par refus de ne se reconnaître qu'en tant que maillon d'une chaîne signifiante.

Ces personnes restent fixées à un « désir de reconnaissance sans pouvoir accéder à la reconnaissance d'un quelconque désir »²⁵. Les suicidés deviennent, alors, plus « signe » que jamais (c'est le cas des martyrs). En voulant échapper à l'assujettissement aux signifiants et à l'inconscient, ils en restent prisonniers. Nier la chaîne signifiante, la maintient, en effet, paradoxalement dans son essence puisque cette négation ne fait que dévoiler le relief de ce qui a été ainsi recouvert. La recherche du signifié ne conduisant qu'au cône d'ombre qu'en projettent les signifiants qui le cerne. D'autres fois, certains symptômes névrotiques vont pouvoir quitter transitoirement ou durablement le sujet lors de situations de vie devenues compliquées (maladie, dette financière, décès d'un proche, etc.). Ce sera, alors, le relais d'une souffrance par une autre.

Le *Dictionnaire de la psychanalyse* donne un point de vue que je trouve pertinent au sujet du masochisme : « Il y a une pente de tout sujet vers le masochisme, écrit Roland Chemama, précisément en ce que l'Autre, où chacun cherche le sens de l'existence, l'Autre auquel nous posons la question de notre être, ne répond pas. Dès lors, curieusement, le sujet suppose le pire et n'est jamais si assuré d'exister aux yeux de l'Autre que lorsqu'il souffre »²⁶. Cela ne permet-il pas d'introduire quelque chose de l'ordre d'une « raison » de souffrir ?

Lacan, revenant sur l'*Au-delà du principe de plaisir*²⁷, rappelle que dans cet au-delà, c'est la recherche du niveau zéro de tension psychique et physique qui est visée au travers de Thanatos, la pulsion de mort. Cette direction cherche à se défaire de la « douleur du simple fait de l'être »²⁸ et fait écho à la phrase du philosophe Cioran, « la douleur d'être, liée à "l'être vivant" » ou encore à l'intitulé de son livre, *De l'inconvénient d'être né*...²⁹

On retrouve cette tendance à la recherche de l'accalmie psychique dans certains états d'inhibition ou d'angoisse, où les sujets souffrants n'aspirent qu'à une clinophilie rassurante et où toute rencontre ou projet de rencontre équivaut à une insurmontable épreuve. Le névrosé, surtout dans son versant phobique, aimerait que rien ne bouge. Il aspire à un éternel recommencement sans surprises. Son malheur est que, comme le soutient encore Israël, « c'est toujours la première fois »³⁰, c'est-à-dire que toute « répétition » comporte de l'inédit (c'est la formule déjà avancée par Lacan que tout acte est vierge, même répété). En ce sens, il n'a aucune garantie à quoi se raccrocher, ce qui nous ramène à la définition même de toutes névroses : une défense contre la castration, c'est-à-dire à l'égard du trou dans la structure.

Pour finir ce commentaire, j'ai souhaité citer deux extraits du livre de Serge Leclair *On tue un enfant*, en ce qu'ils proposent de faire la « peau » au narcissisme et donc au Moi³¹. Un Moi lui-même ramené dans les diverses places du carrousel du fantasme. Pour faire le lien avec *Ein Kind wird geschlagen*, rappelons l'origine bien souvent éludée du complexe d'Œdipe : celle que dans ce mythe, c'est avant tout du meurtre raté d'un enfant qu'il s'agit avant d'être celui, réussi, d'un père non reconnu : « La pratique psychanalytique se fonde d'une mise en évidence du travail constant d'une force de mort : celle qui consiste à tuer l'enfant merveilleux ou terrifiant, qui de génération en génération, témoigne des rêves et des désirs des parents. Il n'est de vie qu'au prix du meurtre de l'image première. Meurtre irréalisable et cependant nécessaire de cet enfant merveilleux ». « Merveilleux » ou au contraire « détesté » d'ailleurs, mais toujours tenté de renaître, ajouterai-je, tant dans ses illusions de perfection que dans ses leures d'imperfection et qui paraît faire de l'enfant une splendeur ou un dégoût. Plus loin il ajoute : « Qui ne fait et refait ce deuil de l'enfant merveilleux qu'il aurait été, reste dans les limbes et la clarté laiteuse d'une attente sans ombre et sans espoir ; mais qui croit avoir, une fois pour toutes, réglé son compte à la figure du tyran, s'exile des sources de son génie, et se tient pour un esprit fort devant le règne de la jouissance »³².

L'enfant à tuer, c'est d'abord la nostalgie d'un objet satisfaisant pour l'Autre, objet que le névrosé confond avec l'objet de son fantasme et qu'il fait équivaloir à ce que cet Autre semble lui demander : un regard, une voix, un excrément, un sein ou n'importe quel autre objet partiel. C'est la représentation narcissique primaire à dégonfler dans une douloureuse distanciation d'un être, redevenu manque-à-être, meurtrissant du même coup les désirs projetés sur les parents, mais dont l'économie aliène à des idéaux symboliques (idéal du Moi) et imaginaires (Moi-idéal). Le décollage de cette nostalgie, de ce point de fixation au passé, peut permettre au sujet de se réapproprier sa trajectoire de vie et faire naître des désirs plus créatifs, afin que, malgré les difficultés propres à chacun, il se libère

autant que possible et accepte le seul assujettissement qui soit : celui au Symbolique, à l'Imaginaire, au Réel, à la réal-

ité du monde et au temps qui, inexorablement, ne cesse pas de ne pas s'arrêter. ■

¹ Léon Bloy (1846-1917), écrivain français, auteur de pamphlets et de romans.

² Jacques Lacan (1957-1958), *Les formations de l'inconscient. Le Séminaire, Livre V*, Paris, Le Seuil, 1988.

³ *Ibid.*, note de haut de page, p. 233.

⁴ Gilles Deleuze, *Présentation de Sacher Masoch, le froid et le cruel*, Paris, U.G. Editions, 1967, pp. 296-299.

⁵ Sigmund Freud (1919), « Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2008, pp. 219-243.

⁶ Sigmund Freud (1924), « Le problème économique du masochisme », in *op. cit.* note 5, pp. 287-297.

⁷ Sigmund Freud (1900), *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1996.

⁸ Sigmund Freud (1901), *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, NRF Gallimard, 1997.

⁹ Sigmund Freud (1905), *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Folio essais, 2006.

¹⁰ Jacques Lacan, *op. cit.* note 2, p. 233.

¹¹ *Ibid.*

¹² L'on peut parcourir la surface d'un tore en tous sens, sans prendre conscience de son vide central. Toutefois, quand celui-ci surgit, c'est tout l'être qui vacille car nous sommes ainsi des sujets toriques - intrication d'un dedans et d'un dehors suturés comme le figurent la bouteille de Klein ou notre propre revêtement cutané arrimé au tube digestif, par exemple - enveloppant un vide. C'est cet insupportable vide, autour duquel nous tournons pourtant et notamment en termes de désir, qui nous saute aux yeux par instants et qui participe à l'émergence des points d'angoisse.

¹³ Sigmund Freud, *op. cit.* note 7, p. 222.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Sigmund Freud (1915), « Pulsions et destins des pulsions », in *Métapsychologie*, Paris, Folio essais, 2007, pp. 11-43.

¹⁶ Lucien Israël (1998), *Pulsion de mort*, Arcanes, 2007.

¹⁷ Quand une personne est passée par les armes, on trouve toujours, dans le peloton de tir, un fusil chargé à blanc afin d'entretenir l'illusion que parmi les tireurs, au moins un n'a pas été un vrai criminel. C'est une autre façon de s'accommoder du sentiment de culpabilité (tant pour les tireurs que pour leurs commanditaires) en portant un masque qui, ne l'oublions pas, est aussi un accessoire fréquent de l'érotisme pervers.

¹⁸ Sigmund Freud, Josef Breuer (1895), *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 2007.

¹⁹ Sigmund Freud (1914), « L'homme aux loups, à partir d'une névrose infantile », in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 2008, pp. 479-611.

²⁰ Sigmund Freud, *op. cit.* note 7, p. 366.

²¹ Sigmund Freud, *op. cit.* note 5, p. 227.

²² Jacques Lacan (1956-1957), *La relation d'objet. Le Séminaire, Livre IV*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 116.

²³ Lisez à ce sujet le magnifique poème d'Abraham de Vermeil (1555-1620), *Chanter, pleurer, brûler*. Vous y lirez cet écartèlement du sujet entre les deux extrémités d'un élastique en tension. Élastique qui ne cesse de nous claquer dans les doigts à chaque fois que nous tentons d'en lâcher un bout.

²⁴ Jacques Lacan, *op. cit.* note 2, p. 248.

²⁵ *Ibid.*, p. 245.

²⁶ Roland Chemama, Bernard Vandermerch, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 1995.

²⁷ Sigmund Freud (1920), *Au-delà du principe de plaisir*.

²⁸ Jacques Lacan, *op. cit.* note 2, p. 246.

²⁹ Emil Michel Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, Folio essais, 1997.

³⁰ Lucien Israël, *op. cit.*

³¹ Serge Leclair, *On tue un enfant*, Paris, Le Seuil, 1975.

³² *Op. cit.*, p. 12.

Praxis des entretiens préliminaires (pratique, théorie, technique) : Une fois perdu(e), quelle direction ? La trace du désir de l'analyste

Nicolas Janel

Il s'agit d'une intervention réalisée lors de la deuxième Journée sur « La clinique psychanalytique aujourd'hui », intitulée « Praxis des entretiens préliminaires ». Cette journée a eu lieu à la clinique Sainte Barbe, à Strasbourg, le 12 avril 2014.

Vous le verrez, avec ma jeune pratique, je viens surtout avec des questions à partir de ce que j'ai pu constater. A commencer par cette observation : se retrouver chez l'analyste aujourd'hui, semble relever souvent davantage d'un concours de circonstances malencontreuses dans la vie d'un individu, que d'une demande¹ pouvant faire office de « germe d'affirmation ». C'est-à-dire qu'après avoir déjà subi les aléas de la vie qui le mènent à consulter, l'individu semble souvent se retrouver emporté dans une logique de consommation de thérapies multiples et variées, qui prolongent l'état d'aliénation qui l'avait poussé à consulter. Dans tout ce parcours, d'un point de vue structural, c'est la même chose. L'individu reste objet, sa qualité de sujet reste plongée dans une certaine aliénation. Le sujet, qui n'était peut-être qu'en germe, se retrouve perdu. La question de son existence reste alors problématique. L'élaboration d'une demande désirante, allant déjà dans le sens d'une séparation est rarement favorisée avant la rencontre avec l'analyste. L'analyste qui reçoit cet individu après x thérapies se retrouve alors avec son désir, pour tenter d'offrir les conditions de possibilité qu'émerge une prise de parole singulière. Il y a tout un contexte à défricher, il y a à se demander quelle glu supplémentaire aurait pu être ajoutée par les thérapies déjà tentées. Et avant les questions de la demande analytique, du transfert symbolique, se pose la question de l'offre qui devient presque nécessaire. C'est à l'analyste, pour reprendre une phrase célèbre de Lacan, de réussir ce que dans le champ du commerce ordinaire, on voudrait pouvoir réaliser : « avec de l'offre, créer de la demande »², mais désirante cette fois ! Alors comment ?

Il semble nécessaire que le patient puisse se brancher sur ce qu'il sent de neuf. Peut-être un au-delà du principe habituel de la jouissance « désubjectivante » qui le gouvernait jusque là. Un au-delà que l'analyste peut lui proposer, et non lui demander³, l'ayant connu lui-même, par son analyse personnelle, que l'on qualifie dans l'après coup, de « didactique ». N'est-ce pas ainsi que l'analyste se retrouve avec son désir d'analyser ? Autrement dit, pour sortir de ce système qui l'aliénait jusque-là, le patient n'aurait-il pas à suivre la trace du désir de l'analyste ? L'analyste ayant lui-même emprunté cette voie de sortie de la jouissance, si l'on peut dire, pour devenir sujet. Après, la technique semble suivre le mouvement. Une praxis en résulte, qui ressort dans la pratique comme une adaptation, comme une version, à chaque fois au cas par cas, du désir de l'analyste qui rencontre « sur mesure » le futur analysant, à travers le prisme de la théorie à laquelle se réfère explicitement et implicitement l'analyste. Avec le désir d'analyser s'opère par exemple un souci constant de décoller le discours latent du discours manifeste, ou une volonté de laisser place à la différence absolue, ou

encore l'énonciation de la règle fondamentale qui permet justement, de nouer⁴ le désir de l'analyste à la libre association du futur analysant.

La question à se poser semble alors être celle-ci : Comment se crée ce passage d'une autre logique, celle du désir, d'une subjectivité à une autre ? Comment le désir de l'analyste va-t-il permettre à celui qui consulte, d'accéder à sa propre existence désirante ?

Pour tenter d'y répondre, je suis parti de l'idée de Lacan, qui formule dans ses quatre discours, qu'avec le discours analytique, on produit du S1, du « signifiant maître », c'est-à-dire un nouvel ancrage. Et comme j'avais travaillé les questions de l'ancrage chez le nouveau-né⁵, je suis retourné voir les différentes hypothèses explorées pour ce mythe des origines. L'idée étant ensuite, de transférer ces hypothèses à un autre temps originaire, celui de la cure analytique. Autrement dit, celui des entretiens préliminaires.

Alors tout d'abord, en partant d'Althusser et de son hypothèse du « surgissement de la structure⁶ », il y a l'idée de l'identification⁷ qu'on peut questionner dans l'origine de la cure. Mais dans ce cas, il s'agirait d'une identification au « désir de l'analyste ». C'est-à-dire identification à l'ordre désirant lui-même, dont l'analyste ne serait que le porteur. Je n'ai pas dit identification au Moi de l'analyste, mais identification à la logique désirante elle-même, en tant que structure légitimée par le manque.

Cela reste énigmatique et risque de porter à confusion avec la tant décriée « identification au Moi de l'analyste ». Il faudrait au moins préciser de quel type d'identification il s'agit. Peut-être celle à un trait particulier de l'analyste, peut-être cet « x » qui reste en absence, témoignant d'un certain rapport de l'analyste au désir ? Cela serait à développer.

Ensuite, en passant par l'hypothèse de la « genèse de la structure⁸ » : le résultat serait de dire que dans toute parole adressée au semblable, il se remettrait en circulation de manière coexistante et disjointe à la fois, comme sur les deux faces d'une même bande de Moebius :

- ▶ d'une part le pôle de l'aliénation qui serait le monde de la signification, de la complète compréhension de l'un et l'autre, de l'indistinction, dans un monde où il n'y aurait pas de possibilité d'existence, à partir d'une accroche première d'un signifiant venant du grand-Autre (le fameux S1) sur le réel du corps jouissant⁹ ;
- ▶ et d'autre part, le pôle de la séparation où s'opère l'existence de celui qui parle, à partir d'une dénégation sur l'origine des signifiants venant du grand-Autre¹⁰.

A chaque prise de parole avec l'analyste, l'enjeu serait de relancer toute la dynamique de ce double processus, et au passage, de remobiliser ce qui n'a pas fonctionné. Et vous voyez qu'il y a également la dimension du réel du corps qui

est en jeu. Le réel du corps se confronte aux signifiants du grand-Autre, signifiants de l'Autre qui accrochent justement la jouissance du corps. C'est ce qu'il se passe sur une des faces de la bande de Moebius, pendant qu'en même temps, sur l'autre face de la même bande, le sujet s'approprie ces signifiants. Le corps a donc toute son importance dans une prise de parole.

Concernant les entretiens préliminaires, Lacan précise justement que « le corps est le fondement du discours »¹¹. Il qualifie le début des entretiens préliminaires de « jouissance de corps à corps »¹². Puis, il parle de « surdétermination signifiante »¹³. La jouissance, quand elle émerge, se trouve prise et organisée par un discours que le sujet doit s'approprier.

Les implications pratiques sont importantes, puisqu'avec le téléphone et Internet, vous savez que de nombreuses thérapies à distance sont proposées. Or, avec ce que je viens de dire, on pourrait en conclure qu'il n'y a pas d'analyse sans corps à corps. Autrement dit, on ne pourrait pas débiter une analyse sur « Skype » par exemple, entre un patient au Groenland et un grand analyste parisien.

Voilà pour mes quelques propositions déduites à partir du mythe des origines chez le nouveau-né. L'idée de la transposition sur les origines de la cure vient de certaines critiques concernant le mythe des origines chez l'enfant, notamment celle qui stipule qu'« on peut très bien dire, au regard de l'analyse, qu'il n'y a pas de désir constitué au départ. Il y en a les germes... Mais le désir, au sens où on l'entend, se constitue dans la cure, il n'est pas déjà là »¹⁴.

Les paramètres du désir seraient déjà là, mais il serait nécessaire que ce désir se constitue dans le transfert analytique. Le désir serait « l'effet d'une opération constituante, et non pas constituée »¹⁵. Cela rejoint l'idée qu'avec le discours analytique, on crée un nouvel ancrage.

Concernant la place des entretiens préliminaires, l'analyste n'ouvrirait donc pas sur une retrouvaille de quelque chose qui aurait déjà été là, mais il ouvrirait sur une production, dans le sens d'une création. Il ne s'agirait pas pour l'analyste de procéder à une « archéologie du désir »¹⁶, mais à sa création. Il s'agirait de créer un nouvel ancrage, à partir de la supposition que cela aurait déjà existé, alors que ce serait seulement dans l'après coup que cela existerait. Une sorte d'ancrage préexistant inexistant qui se créerait dans sa recherche elle-même. Un ancrage qui préexisterait rétroactivement. Autrement dit, ça serait en cherchant quelque chose d'inexistant que se produirait l'existence elle-même de l'ancrage, puis du désir, du fantasme, etc.

La fonction des entretiens préliminaires serait ainsi celle d'une ouverture vers cette voie de la création. Ce qui ne veut pas dire que l'analyste doit empêcher le futur analysant de rechercher. Au contraire, c'est bien parce qu'il va chercher « quelque chose » qui n'existera qu'après l'avoir cherché,

CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE

Praxis des entretiens préliminaires (pratique, théorie, technique) :
Une fois perdu(e), quelle direction ? La trace du désir de l'analyste

qu'il pourra produire justement quelque chose d'autre en cours de route. Ce « quelque chose » apparaît d'ailleurs comme une des causes du transfert, puisque ce « quelque chose » va être supposé su par l'analyste, et s'inscrire dans une recherche de jouissance supplémentaire. Pourquoi ?

Car, si on sait l'inviter à prendre la parole – c'est justement toute la question des entretiens préliminaires – le patient qui se met à parler, constate qu'il en dit plus long qu'il n'en sait quand il parle. Une déduction s'opère : en disant « ce qui passe par la tête », en disant « n'importe quoi », que cela soit énoncé avec la règle fondamentale ou que ça reste en arrière plan, le patient fait le constat que ce « n'importe quoi » se règle, sans pour autant qu'il le décide, comme en écho à une part de lui-même qu'il méconnaît.

Ainsi, celui qui s'engage dans l'analyse, semble déduire que puisqu'il y a un savoir qui lui échappe, un sujet est supposable à ce savoir. C'est ce qu'il déposera sur l'analyste qui prendra place dans la réalité de son inconscient en apparaissant par exemple dans ses rêves. Et ce savoir est un savoir qui se rattache à la jouissance de celui qui parle. C'est pourquoi l'analyste qui est supposé avoir un tel savoir est aimé, comme si l'amour venait au défaut de la jouissance. Par conséquent, parce qu'il y a une question initiale sur la

jouissance, jouissance dont un savoir est supposé répondre, le résultat de la prise de parole est l'amour de transfert¹⁷.

Lacan précise que l'analyste « en corps, installe l'objet a à la place du semblant¹⁸ ». Il y a encore – c'est le cas de le dire – cette histoire de corps qui revient. L'analyste doit alors soutenir ce dépôt. Cela renvoie à l'accroche du réel au corps, par les signifiants du grand-Autre, c'est-à-dire à l'ancrage du S1, dans la genèse de la structure. Comme si un des enjeux principaux des entretiens préliminaires était de permettre cette accroche à partir de la jouissance. Une fois cette accroche sur la jouissance permise, c'est-à-dire une fois le transfert établi, « l'analyste se mettant à l'écoute de son patient, il se produit un dire, qui va signer l'entrée de l'individu dans le discours, et va lui permettre de repérer où il est, comment il se situe comme objet dans le dire »¹⁹. L'individu passe ainsi du statut d'objet aliéné dans les signifiants de l'Autre à celui de sujet séparé, utilisant les signifiants à son propre compte. Il se retrouve davantage acteur de son existence, il « ne sera plus sans avoir son mot à dire » dans ce qui lui arrive (double dénégation²⁰).

Voilà pour quelques pistes concernant les entretiens préliminaires. ■

son lien à l'Autre, avec les phénomènes de déplacement et de condensation qui tissent, au fur et à mesure du développement, la structure, cf. R. Diatkine, « Agressivité et fantasmes d'agression », intervention prononcée au 25^e Congrès des psychanalystes de langues romanes et publiée dans le tome XXX de la *Revue française de psychanalyse*, n° spécial, 1966). S'y adjoignent le concept freudien de « jugement d'attribution et d'existence », et le concept lacanien « d'aliénation-séparation », cf. G. Pommier, *D'une logique de la psychose*, p. 35-50, Paris, Eres, 1983, pp. 35-50.

⁹ G. Pommier, *op. cit.* note 8, p. 36.

¹⁰ *Ibid.*, p. 37.

¹¹ J. Lacan (1971-1972), *...ou pire. Le savoir du psychanalyste. Le Séminaire, Livre XIX*, Paris, Seuil, 2011, <http://www.valas.fr/IMG/pdf/s19.oupire.pdf>.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

¹⁴ J.-R. Freymann, *La naissance du désir*, Strasbourg, Arcanes-ères, 2005, p. 11.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ G. Pommier, *op. cit.* note 8, 265-267.

¹⁸ J. Lacan, *op. cit.* note 11.

¹⁹ M. Safouan, *Lacaniana. Les séminaires de Jacques Lacan*, vol. II, 1964-1974, Paris, Fayard, 2005, p. 278.

²⁰ G. Pommier, *op. cit.* note 8, pp. 35-50.

¹ La caricature, qui fait bien comprendre l'enjeu, est celle de la demande faite par un tiers : Freud l'illustre fort bien dans son article de 1920, « A propos de la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » (texte traduit par Lucien Israël dans son livre *Initiation à la psychiatrie*, p. 262) : par exemple, « des situations comme celle d'un homme qui veut construire et qui commande à l'architecte le village conforme à ses goûts et ses besoins ; ou celle du pieux donateur qui se fait confectionner par l'artiste une image de saint, en ménageant dans un coin son propre portrait en dévot, sont fondamentalement incompatibles avec les conditions de la psychanalyse. Il arrive certes tous les jours qu'un époux s'adresse au médecin : ma femme est nerveuse, c'est pourquoi elle s'entend mal avec moi ; guérissez la afin que nous puissions à nouveau mener une vie conjugale heureuse. Mais il s'avère assez souvent qu'une telle commande ne peut être exécutée, c'est-à-dire que le médecin ne peut produire le résultat pour lequel le mari souhaitait le traitement. Aussitôt que l'épouse est libérée de ses inhibitions névrotiques, elle impose la séparation du couple dont le maintien n'était possible qu'au prix de la névrose. Ou bien des parents qui demandent que l'on guérisse leur enfant parce qu'il est nerveux et indocile. Ils entendent par enfant en bonne santé celui qui ne provoque aucune difficulté et dont ils peuvent tirer leur joie. Il se peut que le médecin réussissent à rétablir l'enfant, mais après la guérison, il suivra plus délibérément encore ses propres chemins et les parents se trouveront dans une situation bien plus insatisfaisante qu'avant. »

Israël d'en conclure : « Une thérapeutique entreprise à la demande d'un tiers ne devrait se faire qu'avec les plus grandes réserves. Elle est source de tous les déboires. Ce n'est guère que dans le cas de certaines grandes psychoses que l'entreprise du traitement relèvera de la responsabilité du médecin, sans que le patient soit en état de formuler une demande. »

² « J'ai réussi en somme ce que dans le champ du commerce ordinaire on voudrait pouvoir réaliser aussi aisément : avec de l'offre j'ai créé la demande. » Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 617.

³ Quand j'utilise le verbe « proposer », c'est dans le sens de l'offre déjà évoqué, pas de celui d'une demande de l'analyste lui-même. Sinon, on le comprend assez facilement, on retombe dans un système d'aliénation, on enferme à nouveau le patient dans un discours qui ne serait pas le sien, mais celui de l'analyste qui deviendrait le x + unième thérapeute à causer la perte du sujet.

⁴ J.-R. Freymann, « De la deuxième règle à la règle fondamentale », in *Apertura*, n°1, *La règle fondamentale en psychanalyse*, 1987, p. 13 : « La mise en place de la règle fondamentale institue le cadre conceptuel de la cure à partir de ce qui fait règle analytique pour l'analyste. Ainsi, dans cet échec que l'analyste propose sous forme de directives, se trouvent nouées ses conceptions implicites et explicites concernant le transfert, sa conviction dans l'inconscient et ses points de théorisation concernant le devenir d'une cure et la fin de l'analyse. »

⁵ N. Janel, « Prise en charge des psychoses et place de l'angoisse », 2013, in *Analuein*, n° 23, 2014, pp. 35-41, nicolasjanel.over-blog.com ; « Structure névrotique (hystérique) et société », 2012, in nicolasjanel.over-blog.com ; « Synthèse et critique du travail de thèse *Place de la psychanalyse en psychiatrie, de la parole et de ses effets dans une pratique hospitalière en psychiatrie* », in nicolasjanel.over-blog.com ; « La subjectivité et sa structuration langagière », in *Place de la psychanalyse en psychiatrie, de la parole et de ses effets dans une pratique hospitalière en psychiatrie*, travail de thèse en médecine, 2010, pp. 87-112.

⁶ L. Althusser (1964), *Écrits sur la psychanalyse, Freud et Lacan*, Editions Stock/Imec, 1993, pp. 103-105.

⁷ Dans cette hypothèse, l'enfant rencontre un ordre sensé et rationnel qui est déjà installé : l'ordre symbolique, dont les parents ne sont que les porteurs. Il s'opère une reproduction du langage déjà existant dans le milieu où l'enfant apparaît. C'est-à-dire qu'auparavant il y a bien une structure « externe », à laquelle l'enfant se trouvait assujéti à partir d'un discours ambiant. Et tout à coup, cette structure se met à fonctionner sous la gouverne d'un « je ». Et ce passage du nourrisson soumis aux besoins, à l'individu affecté d'un inconscient, se fait par identification, cf. P. Koepfel, « René Diatkine/Louis Althusser : un débat entre genèse et structure », conférence du 16 octobre 2010, Strasbourg.

⁸ Cette hypothèse, à la différence de celle du « surgissement », s'illustre à partir du cri. Dans ce cas, l'idée est que l'enfant rencontre la perception d'autrui (l'Autre maternel) qui reconnaît et entérine le sens du cri, par une « interprétation (adultomorphique) organisatrice » qui fait entrer l'enfant dans le monde du sens (cri = faim). Il s'agit d'un « hameçonnage » : il faut imaginer une canne à pêche avec son hameçon, du réel du corps de l'enfant par les signifiants de l'Autre maternel. L'Autre « hameçonne » un S1 (signifiant maître) sur le corps de l'enfant, à partir de quoi on peut construire toute la genèse de la structure signifiante pour le sujet, dans

L'obésité, un lien chair payé

Claudine Hunault

« Si on n'a plus ce problème de poids, peut-être on n'a plus rien ».

Un patient

Le contexte

Elle a été identifiée comme une maladie par l'OMS en 1997, déclarée cause de santé publique, dotée d'outils d'évaluation (Indice de Masse Corporelle), appréhendée par les deux bouts de son histoire, éducation thérapeutique du patient d'un côté, chirurgie bariatrique de l'autre (ablation partielle ou restriction de l'estomac), toutes actions orientées vers un même objectif : la perte de poids.

L'obésité mobilise toutes les disciplines médicales, ou presque, puisqu'il faut s'occuper des dents aussi bien que du cœur, des glandes autant que des articulations, de la peau autant que des os et bien sûr de la centrale ingestion/transformation/tri/évacuation qui tient le devant de la scène. La psychiatrie, la psychothérapie sont convoquées pour traiter des troubles dits dépressifs, anxieux, addictifs, comportementaux etc.

Il y a – comme on dit – un vaste consensus pour poser l'urgence et la nécessité de traiter l'obésité considérée comme un « fléau mondial ».

Une maladie ?

L'obésité est déclarée maladie, il serait donc possible d'en guérir, comme de toute maladie, ce qui ne signifie pas que nécessairement on en guérisse et il n'est pas impossible que certains obèses se désirent incurables – énormité du désir, celui qu'on fuirait à toutes jambes en cas de rencontre : c'est quand tous les kilos ont été perdus et que les jambes tricotent à nouveau, que ce désir-là, intolérable, vient pointer sa corne, période pudiquement désignée comme épisode dépressif post amaigrissement.

Qu'est-ce que serait guérir de l'obésité ? Y aurait-il suppression d'agents pathogènes impliqués dans la maladie ? Que seraient, ou qui seraient ces agents ? Seraient-ils les produits de la transition économique et nutritionnelle de nos sociétés

contemporaines ? Relèveraient-ils du malade ? Lorsque l'OMS pose que l'individu obèse est un malade, la désignation n'est pas sans conséquences. Lorsque nous disons « l'obèse », « les obèses », à quelle jouissance et à quelle définition prêtons-nous main forte ?

Le discours officiel (HAS), le discours médical se fondent sur une quasi certitude : le malade veut guérir, il veut que la société l'aide à se débarrasser de ce qui lui fait mal : des kilos de graisse qui l'empêchent de marcher, se baisser, s'essuyer, nouer ses lacets...

Pour autant le patient dit obèse veut-il rentrer dans le rang ? Qu'il veuille perdre des kilogrammes de graisse et délester ses genoux, c'est sans doute vrai, mais qu'il veuille sortir de l'obésité n'est en rien une évidence. Affirmer que « l'obèse est tellement mal dans sa peau, qu'il souffre tellement dans son corps et du regard des autres », qu'il veut « forcément » s'en sortir, est le fruit d'une compassion et d'une position morale qui nécessitent un effort d'analyse.

Certes, les patients pour la plupart se disent déterminés à perdre du poids, ils se fixent d'ailleurs un terme – « les trois chiffres sur la balance, alors ça non ! » – et ils insistent sur ce terme « passer en dessous de la barre des cent » au point que la question s'impatiente : quelle est cette barre des cent/sans dont parle la plupart des patients : sans quoi ?

Le petit bout de brownie au chocolat que s'accorde la patiente qui dit avec joie être passée en dessous de la barre : récompense ? Ou garantie de repasser au-dessus pour ne surtout pas vivre sans ?

Car la différence est considérable entre perdre du poids, ce qui se mesure en eau et en graisse – ce qui est l'affaire des régimes et fait l'affaire de leurs promoteurs – et sortir de l'obésité, ce qui ne s'évalue pas en unité de mesure et appelle chez l'individu autre chose que ses seules fonctions physiologiques. Sortir de l'obésité exige de l'individu qu'il envisage de quitter une jouissance, entendue au sens que Freud lui donne quand il dit *Besitz* et non *Genuss* ou *Vergnügen*, une jouissance du côté de la possession plutôt que du plaisir.

De quelle possession s'agirait-il de se défaire ? A la question : « Qui êtes-vous avec vos kilos en moins ? », une patiente répond : « Je suis devenue quelconque, je suis rentrée dans le moule. Je suis banale. Avant, tout le monde me faisait des compliments, maintenant c'est normal. Avant je regardais mon poids, mais je vivais, maintenant j'arrive plus à rien me trouver. Je me vois dans la glace et je vois pas que c'est moi ». La patiente se trouve face à « une absence » de difficultés qui, pour pénibles qu'elles aient été, signaient néanmoins une place sin-

gulière repérée et soutenue y compris par l'empathie de l'entourage : « Il y a le vide, oui ».

La perte de poids, si « voulue » avant, si exigée, laisse parfois le patient dans un désarroi qui dépasse de loin la question rebattue de l'image de soi : « Je me pose d'énormes questions : est-ce que je crois ? Est-ce que je ne crois pas ? Je voudrais bien croire. Je suis en plein doute. Je ne supporte pas le vide ». Le sujet se trouve dépourvu de l'objet qui le maintenait.

Une construction

Le patient n'est jamais seul à être concerné par cet objet : il est pris dans un ensemble qui résiste autant que lui à une sortie de l'obésité, à la possibilité d'une dynamique sortie/séparation. A juste titre, l'ensemble a à y perdre. Les paroles de patients et des familles laissent entendre à quel point ça tient et ça contient, ça tient dans l'espace déformé des corps :

« Par rapport à la famille quelqu'un qui change, décide de ne pas appartenir, de ne plus faire partie de la tribu. Il y a un lien entre faire partie du clan et être obèse », dit une jeune patiente confrontée à l'hostilité de ses proches.

Le corps obèse est une construction au sein d'un groupe et il remplit une triple fonction :

- ▶ affaiblissement de l'échange intérieur/extérieur et contention de ses effets ;
- ▶ validation du système en place ;
- ▶ absorption et dissimulation d'un trauma.

Dans les cas d'agression sexuelle et d'inceste, la prise de poids semble jouer le rôle de la peau d'âne du célèbre Perrault où le corps se trouve dérobé au regard du père. Le jeu s'installe pour de longues années dans le corps exposé autant que soustrait au désir de l'autre.

Le corps obèse prend au sein de la famille une place, unique ou conforme, et son gonflement disproportionné participe d'un état d'équilibre, une homéostasie familiale. Il devient alors possible de se tenir dans *le même* et d'opposer aux incursions de l'altérité une forme d'inertie protectrice. Le corps obèse se présente comme signifiant faisant rempart aux risques d'éclatement de la structure, familiale en l'occurrence, rempart au vide.

Accepter qu'il y ait autre chose à vivre que d'habiter un corps qui enfle désespérément contre le vide, se heurte pour le patient, à une réelle difficulté : affronter la parole de l'autre, celui/celle avec qui s'est instaurée cette économie de la jouissance. Quand ça lâche du côté des résistances, une énergie est restituée au sujet, assortie d'une capacité à se projeter puis à mettre en œuvre dans un dialogue

intérieur/extérieur, et la dynamique ne relève pas seulement d'une meilleure acceptation de son image, celle-ci est une conséquence, non une cause.

Un corps commun

Le corps obèse est un corps dont le sujet ne dispose plus pour lui tout seul. Qu'est-ce qui s'est déposé dans ce corps, de souffrance et de conflictualité, de non-dits, d'impensable et que le sujet va abriter, contenir dans l'enveloppe distendue de son corps ?

« L'obèse » a toujours une histoire et quand en guise d'explication il fait appel à la lignée familiale des obèses, c'est une vieille histoire dont précisément il commence à envisager de sortir : « C'est de famille », précise-t-il, anticipant sur une éventuelle culpabilité d'être gros. Qu'est-ce qui est « de famille » comme les bijoux, et qu'au fond il s'agirait de ne pas laisser filer ? Quelle jouissance s'agit-il de conserver dans chaque membre de la famille ? Cette jouissance, dont Lacan précise qu'elle n'est rien d'autre qu'une modalité de la pulsion de mort, et qui se caractérise par le mécanisme de répétition. Si pénible soit la situation ou l'état (ce corps qu'on ne supporte plus de traîner et dont on se plaint), les repères y sont si puissants et la répétition si familière qu'en sortir semble inaccessible au sujet.

La clinique de l'obésité montre une faillite récurrente du Nom-du-père et une confusion des places au sein de la famille. Les déclarations « je ne me reconnais plus / je ne reconnais plus mon corps / je ne sais plus qui je suis / je ne peux pas me voir », parlent au-delà de la seule question d'une disgrâce ou d'une laideur physique.

Une absence à soi

Les patients disent qu'ils ne sont pas là dans l'acte de manger, c'est toujours dans l'après coup que la chose est vue si elle est questionnée. Sinon elle alimente le cycle culpabilité/autopunition/compulsion. L'exclamation d'une patiente en consultation résumait le geste : « C'est pas moi qui mange ! ». L'obésité apparaît comme la manifestation paradoxale d'une désertion du corps en tant que lieu du sujet et d'un évitement de soi dans un trop de corps. Un travail sur la réappropriation du goût, des saveurs en bouche produit des effets en dehors de toute référence à un régime. L'alimentation des patients obèses relève d'une nourriture indifférenciée d'adolescent ou d'enfant, du gras/sucré/salé. Rares sont les patients susceptibles de citer un plat précis qu'ils apprécient. Les patients, en se remplissant, fuient d'une certaine manière l'acte de manger. Il s'agit de se confronter à nouveau à l'acte de manger et d'en réinterroger la valeur.

Les troubles à la rescousse

Qu'avons-nous à entendre dans les demandes adressées par les patients obèses au monde médical ?

Le discours dominant sur les questions d'obésité (HAS, formations universitaires DU de santé publique, etc.) établissent un rapport de causalité entre l'obésité et des affections relevant de la comorbidité. Or les fibromyalgies, allergies, apnées du sommeil et autres, sont-elles des conséquences « logiques » de l'obésité ou des questions posées par un sujet qui cherche une voie de passage ? Que des déficiences d'ordre neurologique soient attestées dans l'exemple de la fibromyalgie n'invalide pas la question de sa fonction dans l'économie de l'obésité qui est une forme d'immobilisation progressive de l'individu et dans de nombreux cas un assèchement du dialogue avec l'altérité.

La fréquence de témoignages sur le déclenchement d'un nouveau trouble dès qu'une affection a été traitée appelle à questionner plus loin que le catalogue des comorbidités. Il y aurait un appétit du médical, entretenu par l'espoir de trouver là une place – par défaut ? – et d'obtenir une considération quant à la gravité des symptômes proposés. Il arrive que cette considération sonne comme rétribution de ce qui est enduré. L'aide sollicitée viendrait répondre à l'aide dispensée « sans compter » par le patient – une large majorité de patients obèses exercent des fonctions d'aide : aide soignant, aide à domicile, assistante maternelle, assistance à la personne, etc. (constat fait parmi 580 personnes à la consultation de la clinique Paul Picquet à Sens).

L'aide serait la traduction (ou le lieu) d'un métabolisme singulier, où la pulsion serait passée à la trappe.

En d'autres termes comment entendre la production de symptômes du patient obèse ?

Les patients qui consultent dans l'institution le font dans le cadre d'un parcours de soin et sont au départ très éloignés du questionnement proposé. Il s'agit par conséquent de soutenir une éthique propre à la pratique analytique tout en ouvrant aux patients un accès possible à des questions sur lesquelles ils peuvent prendre appui pour passer d'une plainte à l'expression d'un symptôme.

Que dit la majorité des patients dans un service de chirurgie bariatrique ? « Coupez-moi tout ça, un bout d'estomac et la jouissance qui va avec ».

Quand le chirurgien adresse le patient au psy en lui demandant autre chose que de signer automatiquement des avis d'opérer, le travail a quelque chance de suspendre une répétition et dégager un peu de place pour relancer des questions dont le patient se saisit et au bout d'un certain nombre de séances il commence à envisager quelque chose qui a à voir avec une reconnaissance de la castration. De

la perte des kilos, il passe à la possibilité d'un changement qui est la perte de la ressemblance avec soi-même.

Ça ne se fait pas sans résistance, le sujet se voit confronté au sans repère, au troublant (trou/écran blanc ouvert/offert aux projections), il se heurte à des règles qu'il ignore, à des codes, à une loi qui lui est étrangère à et à laquelle il n'a pas été préparé. Car le désir n'existe pas en dehors de son rapport à la loi, l'absence de l'une signifie l'ignorance voire la haine de l'autre. Rapport que Lacan exprime de façon aussi magistrale que sidérante : « La loi, à l'examiner de près, n'est rien d'autre que le désir à l'état pur ».

Un ratage du symbolique ?

Une patiente : « *J'ai l'impression d'être une anorexique dans un sarcophage de graisse* ».

Où est le corps de l'obèse ? Le corps obèse semble être un corps déporté dans la demande supposée de l'autre. Ça se formule dans les termes d'une dette ininterrompue, dans la sphère privée comme dans la sphère professionnelle : « Arrêter de me nourrir des histoires des autres. Pourquoi je n'y arrive pas ? »

Le corps se déporte, prenant en lui une foule de petits autres, et maintenant de toutes ses forces l'impossibilité d'un sevrage du tout être ou du tout avoir. L'absence de coupure dans le langage privé mère/enfant par un tiers qui fixe à l'extérieur du cercle un point filant vers l'infini, ouvrant au sujet un espace d'imagination et de franchissement, cette absence exacerbe ici l'angoisse face aux choix, aux séparations, aux déplacements.

Il est caractéristique que revienne dans la parole de patients obèses la nécessité que quelqu'un compte sur eux : il y a quelqu'un pour qui ils sont importants et quelqu'un qu'ils doivent satisfaire.

Transfert massif pour lequel ils peuvent aller très loin dans la contrainte, et l'enflure du corps est à proportion, jusqu'à l'épuisement, jusqu'au dégoût ; c'est à ce moment-là qu'ils commencent à consulter. Auparavant ils ont fait tous les régimes imaginables, c'est-à-dire tout ce qui les assurait de perdre des kilos sans sortir de l'obésité et donc de les reprendre, ces kilos pour pouvoir les perdre à nouveau etc. Ils tournent dans un manège infernal, hypnotisés par la perte, par l'inéluctable de la perte et reconduisant sans cesse la nécessité d'une perte sans que soit jamais rompu le cercle – le cercle où ça produit du sens et de l'importance/ la bouée qu'ils portent même sur eux et dont ils disent qu'ils perdent de partout sauf de là – tout ça n'est pas pour rien, tout ça est sérieux et c'est pour ça que cette opération vous me la devez, vous ne pouvez pas me laisser dans cet état, dans ce corps à la débandade, dont je ne peux même

plus atteindre les frontières, « allez vous couper les ongles de pieds avec un ventre comme le mien ! ».

Les patients n'en peuvent plus, disent-ils, de leur corps, bien sûr, mais plus encore des efforts éperdus pour ne pas renoncer à la possibilité d'un tout, d'un sens englobant et de la garantie d'un lien. Ils entendent très vite que la sortie de l'obésité les expose à une solitude – pas un isolement – une solitude qui est aussi tendresse pour ce corps. Il leur est difficile d'imaginer avec ce corps un autre dialogue, un autre regard que celui de l'*hainamoration*, d'où la résistance à se voir plus tard avec les kilos en moins (perplexité des médecins traitant des patients obèses devant la fréquence de cette réaction). Sortir de l'obésité a pour conséquence une confrontation à son désir dans l'expérience de la solitude.

Une patiente : « *Peut-être qu'il y a un danger à redevenir mince à nouveau, un danger à plaire à un homme et à souffrir. Rester fille ou devenir femme. Les deux solutions me semblent impossibles. Je suis restée bloquée à l'état entre l'adolescence et jeune adulte. Rester vivante tout en étant à moitié morte. Quand j'ai été anorexique, je me suis dit : Je voudrais que mon corps se digère lui-même pour disparaître* ».

Lorsque le corps obèse est opéré, amputé d'une partie, en l'occurrence d'une partie d'estomac, la question se pose pour le patient de vivre avec ce corps transformé et de recomposer de ce corps une image qui puisse tenir, c'est-à-dire de réinsuffler du désir pour qu'un peu de cohésion puisse se faire.

Réinsuffler du désir va passer par une inévitable séparation d'avec la demande de l'autre (souvent la mère mais aussi tous ces petits autres qu'on veut tant aider), demande dans laquelle le patient est pris ou plutôt à laquelle il s'est ficelé.

Cela s'entend, dans les consultations, que le patient n'est pas sans savoir l'inévitabilité de la séparation. L'intelligence des patients sur ce point est flagrante, y compris lorsqu'il s'agit de patients issus de milieu culturellement pauvre, le simple fait qu'ils disent « ça, ça va être difficile », à propos du travail de séparation, de sortie d'une jouissance, indique à quel point ils savent avoir gros à perdre, et pas du côté de la graisse.

Se dépandre de la dépendance à la pulsion orale suppose de rebattre tout autrement les cartes du jeu d'excitation autour des orifices.

Il apparaît qu'une clinique de l'obésité est en premier lieu un questionnement d'un mode singulier de liquidation du désir, liquidé en toute hâte (ils mangent très vite, « avec une pelleteuse » disait une patiente). A l'horizon, c'est une patiente réécriture sexuée du corps, une sculpture d'un corps d'homme, de femme, corps jusque là noyé.

La liquidation du désir nous renvoie à un ratage de ce que Freud a nommé *die Schöpfung des Verneinungssymbols*, la création du symbole de négation qui va faire obstacle au *Zwang des Lustprinzips*, la contrainte au plaisir. Le désinvestissement de l'objet est à ce prix : non ! La crème dans ma bouche, ça n'est pas de l'amour, c'est juste un produit laitier.

Une patiente : « *J'aurais donc envie de quoi lorsqu'il se passe que j'aurais faim ?* »

Une patiente : « *C'est mon passé qui m'a fait du gringue. Je sais que c'est malsain, comme une vieille pute qui me fait du gringue, ça m'a fait pas plus plaisir que ça mais au fond j'y vais, mon inconscient qui retrouve son petit confort, sa petite maîtrise d'avant. J'monte avec elle, j'fais une passe avec elle, mais y a pas la jouissance d'avant* ». ■

Les textes qui suivent ont été présentés à Metz le 14 mars 2015. Il s'agissait d'une journée préparatoire à la Troisième Journée consacrée à « La clinique psychanalytique aujourd'hui », dont le thème était « Qu'est-ce qu'une interprétation analytique ? ». Cette dernière s'est tenue à Strasbourg le 11 avril 2015.

Règle fondamentale, règle d'abstinence et interprétation

Joël Fritschy

Je voudrais préalablement faire deux remarques avant de poser l'une ou l'autre question.

La première remarque : reconnaître la psychanalyse comme « science de l'inconscient » – si cette dénomination convient, mais elle est de Freud – passe par la reconnaissance d'un texte fondateur dont on peut dire qu'il a radicalement subverti la question de l'interprétation, davantage le rapport de l'homme à la question de l'interprétation, soit la *Traumdeutung*¹. Livre majeur dont Lacan a pu dire que Freud y a joué le « va-tout de son message », livre par lequel la psychanalyse a fait irruption sur la scène du monde, livre qui selon Lacan doit être « lu parce qu'il n'est pas possible autrement de comprendre ce que Freud entend par le désir du névrosé, par refoulé, par inconscient, par l'interprétation, par l'analyse elle-même, ni d'apprendre quoi que ce soit de sa technique ou de sa doctrine »². La *Traumdeutung* comme acte de création par l'écriture peut en effet être considérée comme la pierre d'angle ou de touche de la théorie psychanalytique et/ou de ce que nous appelons depuis Lacan, sous son ère, dans son erre, le discours analytique. J'y reviendrai plus loin. Je ferai remarquer, parce que ça me paraît important à signaler, qu'il n'y a pratiquement pas un analyste de la première génération qui n'ait lu ce livre avant de s'adresser à Freud ; Freud qui, dans les premiers temps où la question de l'analyse didactique commençait à se poser, conseillait d'analyser ses propres rêves. Un livre donc qui a opéré à la façon d'un passeur et que Lacan relisait régulièrement, semble-t-il. Vous savez qu'il fut un temps où il était fortement déconseillé voir proscrit aux candidats à la cure analytique de lire

Freud. Naïveté comique ou bêtise de l'analyste, ce type de proscription serait-il à ranger du côté de la règle d'abstinence ?

Deuxième remarque qui n'a d'intérêt que de confirmer la valeur inouïe de la *Traumdeutung* puisqu'elle en est une forme d'aboutissement, au sens d'une mise en acte de la règle fondamentale. Il s'agit de la rencontre de Freud avec l'hystérique qui, au détour de ses associations libres, lui intime – et le terme n'est pas trop fort – de se taire ou de garder le silence³. Comment définir le silence dans le cadre de la cure, *talking cure* ? Le silence de l'analyste comme en creux du discours, le silence comme lieu originaire de la parole, comme espace ? Comment mieux dire que le poète ? « N'entendez-vous donc rien ? N'entendez-vous donc pas cette voix épouvantable qui hurle de tout l'horizon et qu'on appelle d'ordinaire le silence ? » (Büchner)⁴. A tout le moins il se dessine à partir de cette injonction faite par l'hystérique à Freud – se taire, garder le silence – un point de jonction, de rencontre, d'intersection entre le discours des associations libres tel qu'il se produit côté analysant, et cet autre discours dont l'analyste a la charge à partir d'une position, disposition singulière de l'écoute telle qu'elle apparaît à travers la notion d'attention (également) flottante qui est en quelque sorte le lieu des *Einfälle* de l'analyste, d'où surgit l'interprétation ou tous les actes interprétatifs en rapport avec le discours de l'analysant, telle la scansion, la ponctuation. Association libre et attention flottante sont les deux faces, les « deux pendants » disait Freud, d'un travail qui vise à l'émergence de l'inconscient. Pour complémentaires que soient ces deux situations discursives, elles ne relèvent pas d'une symétrie des Egos mais sont du ressort d'une disparité subjective qui exclut toute idée d'une communication des inconscients. Il reste qu'au-delà de toute référence doctrinale, la notion d'attention flottante pose la question de l'analyse personnelle, ou didactique, le devenir analyste et bien entendu la question du « poursuivre » comment et de quelle manière, selon quel moyen l'au-delà de sa propre analyse.

Tout cela m'amène à poser la question de ce qu'est le discours analytique, expression apparue au discours des avancées de Lacan, et donc je vais esquisser deux, trois traits. Un début de définition auquel on peut s'arrêter est ce que Lacan dit dans « Télévision » : « Le discours que je dis analytique, c'est le lien social déterminé par la pratique d'une

analyse »⁵. Il ne dit pas « la pratique de l'analyste », mais tel que je l'entends, il s'agit d'un mouvement qui engage l'analyste et l'analysant. Qu'en est-il du côté de l'analyste et précisément au regard de la règle fondamentale, dont il ressort d'un certain nombre de textes de ce premier numéro d'*Apertura* que la règle est avant tout du côté de l'analyste ? « Elle concerne d'abord le psychanalyste, comme l'écrit Clavreul. Elle signifie qu'il accepte d'écouter son analysant jusqu'au bout, ce qui est un engagement tout à fait extraordinaire, complètement fou. Dire à l'analysant qu'il doit dire tout ce qui lui passe par la tête ne peut constituer que l'alibi derrière lequel se cache l'option beaucoup plus audacieuse qui est celle de l'analyste. Il ne suffit pas pour lui d'attendre dans le silence que ça vienne tout seul, mais il lui faut effectivement prendre la direction de la cure. Sinon il ne viendra rien, ou si peu, que ça ne vaud pas la peine qu'on y perde son temps »⁶.

Et du côté de l'analysant ? Pratiquement de manière contemporaine à « Télévision », Lacan, dans le séminaire *Encore*, dit ceci qui est particulièrement explicite à mon sens : « Dans votre discours analytique, le sujet de l'inconscient, vous le supposez savoir lire. Et ça n'est rien d'autre, votre histoire de l'inconscient. Non seulement vous le supposez savoir lire, mais vous le supposez pouvoir apprendre à lire. Seulement ce que vous lui apprenez à lire n'a absolument rien à faire, en aucun cas, avec ce que vous pouvez en écrire »⁷. Il y a beaucoup de choses dans cette citation, les différents franchissements qui y sont évoqués, et qui d'ailleurs posent la question de l'interprétation autant du côté de l'analyste que du côté de l'analysant.

Apprendre à lire mais quoi ? Les signifiants dans lesquels vous êtes aliénés, ce qui non pas entrave la jouissance, mais ce qui de la jouissance entrave le désir, soit le fantasme qui de pied en cap est enchâssé dans le symptôme, la castration de l'Autre, le non-sens voire le hors-sens du Réel.

Question : dans le fond, il ne suffit pas de poser la règle fondamentale pour penser que quoi que ce soit est acquis eu égard à celui ou celle qui fait la démarche – passer par le seuil, « entrer par la porte » (Lacan) – de rencontrer un analyste. Somme toute, et c'est sans doute moins le cas aujourd'hui qu'à une époque, les demandes qui nous sont adressées relèvent rarement, si je puis dire, d'une pureté analytique – existe-t-il des analysants avertis ? – demandes qui en tout état de cause sont aussi floues qu'une demande de cure didactique. Nonobstant, si l'on part de l'idée incontournable que la règle fondamentale est la condition de l'expérience analytique au regard de son début, de sa fin, de ses fins aussi bien dans le sens de sa finalité, la question se pose de savoir comment, de quelle manière, selon quels termes, formuler la règle fondamentale ? Y a-t-il un moment spécifique, particulier, de son énonciation ? Au moment où le patient s'allonge sur le divan ? Lors des entretiens préliminaires ? Certainement pas lors de la première séance ! Cette règle n'est-elle de mise qu'avec le névrosé ? Qu'en est-il du pervers et davantage encore avec le psychotique ? Mais aussi bien cette règle n'a-t-elle aucune portée, aucun sens, dans le devenir d'une rencontre qui a priori semble se limiter au face à face de la psychothérapie ? ■

¹ Sigmund Freud (1900), *L'interprétation des rêves*, PUF.

² Jacques Lacan (1958) « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in *Écrits*, Seuil, 1966, p. 585.

³ Sigmund Freud (1895), *Études sur l'hystérie*, PUF, p. 48 où Freud cite les propos de Frau Emmy von N. : « Elle me dit alors d'un ton très bourru qu'il ne faut pas lui demander toujours d'où provient ceci ou cela mais la laisser raconter ce qu'elle a à dire ».

⁴ Cité par Sylvain Maestraggi in *Waldersbach*, L'Astrée rugueuse, 2014, p. 111.

⁵ Jacques Lacan (1973), *Télévision*, Seuil, p. 27.

⁶ Revue *Apertura*, tome 1, Springer Verlag, 1987.

⁷ Jacques Lacan (1972-1973), *Encore. Le Séminaire, Livre XX*, Seuil, p. 38.

Entre les lignes entre les mots

Dominique Marinelli

« L'analyste doit toujours mettre en doute ce qu'il comprend et se dire que ce qu'il cherche à atteindre, c'est justement ce qu'en principe il ne comprend pas ».

J. Lacan, Le Transfert. Le Séminaire, Livre VIII

Voici quelques réflexions sur l'interprétation analytique que je soumets à vos oreilles indulgentes.

Qu'est-ce qu'une interprétation ? Qui plus est, une interprétation analytique ? Nous avons à notre disposition différentes pistes, diverses explications ou définitions à exploiter. Et surtout nous avons deux courants initiateurs, originaux, deux facettes, plutôt deux regards sur ce qu'est une interprétation psychanalytique.

Du côté de Freud, l'interprétation serait une traduction : le patient reçoit de son inconscient un message qu'il ne comprend pas (symptôme, rêve, lapsus, une conduite incongrue...), et l'analyste va lui en expliquer le sens, bien sûr, en tenant compte du refoulement, des résistances, etc.

Mais pour Lacan, il s'agirait plutôt d'entendre autrement ce que dit le patient, de repérer les signifiants qui l'agissent, c'est-à-dire y entendre une autre musique que celle énoncée.

Pourrions-nous dire alors, qu'avec Freud nous sommes du côté de quelque chose de « psychologisant », alors que chez Lacan cela ressemblerait plus à de l'analyse ?

Freud s'intéresse à la forme et essaie d'en donner une explication, de resituer un sens à l'histoire du patient. Lacan, en s'appuyant sur la linguistique, met en valeur le signifiant avec son signifié, donc non seulement la forme, mais également le fond, et en constitue une ponctuation.

L'interprétation pose ses limites dans le mot même, c'est-à-dire dans sa définition : interpréter pour *Le Petit Robert*, c'est expliquer, donner « une signification claire à une chose obscure ». Pourquoi pas ? C'est ce qu'a tenté Freud dans sa façon de se positionner par rapport au transfert : faire émerger de l'inconscient « la chose obscure », en l'occurrence, le sens caché, le sens obscur.

L'analyste est seul à entendre ce que dit son patient. Il l'entend (entendre, comprendre) parce que son écoute est particulière, qu'il est aussi pourvu d'un inconscient, (dans le meilleur des cas) et que, bien sûr lui aussi, raisonne avec ses propres signifiants. Ainsi l'interprétation est le résultat de ce qui est interpellé chez l'analyste, c'est aussi quelque chose de très personnel qui lui fait repérer ces fameux signifiants avec leur musique propre et le renvoient lui-même à sa propre tonalité qui, on peut l'espérer, n'est pas du pipeau !

Si nous reprenons la définition du *Petit Robert*, interpréter c'est expliquer, « donner une signification claire à une chose obscure », forcément l'interprétation, si elle est à bon escient, va éclairer le dire du patient qui ne savait pas que ce qu'il disait était obscur, que les mots qu'il disait pouvaient être équivoques. Et que, de cette chose obscure pouvait émerger le sujet de l'inconscient.

Nous n'oublions pas que dans l'analyse il ne s'agit pas de comprendre, ni de traduire – ce serait réduire l'interprétation à un passage, une transmission – mais de ponctuer ! C'est là que se retrouve la disjonction Freud/Lacan, d'un côté une certaine forme d'explication, de l'autre le signifiant, la ponctuation, la scansion.

Mélanie Klein a traité l'interprétation en suivant les préceptes de Freud, peut-être trop à la lettre, c'est-à-dire en expliquant souvent ce qu'étaient en train de « jouer » les enfants qu'elle recevait. Mais ses disciples ont poussé le bouchon un peu loin, me semble-t-il, en systématisant l'interprétation. Chaque fait rapporté, raconté (j'emploie ses mots à dessein) par le patient, est interprété selon une logique explicative – comme s'il existait une grille, un catalogue de significations, d'explications de la même façon qu'il existe des dictionnaires de symboles – mise en avant par rapport à ce que peut dire le patient de son histoire.

Ils ont essayé de suivre Freud mais ont privilégié les détails événementiels plus qu'une écoute « musicale ». Freud, dans sa méthode, à évolué ; souvenons nous de l'impasse dans laquelle il s'est retrouvé avec Dora : le scénario qu'il avait mis en place par rapport à son interprétation du transfert, n'a pas fonctionné !

Cela nous montre le point d'achoppement, l'obstacle qu'il faut éviter, car vouloir avoir la maîtrise sur tout ce qui se passe lors d'une séance, sur l'attitude du patient et sur son discours, referme ce dernier et ne permet pas qu'il soit entendu comme une parole avec son style et sa prosodie propres. Dans ce cas, l'interprétation/explication fait office

d'injonction, de suggestion et soumet le patient au bon vouloir de l'analyste.

La recherche d'un sens et les explications ont un effet restrictif, c'est une façon de rabrouer le sujet de l'inconscient, de ne pas permettre au patient d'exprimer sa part créative, ni de déplier son discours comme il l'entend (et c'est le cas de le dire), on lui ferme son clapet, on clôt le débat. Le patient est soumis ainsi aux abus et exagérations de l'analyste qui insuffle sa propre vision des choses.

A ce propos, citons Lacan dans « Variantes de la cure type » (1955) : « Dans ces conditions, l'interprétation relève toujours plus exclusivement du savoir de l'analyste... La communication de ce savoir au sujet n'agit que comme une suggestion à laquelle le critère de la vérité reste étranger. Une telle analyse dessinerait seulement la relation d'un Moi à un autre Moi ».

Pour Lacan, l'interprétation n'est pas une traduction, un déchiffrement. Mais le signifiant en se déplaçant, ouvre à d'autres sens, transporte un autre sens. En considérant l'interprétation comme une ponctuation, l'équivocité du signifiant, son sens double peut en faire apparaître d'autres par le fait des associations, des mots à double sens, des mots décomposés, et/ou recomposés comme le sont les comptines, ce sont des jeux de mots, des puzzles de syllabes. Et le jeu est du côté de l'analyste, c'est lui qui a la main, lui qui renvoie la balle, lui qui donne le ton. Le patient énonce ses mots, ses signifiants, les manie, met en forme ses phrases, du moins il essaie, crée ses métaphores, l'analyste écoute et parfois, dans le meilleur des cas, entend.

C'est lui qui ponctue, scande, souligne un mot, une phrase, en utilisant les mêmes mots, la même phrase que vient de prononcer l'analysant, mais avec une musique, une scansion autres, un assemblage différent des syllabes, une tonalité changée, la musicalité de la phrase est perturbée, la musicalité du mot, sa sonorité, les assonances qu'il suscite, les répétitions de sons, les allitérations appuyées, vont déconcerter le patient. Par exemple, un point d'exclamation ou d'interrogation ne se voit pas quand on parle, mais s'entend !

En déplaçant l'accent tonique dans un mot, nous exprimons peut-être la même chose mais avec une nuance différente qui peut interpeller le patient voire l'interloquer, faire tilt car il va entendre diversement ce qu'il vient d'énoncer (avec ou sans apostrophe). La sonorité change, d'où l'effet de surprise, d'où le silence qui s'ensuit ou la dénégation rapide, quitte à ce que le patient y revienne dans l'après coup. Plus une ponctuation est déconcertante, plus elle peut désaliéner le sujet de ses identifications imaginaires.

Quand et comment distiller nos interprétations ? Comment se situer ? Comment s'y retrouver ? Parfois le renvoi est presque instantané, évident, spontané, comme une polyphonie nous renvoyons à la tierce au-dessus ou au-dessous, pile poil, les inconscients sont au diapason, la flottante neutralité bienveillante le permet. Mais à d'autres moments, nous effectuons un temps d'arrêt sans bien savoir pourquoi, un doute s'insinue, nous attendons, la musique n'est pas sûre, nous ne reconnaissons pas l'air, nous avons le titre de la chanson mais la réplique reste au bout de la langue. Ce n'est pas le moment, un autre temps viendra !

L'interprétation est une opération qui permet de ne pas prendre un discours, un texte au pied de la lettre mais de lire et d'entendre entre les lignes entre les mots. Quand nous sommes ou en face ou derrière le patient, dans son dos, nous ouvrons nos écouteilles et l'interprétation se fait ou vient de surcroît, comme une incidence. Quelque chose qui advient, quelque chose qui tombe, l'*Einfall*, ce qui surgit à l'improviste dans la conscience.

Et puis, il y a ce moment où la parole du patient fait interprétation pour nous... Mais là mieux vaut se taire !

Pour finir, je souhaiterais m'arrêter un instant sur ces nouvelles façons de parler qui font fi de la grammaire et mettent les verbes au féminin, des expressions telles que « je me suis permise de... », « je me suis faite... arrêter ». Les verbes sont utilisés comme des adjectifs ou des participes passés. Ce sont des effets de langage, des confusions entre conjugaison et liaisons. Mais si le verbe se perd et n'est plus actif, qu'advient-il du Sujet ? ■

Entendre l'enfant. Interprétation et pédopsychiatrie

Virginie Touncara-Serrurier

Quelle est aujourd'hui la place possible de l'interprétation dans les institutions et dans les psychothérapies ? On le sait, la psychanalyse a mauvaise presse, c'est devenu un signifiant qui déclenche bien des oppositions, des conflits dans les équipes, voire de la haine. Il est inconsidéré de se revendiquer d'orientation analytique dans les institutions, au risque déclencher les foudres des chefs, des médecins chefs, des chimiatres. Mais pourquoi tant de haine ?

J'exerce, entre autres, dans un CMP de pédopsychiatrie. Ce service accueille des enfants de 0 à 18 ans. Zéro, en effet, il arrive d'évoquer la situation d'enfants qui ne sont pas encore nés, et d'organiser des soins avant même leur naissance... Pour autant, la plupart des enfants accueillis en consultation sont généralement scolarisés et l'école est le premier prescripteur de consultation psychiatrique. Les demandes sont nombreuses, l'enfant à l'école invente tout un tas de symptômes, dans son « métier » d'élève. Il peut manquer de concentration, être agité, ne pas écouter, ne pas vouloir restituer ce qu'il sait, ne pas entrer dans les apprentissages, ne pas rester assis sur sa chaise, se battre avec ses pairs, rester mutique, et aussi être atteint de différents troubles : dyspraxie, dysorthographe, dyscalculie, dyslexie. Tous ces troubles qui gênent l'institution scolaire sont pointées aux parents et la pression est parfois forte de prendre rendez-vous au CMP. La demande est donc portée par l'école. Les parents s'approprient parfois cette demande, et parfois non. Quant à l'enfant, pour le moment, il n'a pas la parole ! Si ce n'est celle d'une souffrance supposée, par l'analyste. Alors quand les parents ne veulent rien entendre, l'école insiste, menace et pousse à la consultation. Le rendez-vous est pris, plus ou moins rapidement donc, et la famille arrive au CMP, la kalachnikov dans le dos. L'école aujourd'hui, grâce à la vulgarisation de certains syndromes, a parfois déjà posé un diagnostic : hyperactivité ou trouble envahissant du développement en général, c'est à dire autisme, avec sous-entendu, la nécessité d'une prescription médicamenteuse. Le CMP aujourd'hui ne semble plus un lieu difficile d'ac-

cès, l'école adresse et ça fonctionne, en tous cas pour la prise de rendez-vous. Il me semble important de souligner que l'école ne précise pas (peut être ne le sait-elle pas), que les CMP sont des services de psychiatrie. Les parents peuvent donc être reçus sans qu'ils sachent ni par qui, ni par quelle institution, ni pourquoi.

Parfois le symptôme est tellement envahissant que la tentation est grande de prescrire tel ou tel traitement pour le faire taire. Mais faire taire un symptôme, quel qu'il soit, est bien prétentieux ! En effet, généralement, cela ne fonctionne pas, de plus les effets secondaires peuvent être importants. Dans le meilleur des cas, cela peut être le point de départ d'une demande, tout dépend de la façon dont est entendue la parole. Il me semble, indispensable de laisser à l'enfant et sa famille le temps de s'approprier la demande au départ énoncée par l'école. Laisser le temps de dire, de se plaindre... Sans cela, la plainte n'est énoncée que par l'école, et le professionnel du CMP peut aller rencontrer l'équipe enseignante de façon régulière, échanger sur les progrès ou les régressions de l'enfant dans ses acquisitions scolaires ou son comportement en récréation, rien ne bougera. Ces réunions peuvent donner pour la suite des rendez-vous, les thèmes à aborder avec les parents. (J'ai déjà entendu un collègue, juste avant un rendez-vous avec une famille, s'inquiéter et s'interroger : « Mais qu'est-ce qu'on va leur dire ? » – on va peut être déjà les écouter !). C'est-à-dire qu'à ce moment de la prise en charge, seule l'institution scolaire a réellement pris la parole, elle est en tout cas porteuse d'une plainte, d'une demande, et ni l'enfant, ni ses parents ne trouvent place dans les difficultés et ne peuvent donc être acteurs.

L'institution pédopsychiatrique est aujourd'hui orientée par le DSM, les manifestations symptomatiques y sont répertoriées. L'autre facteur important en psychiatrie est celui de rentabilité, il s'agit pour le professionnel d'être rapide, efficace et donc pas cher. Tous les actes sont cotés, renseignés sur informatique pour être transmis au ministère. Le dossier patient doit comporter au moins un code diagnostic, les seuls codes acceptés sont ceux de la CIM 10, on y trouve par exemple : Z60.3 difficultés liées à l'acculturation (!), Z60.2 solitude (!!), Z60.1 situation parentale atypique (!!!). La prise en charge des jeunes patients dans ces conditions, on le comprend, peut donc prendre plusieurs années. En effet, le symptôme, quel qu'il soit, est à éradiquer, au moins à abraser. Mais évidemment, ça ne marche pas ! Je cite Paul Rissler : « Les démarches dites "objectivantes" sont venues appuyer l'approche purement comptable dans un lien étroit de réciprocité et de complicité. Le malade mental redevient un "objet" d'étude, cobaye involontaire de toutes les approches dites "évaluatives" ».

Il est, je pense, bien regrettable dans ce genre de situation, et dans les services de pédopsychiatrie, que l'enfant n'ait pas vraiment la parole. La demande est portée par d'autres institutions, relayée plus

ou moins par les parents, et l'enfant n'a alors pour s'exprimer que ses symptômes. Symptômes qui seront bien visibles, bien gênants et dont chaque adulte souhaitera l'en débarrasser, à son corps défendant. C'est sans compter la créativité des patients : si un symptôme cède, un autre prendra sa place, et si l'enfant ne peut être écouté, cela peut aussi prendre une tournure dramatique. A reprendre la définition du symptôme, on sait que c'est une création de l'inconscient, création qui permet au patient de supporter un conflit. Le symptôme est parole, et comme toute parole, elle est adressée. Le travail du psychanalyste est de mettre en évidence le sens latent du matériel apporté par le patient. Le matériel en question est constitué, dans les situations que j'ai rapporté, par le symptôme. J'ai intitulé cette intervention « entendre l'enfant » : bien évidemment, avant d'entendre quoi que ce soit, il s'agit d'écouter. Ecouter celui qui demande, c'est ici, écouter les acteurs de l'école, reprendre la demande avec les parents, leur laisser le temps de faire une demande, la construire, pourquoi pas, avec eux, puis donner la parole à l'enfant. Que pense-t-il de ce qui se dit de lui, qu'a-t-il à en dire, souffre-t-il ? Pouvoir donner la parole à l'enfant, avec ou sans ses parents : c'est peut être là, l'analyse de la demande. C'est aussi faire interprétation, considérer le symptôme comme quelque chose à entendre, quelque chose qui aurait une signification pour pouvoir ensuite le travailler avec son créateur.

Je vais illustrer cela par un exemple clinique, une petite que j'ai rencontrée il y a plus de 10 ans. Annie, 7 ans, est suivie au CMP depuis un temps assez long, et face à l'échec de la prise en charge à annihiler les symptômes, on me demande si j'ai de la place pour prendre en charge cette enfant. Le motif de la demande : des difficultés scolaires, difficultés de concentration. Au premier rendez-vous, Annie est accompagnée de son père et de sa grand-mère paternelle. Brièvement, comme de façon anecdotique, il sera dit par l'un ou l'autre adulte que la mère d'Annie est décédée. Après avoir laissé les adultes parler des problèmes d'ordre scolaire – je ne peux en entendre, ni en écouter davantage – les deux adultes paraissent en conflit, se coupant la parole. La tension est très importante dans le bureau, chacun ayant beaucoup de reproches à faire à l'autre. J'explique alors à ces trois personnes le cadre dans lequel je propose de recevoir Annie. Je souhaiterai la revoir seule, c'est elle qui décidera ce que l'on fait pendant ces séances : parler, dessiner, jouer. Ensuite, le temps de faire connaissance, je la reverrai avec son père, je ne lui dirai pas ce qu'on a dit ou ce que l'on a fait, je dirai ce que j'en pense. Après accord de tout le monde sur le cadre, je réserve un temps hebdomadaire à Annie. Rapidement, elle se saisit des jouets et y met en scène une maman maladroite : « La maman, elle laisse tout tomber » ; Puis c'est le contre-transfert qu'elle met à l'épreuve, au bord de la chute en salle d'attente, je lui dis : « Je ne te laisserai pas tomber ». Les séances se suivent, Annie y est très active, vient facilement dans mon bureau. Le père travaillant avec des horaires pas faciles,

c'est la grand mère qui accompagne Annie, qui rapporte le discours de l'école et s'inquiète du contenu des séances. Après un an de prise en charge, et sans réussir à rencontrer le père, Annie a pu dire ce qu'elle appelle « la vérité », celle de la mort de sa mère, « ça fait mal au cœur, y a du mal qui reste dans mon cœur », mais il m'apparaît de plus en plus évident qu'il y a une autre disparition : celle de son père. Son père est absent, pas disponible, et j'insiste pour le rencontrer, sans qu'il comprenne le sens de ma demande. Après avoir exigé des rencontres avec le père, l'invitant à prendre la parole ou tout au moins une place dans la prise en charge de sa fille, et donc en demandant à la grand-mère d'être un peu moins présente, je peux recevoir le père et la fille. La mise en place de ces rendez-vous a fait interprétation, je pense, et Annie a pu devenir une élève avec moins de troubles de la concentration. Mon interprétation, à partir du matériel apporté par Annie, était que à la mort de sa mère, elle était également devenue orpheline de père. En convoquant le père, je tentais de rappeler la fonction paternelle qui manquait à sa fille. Sans le dire, sans verbaliser mon hypothèse, amener le père à parler de sa fille lui permettait de reprendre une fonction auprès d'elle. Dans le même temps, lors des séances individuelles, Annie a pu amener des conflits de type œdipien, les mettre en scène. Réintroduire du père est interprétation. « Toi, tu comprends tout », m'avait dit Annie. Peut être s'agissait-il d'écouter puis d'entendre, plutôt que de comprendre.

L'interprétation, ici, a été plus agie que parlée. Mais comme toute interprétation, elle est caractéristique de la technique psychanalytique, elle est la mise en évidence du sens latent d'un matériel. Elle est évidemment liée à un type d'écoute bien particulier, à la réceptivité de l'analyste. Il ne s'agit sans doute pas d'énoncer une parole sur le jeu ou le dessin d'un enfant qui aurait une valence interprétative, sans quoi, en suivant Annie Anzieu, « l'enfant se retrouverait en face d'un adulte persécuteur, qui connaîtrait ses désirs, dévoilerait ses pensées les plus reculées grâce à ce savoir parental, à cette divination auxquels aucun enfant ne peut échapper ». L'interprétation est entendue dans le transfert. Et, bien sûr, la demande lorsqu'elle est portée uniquement par l'école, ne peut être travaillée comme telle. Le travail de la demande est un temps indispensable pour pouvoir engager une psychothérapie avec un enfant. Le transfert s'établit entre le patient et l'analyste ; l'école ne peut être objet de transfert dans une relation thérapeutique. Mélanie Klein rappelle : « La situation de transfert ne peut s'établir et se maintenir que si le patient est en mesure de sentir que le cabinet de consultation ou la salle de jeu, en fait l'analyse dans son ensemble, est quelque chose de séparé de sa vie familiale ordinaire », on pourrait ajouter, de sa vie scolaire quotidienne. Le transfert est donc une condition nécessaire pour interpréter, sinon on est, je pense, dans l'analyse sauvage. Mais pour que le transfert s'établisse, il faut prendre le temps, le temps de l'écoute, le temps d'entendre.

Donner la parole aux patients est la fonction première de l'analyste. C'est une fonction que l'on peut exercer en pédopsychiatrie si on supporte la singularité des patients et des professionnels, et que l'on accepte d'être un peu « à part ». C'est aussi ce « à part » qui nous permet d'être un support de transfert, d'être là dans la relation psychothérapique en institution. Être à part, c'est aussi, en institution, avoir son style, c'est-à-dire mettre en évidence sa singularité, travailler en institution, nécessite peut-être plus d'efforts pour pouvoir créer une offre de parole que dans l'espace du cabinet privé, pouvoir instaurer un lien transférentiel. Dans l'exemple que j'ai mis en avant, on voit que le symptôme peut ne rester qu'une affaire d'institutions, une demande entre l'école et un CMP. C'est oublier que pour qu'un patient puisse avoir une demande, il faut que

l'on puisse se constituer comme adresse. Se décaler de l'institution, offrir un espace de parole, c'est pouvoir le définir, le garantir et recueillir ce que le patient voudra bien livrer et déposer.

Pour conclure, je citerai Paul Risser : « L'écoute des patients nécessite du temps, de la disponibilité et de la patience, ce qui, il est vrai, n'est pas toujours très rentable à court terme. » ■

Références bibliographiques

Annie Anzieu, « Comment on parle aux enfants », in Claudine Geissmann et Didier Houzel dir., *L'enfant, ses parents et le psychanalyste*, Bayard, 2000.

Mélanie Klein, *Le transfert et autres récits*, PUF, 1999.

Paul Risser, *Institutions et psychanalyse*, ères, 2014.

ECHOS DE FORMATIONS ET SÉMINAIRES

Le corps est-il le grand oublié de l'affaire ?

Colette Botte

Ce texte a été rédigé dans l'après coup d'une intervention présentée dans le cadre d'une formation Apertura-Arcanes, autour du thème Le corps, ses images, ses traitements, à Strasbourg le 28 novembre 2008.

« Principe d'inertie physique battu en brèche par les neurones clés, neurones sécréteurs qui, loin de provoquer la décharge attendue pour rétablir l'équilibre, ajoutent la quantité par certains détours... »

Sigmund Freud

« Je parle sans le savoir. Je parle avec mon corps et ceci sans le savoir. Je dis donc toujours plus que je n'en sais »

Jacques Lacan

Le corps est-il le grand oublié de l'affaire ?

Non, car c'est précisément autour du corps que l'affaire tourne ! Sans le corps, pas de parole qui tienne ! Le « dire » se soutient du corps. Mais comment parler de l'ineffable ? Qu'est-ce qui fait lien, l'expérience vécue et l'expérience formalisée ou encore entre perception et représentation ? Nul doute, c'est la clinique. Comment parler « sa » clinique comme analysant, analysé, analyste. C'est la même question que « comment parler le corps ».

Pour éclairer ce terme de clinique, je vous propose une courte boucle étymologique et j'attire votre attention sur l'étymologie du mot « climat ». Il provient du latin *clima*, « inclinaison de la calotte céleste », et par extension, latitude, région, contrée, pays. Ainsi que du grec *klima*, « inclinaison », qui a des correspondances avec le latin *clinare* : « incliner », et le grec *klinein*, « clinique ». Par transposition sur le plan psychologique, « climat » prend le sens de « manière d'être, disposition » et jusqu'au XVIII^e siècle, l'usage du mot désigne une zone terrestre considérée sous l'angle des conditions atmosphériques¹.

C'est ce mouvement métonymique de l'emploi des mots, cette transmutation du sens de « région », « pays » vers un sens littéraire – le « pays de l'Autre » –, cette transposition de la géographie terrestre à la géographie du corps ; de l'atmosphère d'une zone à l'ambiance d'un lieu, du chez soi ou de l'intime du corps ; c'est ce mouvement métonymique qui me permet de mettre en relief ce lien entre la clinique et le climat, ce lien du pulsionnel du corps et de la poésie de la langue.

On notera l'effet d'écho dans l'allemand freudien de *Stimmung*, l'humeur, à *Stimme*, la voix, et au verbe *stimmen* (*es stimmt*), qui désigne la justesse dans son rapport à la vérité subjective. La *Stimmung* peut être orageuse, menaçante ou douce. Elle est un tenant lieu du corps, un lieu-dit du corps qui en donne ses divers alibis.

L'énonciation en rend compte dans ses inclinaisons, dans ses déclinaisons, ses tonalités, ses accents du terroir ; dans ses hoquets, ses respirations, hurlements, rires à couper le souffle, ses silences ou non-dits à rougir ou à ézémater, ses mouvements intempestifs ou discrets.

« C'que j'e dis de la clinique c'est pas pour s'faire de la bile ou du mauvais sang ni pour faire accélérer le cœur ou l'faire palpiter, c'est pour indiquer que le sujet n'est pas là où il dit et que la clinique c'est d'accepter de travailler sur cette évanescence. Le climat ça peut v'nir vous casser la baraque épistémologique, ça vous casse à l'occasion bien plus que les pieds, ça vous la coupe : l'herbe sous les pieds ! »

A la manière freudienne, nous dirons : une théorie, d'abord, ça n'empêche pas d'exister ; et par conséquent, ça tient jusqu'à nouvel ordre. On

peut s'y adosser quelque temps mais il vaut mieux pas y faire peser tout son poids parce que quand la clinique ouvre la porte de façon inattendue, en moins de deux on est par terre!

La clinique m'engage inconsciemment, là où je ne l'attends pas, à adopter une écoute singulière.

On pourrait se poser la question : si l'on ne met pas tout son poids sur la théorie, le reste du poids, où le fait-on peser pour que ça tienne ? Il y a peut-être quelques réponses du côté du Nom Propre ou du symptôme de l'analyste... Le corps est le grand refoulé, signifié de l'affaire...

Je termine cette introduction sur « la vieille plaisanterie » qu'on lit dans le texte des *Ecrits*, « Introduction au commentaire de Jean Hippolyte sur la *Verneinung* de Freud » :

« Christophe portait le Christ,
Le Christ portait le monde entier,
Dis donc, où Christophe
Pouvait-il poser ses pieds ? »²

L'implication du corps dans le Witz, moment clinique

Le poisson, c'est son poids
« l e p o i s s o n s é s o n p o i »

Première temporalité

Un homme d'une trentaine d'années vient me consulter parce que, dit-il, « il est perdu dans la vie ». Il semble effectivement porter toute la douleur du monde sur ses épaules. Son discours est objectivant, explicatif. Il cherche « à faire tout bien », « toujours du mieux qu'il peut » : Souverain Bien.

Seule sa douleur morale témoigne muettement de sa subjectivité. Cette douleur morale, peu à peu, s'articule en souffrance dans l'évocation de sa situation professionnelle qui le préoccupe beaucoup. L'attitude de sa hiérarchie lui occasionne la plus grande souffrance psychique. Celle-ci a une forte personnalité, elle s'avère très compétente dans son domaine, efficace, respectée par sa propre hiérarchie, mais crainte par ses subordonnés, ce dont elle semble, aux dires du jeune homme, tout à fait satisfaite. Son attitude à l'égard de mon analysant consiste en des remarques dévalorisantes voire méprisantes. Il se donne pourtant de la peine pour exécuter ses tâches au mieux et au plus vite afin de la satisfaire et d'être apprécié, mais chacune de ses tentatives reste lettre morte et inaugure déceptions et autodépréciations.

Deux points attirent mon écoute.

- Audiogramme plat avec coupures : Sa parole se déroule d'intensité égale (pas un mot plus haut que l'autre) comme

si rien ne faisait événement. Son texte est monocorde et ennuyeux. Lieu désaffecté. Il parle d'une façon qu'on a l'impression que les mots risquent de se rompre dans sa bouche. Ce qui donne une sensation de vacillement, d'équilibre instable. Mots empruntés qu'il faut protéger de la casse. Comme on dit marcher sur des œufs : il parle sur des œufs. Ses mots partent du bord de ses lèvres avec la prudence de la porcelaine, comme on prend soin d'un objet précieux qu'on nous aurait prêté... parce qu'il faudra le rendre à l'Autre. Par instants, des sortes d'arrêt, de coupures dans la respiration, dans le souffle, une sorte de halètement très furtif perturbent l'intentionnalité ou la construction du sens de ses phrases. Le point de capiton reste en suspension d'une énonciation unifiante.

Une métaphore me vient en écrivant ce texte après coup : un peu comme quand on s'est donné beaucoup de mal à préparer un poisson pour les invités du soir et que lorsqu'on le présente au dîner il se désagrège dans le plat ! Tous les ingrédients y sont mais l'objet n'a pas la présentation ou la représentation qu'on s'en faisait ! C'est une ruine que l'on présente !

- Suspension : Son discours donne un sentiment d'actualité éternelle. Quelque soit la conjugaison du temps qu'il utilise, passé, présent, futur, tout est présent, présentifié. Un présent insistant, hurlant, un hic et nunc incarné, il se donne en présent, en cadeau.

Il se fait un devoir d'écrire ses prochains rendez-vous en les soulignant plusieurs fois de la pointe du stylo comme s'il cherchait à les graver dans sa mémoire défaillante. Les adverbes récurrents : maintenant, toujours, encore, déjà, jamais, tout de suite, rendent compte et accentuent le présent voire l'atemporel de son discours dans lequel la question de sa place effectivement se pose avec acuité. Répétition sans butées. Dans cette monotonie, les tentatives d'ouvrir une forme d'interrogation, d'étonnements, de dé-ritualisation, de pointages d'inexactitudes, de jeux d'équivoque, restent vaines. Les séances restent monocordes, explicatives, descriptives, sans événements.

Deuxième temporalité

Un jour il annonce qu'il s'est acheté un aquarium. Il dit comme un aveu qu'il avait toujours aimé les poissons et qu'il aurait toujours voulu en avoir mais sans jamais penser qu'il pourrait « le faire en vrai ». Poser un acte qui modifierait la réalité, un trait sur une page vierge qui introduirait la coupure entre un avant et un après. Faire quelque chose pour lui. Inscrire une division de lui à lui.

Les séances qui s'en suivent sont plus habitées, sa parole plus vivante. Elles portent sur l'installation de l'aquarium, les désagréments et les déménagements de meubles et

d'objets que *cet étranger* occasionne dans cet appartement auparavant serein et qui perturbent l'harmonie des deux amoureux : lui et sa compagne.

Il parle. Il parle des poissons, de leurs habitudes de vie, leurs danses et leur reproduction. Toute la question de la généalogie, de l'amour, des relations intersubjectives et sociales se trouve évoquée dans la vie des poissons.

Il dit que le calme et la sérénité du milieu aquatique le rassure et l'apaise, mais « je ne pourrais pas rester enfermé dans un aquarium, même si j'étais un poisson ».

Ce qui l'intrigue le plus c'est la suspension des poissons : « Ça donne l'impression que les poissons sont suspendus », dit-il, « portés par l'invisible ».

Il les regarde. Il ne les entend pas mais il les voit vivre ce qu'il ne vit pas. Milieu maternel. Milieu naturel. Lieu sécurisant et angoissant à la fois. Impossible identification.

Structure psychique en suspension où rien ne chute. Je note qu'il ne se plaint d'aucun symptôme. Rien en effet ne se produit.

Mon oreille reste attentive au lien qu'il entretient avec sa supérieure ou plutôt à la place où il la tient ou la maintient. Qui tenait qui ?

Tout continue. Il n'en démord pas de lui prouver qu'il est capable. Il veut devenir son allié, son collaborateur mais subit régulièrement des déconvenues qui le dépriment. Cependant, son espoir reste intact. Les déceptions tombent dans l'oubli et ne fournissent l'occasion d'aucune remise en cause. Le discours reste narratif et descriptif.

Cependant, une dissonance avait chatouillé mon oreille. J'avais remarqué que lorsqu'il citait les propos de sa hiérarchique, il changeait de voix et prenait une voix plus rauque et plus dure. J'avais renoncé à intervenir sur les éléments du discours. Je cherchais un autre biais. Je pensais à une façon plus indirecte d'induire un effet de sens. C'est là qu'arrivât ce moment clinique.

Troisième temporalité : moment clinique

Il arrive à sa séance et raconte ses déboires habituels avec sa hiérarchique qui, ce jour-là, s'était encore adressée à lui de façon très sèche et autoritaire. Elle l'avait convoqué dans son bureau. Sans lui jeter un regard, elle lui avait confié le traitement d'un dossier dont ils avaient parlé à trois semaines auparavant et, présumant qu'il s'en souvenait bien, elle lui lança : « Occupez vous en en priorité, c'est urgent ». Le jeune homme fut saisi par un stress intense et une panique non dissimulable et avoua faiblement qu'il ne se souvenait pas des éléments du dossier. A quoi sa supérieure répliqua : « Mais mon pauvre, vous avez une mémoire de poisson rouge ! »

Dans la séance, ce clignotant me provoque à dire quelque chose de suite, et la phrase me vient que je lui adresse : « Elle vous dit cela avec le ton le plus naturel ! »

Le jeune homme marque un silence et part dans un rire secoué de spasmes. Rire à la fois gêné et irrépressible. Il lève la tête et me voyant sourire, continue de rire sans se retenir.

Si j'ose dire, en écrivant ce récit après coup, je restais médusée (ou més-usée)... il m'avait pourtant bien préparée à une métaphore aquatique... J'étais toute ouïe... mais je ne saisis pas dans l'instant le sens de ce qui avait déclenché son rire.

Il dit heureux : « Un thon au naturel ! J'adore ! Oui, ça lui va bien, un thon ! »

Le sens du Witz m'apparut et je clôturais la séance.

Plusieurs séances plus tard il évoquera une figure significative dans sa famille et dans son histoire. Figure dont le Nom n'est pas sans évoquer la musique de ce ton. Le ton de ce thon.

Commentaires

Ce qui réveille, c'est bien quand on comprend pas !

Aqua ri (L) homme ? Au thon ! Je suis supposée avoir fait ce Witz (au titre du « sujet supposé savoir »). Ai-je lancé un appât sans le savoir pour qu'il morde à l'hameçon ? Possible ! Car j'avais entendu que le poisson. Représentation affectivement investie et acquise au prix de l'aquarium.

Ça sait

Ce Witz n'attendait-il pas de se produire ? Tout était là. Le réel de l'aquarium attendait d'être réincorporé dans le monde du sens. Dans cette acquisition le s' de la pulsion et celui de la division fraient le chemin du désir et de la subjectivité. Le poisson s'intruse dans sa parole et dans sa vie, il nomme un objet investi par l'affect qui s'y entend et qui s'y noue pulsionnellement.

Cet acte induit un changement de discours, une parole plus investie et un mouvement dans le temporel qui signe un avant et un après. Il n'est pas impossible que dans un mouvement transférentiel, je trouve le mot « ton » pour lui permettre de l'élever (le sien) à l'endroit de sa persécutrice. Mais voilà que son inspiration lui fait y ajouter un h au beau milieu, et c'est la réplique « thon » qui lui apparaît comme adressée à l'attaquante et ce sens déferle en lui dans une salve de rire. Ce h aspiré, est-il cette inspiration qui manquait à son souffle, à sa respiration ? Surgissement expulsif du poisson devenu humain à la surface de l'eau ?

La mémoire en question

Le poisson était déjà là et attendait qu'on se rappelle à lui. Figure investie de l'enfance, je l'apprendrai plus tard, il surgit dans l'analyse comme témoin de l'histoire et comme mémoire. Justement celle-là, mémoire, dont la crédibilité se trouve mise à mal par sa supérieure.

Au moment même où cette mémoire se voit insultée, le patient produit ce *Witz* qui la rétablit. Le poisson sait parce qu'il fait partie de son histoire, il est le témoin de l'histoire. Le poisson désigne le corps : le corps de l'affect, la mémoire comme traces mnésiques des représentations, frayages dans son corps. Notons au passage que le poisson vit dans un univers de silence : de quoi laisser le surmoi hurlant.

De quel ton je parle ? Un ton naturel

Je cherchais à susciter un questionnement sur la place surmoïque ou idéal-moïque à laquelle il supposait sa supérieure. Figure maternelle mal aimante, maltraitante mais aussi figure surmoïque qui condamne, commande et inhibe.

Le mot « ton » m'est venu par rapport à la monocorde de sa parole, et aussi à la façon qu'il avait de changer de voix quand il imitait sa chef : vocifération parentale, effet de commandement, étoffe d'un surmoi réduit à un morceau de voix ?

Freud a eu soin de préciser que le surmoi, opérateur pulsionnel, n'est pas « le simple « héritier légal » (*Rechtsnachfolger*) de l'instance parentale, c'en est l'héritier « vif » (*Leibeserbe*).

Pourquoi ai-je dit « ton le plus naturel » ? Le discours de ce patient était imprégné d'éléments qui induisaient des perceptions de réel. Atemporalité, désaffection, douleur, souffrance, suspension, milieu aquatique. Dans le surmoi ne règne, comme l'écrit Freud, qu'une pure culture de la pulsion de mort.

Quel thon entend-il ?

Il a produit ce *Witz* en me le supposant. Il l'entend de l'Autre, prélève ce signifiant dans l'Autre, dans le corps de l'autre (transfert) : le signifiant est ce qui s'adresse à l'Autre et qui revient de l'Autre.

A-t-il besoin que ce sens prenne le détour par l'Autre incarné pour qu'il puisse le soutenir dans son corps ? A-t-il fait de ma place, le lieu de destination de sa représentation signifiante ? Destination extérieure d'où il pourrait supporter que ce sens surgisse et lui revienne validé ?

Quel est le statut de ce signifiant ? « Thon » ! Est-ce une insulte ? Qui autorise chez lui l'expression pulsionnelle destructrice à l'égard du persécuteur ? De sorte qu'il pourrait se moquer à son tour de celle qui se moque de lui ? Jouissance sadique qui l'emporte dans un rire coupable.

Ceci m'évoque le *Fort-Da* dans lequel l'enfant jubile d'expulser à son tour la bobine comme il s'est senti expulsé, lui, par l'ailleurs de sa mère. Renversement de la maîtrise. Une marge de respiration, de liberté dans cet état d'aliénation : quelque jeu, quelque espacement.

Mais s'agit-il d'un *Witz* ?

C'est incontestablement une métaphore, mais j'y vois le ravissement d'une procuration au sens juridique, d'une autorisation, saisie dans l'Autre, qu'il s'approprie finalement en s'instituant auteur-isé.

De la même façon que l'enfant du *Fort-Da* tombe par hasard sur cette bobine et fait cette trouvaille qui vient nouer son angoisse en jeu. Il le savait déjà, cet enfant, avant de trouver la bobine mais il fallait que la bobine survienne à l'extérieur. Créé, trouvé. Est-ce que ce thon vient là comme symbole de séparation et de lien à la fois (poinçon du fantasme) ? Il sépare au sens où par la moquerie il se décale d'une position aliénante et il unit par identification du fait que le thon est aussi un poisson et qu'il n'est pas plus poisson qu'elle n'est thon.

Symbole, objet que l'on coupe en deux et par lequel on se quitte, on se retrouve parce qu'on se reconnaît. Moitié dont il s'est saisi dans l'Autre. Désir de désir.

Le hasard existe tant qu'il reste inexplicé. Freud nous dit : « Je crois au hasard extérieur réel, mais je ne crois pas au hasard intérieur psychique ». On se saisit de ce qu'on trouve dans un certain ordre, à un moment non déterminable, mais déterminé.

Alors qu'est ce qui a produit ce *Witz* ?

Cette rencontre a produit ce *Witz*. Mon attention flottante et son refus de flotter dans son bocal, deux désirs devaient dans leur intersection, produire une image acoustique. Signifiant né d'un croisement entre le ton de l'injonction surmoïque et le « thon » de l'insulte, répartie pulsionnelle du moi au surmoi tyrannique de la jouissance de l'Autre. Insulte fantasmée permettant une restauration narcissique, visant à restaurer la place de sa mémoire par laquelle il se ré-institue. Place de sujet dans la différence des sexes et la différence des générations. Et non corps organique, corps de poisson.

Ce mouvement de « naissance » introduit un dedans et un dehors, un avant et un après, un non avant un oui.

Ce thon sonne comme un non dans une recherche de différence, de discordance, qui fait trait au sens de la négativité du désir.

Conclusion : le corps est dans la « lalange »

Dans cette respiration entrecoupée, dans cette courbure du corps qui dessine l'insistance du poids, dans cette oblique du regard qui désigne la gravité, il se montre dans la raideur des muscles et dans la droiture d'une colonne vertébrale, corsetée (corps se tait) par le devoir. Dans la contenance défensive d'un moi en prise avec les poussées répétitives d'un surmoi primordial tyrannique, sa voix tressaute, son corps tressaille, ses aisselles suent, ses joues congestionnent, son rire éclate, ses larmes débordent de ses yeux déniaisés.

¹ Le Robert, *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Paris, 1998.

Moi tirillé dans l'antagonisme surmoïque

Jouissance écartelée entre deux principes, de plaisir et de répétition

Hallucination et perte interpellées au sein des deux phonèmes opposés du Fort-Da

Souffrance et perception acoustique salvatrice

De la voix à l'oreille, de l'oreille à la voix : il a retrouvé sa langue !

Il peut maintenant donner le poisson au chat ! ■

² Jacques Lacan, « Introduction au commentaire de Jean Hippolyte sur la *Verneinung* de Freud », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 377.

Quelques éléments de la lecture lacanienne du texte de Freud « Un enfant est battu »

Amine Souirji

Je me propose ici de revenir sur la façon dont Lacan aborde le texte de Freud, « Un enfant est battu ». Il va mettre l'accent sur la structure grammaticale de ce fantasme, sur la structure du sujet dont ce fantasme sera un élément essentiel et sur la question du phallus et du signifiant.

Comme il le précise dans son séminaire *Les formations de l'inconscient*, ce fantasme masochiste se dessine comme une issue aux difficultés d'accès au symbolique qu'occasionne cette relation au rival et au puîné. Il constitue aussi une cicatrice du complexe d'œdipe.

Les trois temps de ce fantasme figurent distinctement l'avant, le pendant et l'après œdipe.

Première étape : « un enfant est battu », ou plus précisément « le père bat l'enfant haï par moi ». Cette première étape du fantasme campe une scène à trois personnages : le châtier, le châtié et le sujet. Cette scène, faut-il le rappeler, n'est ni sexuelle, ni sadique. Mais elle est grosse de toutes ces possibilités. Elle est constituée de la matière d'où proviennent le sexuel et le sadique, une étape où on peut supposer une fusion des instincts de vie et des instincts de mort. Le sujet est en position de spectateur, le père lui accorde sa préférence. L'enfant battu constitue le médium de cette préférence.

Ce rapport triangulaire ne figure pas le triangle œdipien. « Nous sommes avant l'œdipe et pourtant le père est là ». Lacan s'appuie sur le schéma L pour dire que le sujet et l'autre sont dans une relation imaginaire (l'axe *a-a*) et qu'un autre élément demeure au niveau inconscient qu'il situe sur l'axe S-A.

Ce qui réjouit le sujet du fantasme ici, c'est la déchéance subjective de l'autre rival. Dans *Les formations de l'inconscient*, Lacan ajoute : « Nous ne pouvons méconnaître que le rival n'intervient pas purement et simplement dans la relation triangulaire, mais qu'il se présente déjà au niveau imaginaire comme un obstacle radical [...]. Mais la rivalité avec l'autre n'est pas tout puisqu'il y a aussi l'identification à l'autre. En d'autres termes,

le rapport qui lie le sujet à toute image de l'autre a un caractère fondamentalement ambigu et constitue une introduction toute naturelle du sujet à la bascule qui, dans le fantasme l'amène à la place qui est celle du rival, où dès lors, le même message lui parviendra avec un sens tout à fait opposé ». Un peu plus loin : « C'est pour autant qu'une partie de la relation entre en lien avec le moi du sujet que s'organisent et se structurent les fantasmes consécutifs. Ce n'est pas pour rien que c'est dans cette dimension-là, entre l'objet maternel primitif et l'image du sujet [...], que viennent se situer tous ces autres qui sont le support de l'objet significatif, c'est à dire le fouet ».

Dans cette première étape, il n'y a pas encore de relation véritablement symbolique. Elle intervient au deuxième temps.

Deuxième étape : « je suis battu(e) par le père ». Cette phase qui est inconsciente, n'est jamais retrouvée dans l'analyse et doit être reconstituée. Elle est liée à l'œdipe comme tel. C'est une relation privilégiée de la fille avec son père : c'est elle qui est battue.

Freud reconnaît que ce fantasme reconstruit puisse témoigner du retour du désir œdipien chez la petite fille, celui d'être l'objet du désir du père, avec ce qu'il comporte de culpabilité nécessitant qu'elle se fasse battre. Il y a une certaine dimension de la perversion masochiste qui trouve à se satisfaire imaginairement par le fantasme. Il y a une érotisation de l'image qui est prévalente dans la perversion. En plus de cela, il y a un élément signifiant. La perversion ne saurait se réduire à une simple manifestation d'une pulsion. Celle-ci est à articuler dans son signifiant. « L'objet est pris dans la fonction du signifiant ». Le fouet constitue l'élément signifiant et irréductible de la perversion. Le fantasme est sexualisé ici. Lacan introduit le fouet comme objet métonymique identifié au phallus.

Ce qui se passe est un acte symbolique, précise Lacan. Quelque chose de signifiant raye le sujet et le barre et cela avec le fouet. Si le signifiant du Nom-du-Père a la fonction de signifier l'ensemble du système signifiant, de l'autoriser à exister, le phallus lui, entre en jeu dans le système signifiant quand le sujet a à symboliser, par opposition au signifiant, le signifié comme tel, c'est à dire la signification.

Et Lacan de préciser : « Le désir du sujet, quand le névrosé ou le pervers a à le symboliser, cela se fait littéralement à l'aide du phallus. Le signifiant du signifié en général, c'est le phallus ». L'autre, le rival, a fait percevoir « la possibilité d'annulation subjective ». L'acte de battre prend un autre sens quand cela concerne le sujet lui-même. « Cet acte élève le sujet lui-même à la dignité du sujet signifiant ». « Cela l'institue comme sujet avec lequel il peut être question d'amour ».

L'énoncé « je suis battu(e) par le père » est la formule du masochisme primordial. « Ce moment où le sujet va chercher au plus près sa réa-

lisation à lui de sujet dans la dialectique de sujet ». Il trouve là le fantasme qui supporte son désir. Il y est neutralisé et ne se situe nulle part. Cette phase marque le point d'attache du désir du sujet.

Le passage à son tour par ce qu'a subi l'autre s'explique par le fait que « quelque chose perpétue le bonheur de la situation initiale dans une situation cachée, latente, inconsciente de malheur ». C'est une position masochiste qui constitue le pas décisif de sa jouissance qui aboutit au fantasme.

Troisième étape. L'énoncé « des enfants (garçons) sont battus » prend un caractère général. Pour le sujet, il y a chute de l'image narcissique et il devient un parmi d'autres. Il est réduit à un œil dans cette phase désubjectivée.

Ce troisième temps post-œdipien recèle une double transformation :

- La figure du père est déplacée vers un omnipotent qui bat.
- Le sujet figure sous la forme de ces enfants multiples, comme autant d'images privilégiées qui peuvent faire office de support aux satisfactions onanistiques.

Il convient de placer l'autorité de l'omnipotent qui bat dans la catégorie du Nom-du-Père, qui se situe au-delà du Père réel. Lacan précise que désirer c'est subir la loi de la *schlague*. Que ce soit par le père n'importe plus parce que la fonction du fantasme est de manifester le rapport essentiel du sujet au signifiant. ■

Bibliographie

Sigmund Freud, « Un enfant est battu », in *Névrose, psychose et perversion*, PUF.

Jacques Lacan (1957-1958), *Les formations de l'inconscient. Le Séminaire, Livre V*, Paris, Seuil, 1998.

Jacques Lacan (1956-1957), *La relation d'objet. Le Séminaire, Livre IV*, Paris, Seuil, 1994.

LAURENT SEKSIK,

Le cas Eduard Einstein

Flammarion, 2013

Michel Forné

Itin-errance d'un enfant perdu...

« ...si je connais les lois de l'univers,
je ne connais presque rien aux êtres humains. »

Albert Einstein



Le livre que nous propose Laurent Seksik est une tranche « d'histoire », que l'on peut tout aussi bien écrire avec un petit, comme avec un grand « H ». Au singulier comme au pluriel, puisque vont s'y trouver mêlées la politique, la science, l'amour, la psychologie et la folie. Cette dernière, infiltrant autant le fonctionnement de l'institution psychiatrique que les sphères privées ou encore les guerres (qui ne sont autre chose que des folies collectives). « Et pourquoi la guerre ? », demandait justement Einstein à Freud!

Tout au long de cet ouvrage, les pas de l'inventeur de la psychanalyse vont résonner dans la pénombre des souffrances d'Eduard, le dernier fils du génial physicien. Ce jeune homme intelligent – qui avait lu tout Schopenhauer, Kant, Nietzsche, Platon, Freud, Mann, Heine et Hugo – fut-il sacrifié par son père sur l'autel de la science ? Ce sont ainsi les places de chacun qui seront revisitées dans ce roman biographique dont les hypothèses avancées nous serviront à en prolonger d'autres. Dans cet article, je vous propose de reprendre les mots des personnages comme s'ils avaient été réellement prononcés tels quels, parce qu'ils me paraissent empreints de justesse et de pertinence eu égard aux éléments historiques et psychologiques présentés. Peut-être qu'une telle (re)lecture permettrait d'entendre autrement ce qui compose cette narration ?

Dans son récit, Seksik n'éludera ni la question du désir, ni les complications que ce dernier ne manque de susciter et qu'il est si tentant de vouloir étouffer dans l'œuf. Il y interrogera ce que peut être un « exil mental » isolant une personne tout au fond d'elle-même. Eduard Einstein souffrait d'hallucinations auditives et visuelles, mais ne nous mettait-il pas en garde contre la tentation de conclusions trop hâtives ? « Les gens qui me connaissent vous diront que je suis fou. N'en croyez rien [...] un haut degré d'ambition change des gens raisonnables en fous qui déraisonnent »². Nous pourrions faire un parallèle avec les « folies créatrices » d'Antonin Artaud ou de Vincent Van Gogh, par exemple. Folies que tant de leurs contemporains jugèrent insupportables. Ces derniers,

pour faire taire les originalités de ces deux artistes, n'hésitèrent pas à les enfermer dans les huis clos de la présumée démence... alors qu'à deux pas de leurs époques respectives, germaient ici une grande guerre et là-bas un holocauste autrement plus délirants. Effectivement, où est véritablement la folie ?

Laurent Seksik nous montre les complexités des stratégies humaines quand il s'agit d'effacer ce qui dérange. En l'occurrence, était-ce parce qu'un premier enfant du couple était venu hors mariage, ou qu'il risquait de compromettre chez le père une carrière internationale qui s'annonçait fulgurante, ou encore qu'il arrivait chargé d'un possible handicap congénital (comme l'ont suggéré d'autres auteurs³), toujours est-il que le sort réservé au premier né du couple Einstein – une fille – fut marqué par le sceau du secret, du silence et de l'effacement de la trace justement ; ce sera une des lignes directrices de cet ouvrage.

Le mariage entre Albert Einstein et la polytechnicienne Meliva Maric fut, semble-t-il, désavoué par ses parents à lui. Ils s'y opposèrent de toutes leurs forces : « Tu es en train de gâcher ton avenir et ta carrière ! [...] Elle c'est un livre. Comme toi. Alors que c'est une femme qu'il te faudrait », soutenait sa mère⁴. Albert et Meliva divorcèrent 10 ans plus tard.

Revenons à Eduard, troisième et dernier enfant du couple. Il commença son « parcours psychiatrique » vers l'âge de 20 ans alors qu'il était en première année de médecine. Il rêvait de devenir psychiatre, suivant le vif intérêt qu'il portait à Freud (une figure paternelle bienveillante qui autorisait à parler librement et notamment de sexualité). Eduard fut placé par sa mère dans une clinique psychiatrique renommée de Zurich. Il y séjourna quasiment à demeure jusqu'à sa mort. Il y fit plusieurs tentatives de suicide, essayant – malgré un régime qui n'avait rien de faveur mais plutôt de rigueur⁵ – de soutenir une vie simple à l'ombre de la célébrité de son père.

Composer avec une telle ascendance ne fut sans doute pas facile pour ce fils Einstein. « *Ein-stein* en un mot », pré-

cisera-t-il. Cette nuance n'évoque-t-elle pas le poids d'une « pierre » selon sa traduction allemande, un *lithos* signifiant Nom-du-père, aussi bien joyau éblouissant que stèle écrasante ? « Supposons que, me trouvant devant la fenêtre d'un train en marche, je laisse tomber une pierre. Les lieux que parcourt la pierre sont-ils situés sur une ligne droite ou suivent-ils une parabole ? [...] vous faites moins le malin ! »⁶. Il répondra à cette énigme deux pages plus loin.

En ce qui concerne la place gommée du premier enfant citée plus haut, il est licite de se demander si celle-ci n'aurait pas pu créer un scotome familial plus ou moins forclos. Lisons Eduard : « C'est une personnalité plus secrète qui vit dans la clandestinité et que j'abrite en quelque sorte. Une fille, je n'ai pas honte de le dire [...]. Cette jeune femme a des problèmes d'élocution et se met à parler par ma bouche. Elle me mène par le bout du nez [...] J'ai besoin d'y voir clair. Je n'aime pas vivre avec une jeune femme sur la conscience »⁷. Cette présence-absence a-t-elle eu une place dans la psychose qui hanta Eduard, le laissant sans réponse face aux questions qu'il se posait et qu'il adressait à sa mère ? « Si j'avais une sœur, comment s'appellerait-elle ? Si j'étais une fille, serais-tu contente de moi ? »⁸. A l'injonction maternelle de se taire, il répondait alors : « vous ne m'aimeriez pas si j'étais une fille. Ici on ne laisse vivre que les garçons ! »⁹.

Dans ce livre, on y côtoie Rorschach, Jung, Bleuler (le « père » de la schizophrénie, étiquette diagnostique qui colla à la peau d'Eduard pendant plus de la deuxième moitié de sa vie). Eduard dit un jour tout bas à l'attention de Bleuler et de son diagnostic : « J'aurais beaucoup à lui apprendre »¹⁰... On croise à Vienne le docteur Sakel et la violence de ses comas hypoglycémiques aux visées thérapeutiques dont les séances répétées (tout comme les électrochocs) ne purent vaincre les douleurs morales d'Eduard. On traverse l'institution zurichoise toujours actuelle du Burghölzli où Eduard fut interné si souvent jusqu'à sa mort à l'âge de 55 ans. Au fil des pages on oscille entre l'atmosphère de *Vol au-dessus d'un nid de coucou* (Milos Forman, 1975) pour les conditions carcérales de soins, et l'ambiance du *Secret* (Claude Miller, 2007) pour la présence fantomatique et asymbolique de l'enfant mort. On y découvre surtout un Einstein capable de calculer la vitesse de l'univers mais incapable d'aller humainement à la rencontre de ce fils malade. Ce livre ne trace-t-il pas, dès lors, les contours d'un trajet chaotique ? Celui d'un fils en quête d'un père, en quête d'une place, d'une reconnaissance et en attente de réponses. Albert Einstein aura cherché (et trouvé) une reconnaissance universelle mais aura également rencontré une solitude universelle. Il aura trouvé ses limites. Seul l'univers ne connaît pas de limites. A ce titre cet ouvrage est aussi un *memento mori*.

Certains ne manqueront peut-être pas, dans cette biographie, de discerner également quelque chose du concept lacanien de « l'instance de la lettre dans l'inconscient »¹¹. En

effet, à l'instar du signifiant « *Poordjeli* » dont Serge Leclair publia l'analyse dans « Le rêve à la licorne »¹², la série des lettres « L(i)E » semble frayer une voie insistante dans les prénoms féminins qui gravitèrent autour d'Albert Einstein : Pauline (la mère d'Albert), Mileva (sa première femme), Elsa (sa cousine et seconde épouse), Evelynne (sa petite fille adoptée) et, bien sûr, Lieserl...

Pour le deuxième enfant du couple Einstein, Hans Albert, les choses furent différentes mais pas moins compliquées. Il eut également deux garçons puis adopta un troisième enfant, une fille. Était-ce une autre façon de réparer le non-dit biographique au sujet de la fille « manquante » ? Ce frère aîné et sa femme eurent d'ailleurs un étrange rapport au « ciel » et aux questions sur la vie. Ils furent membres d'une secte scientifique et, suivant certains de leurs préceptes, laissèrent mourir Klaus, leur second fils, atteint d'une diphtérie comme s'ils abandonnaient, eux aussi, un enfant aux mains d'un Autre tout puissant à décider.

Du point de vue géopolitique et aux yeux du régime nazi, la judaïté d'Albert Einstein le condamna sans recours. Ce parti qui brûla ses écrits le força à l'exode. Et ce fut l'Amérique qui ouvrit les bras à Albert Einstein – le pays des droits de l'homme et des libertés – encouragé dans cette retraite par son collègue de Berlin Max Planck. La lecture du passage retraçant le programme d'extermination des malades mentaux et des handicapés mené par le médecin helvète Rüdin est particulièrement terrible ; tout comme l'est le chapitre dans lequel le surveillant en charge des soins d'Eduard lui exprime, sans aucune forme d'émotion, le rapport d'une partie de la Confédération Helvétique à l'argent de la guerre. La légendaire « neutralité suisse » en ayant conduit plus d'un à considérer qu'une dent en or n'était qu'un objet de négoce entre « gens biens », entre *businessmen* qui ne font que des « affaires » quelles que soient les origines et la nature de l'objet d'échange¹³...

Après avoir pu échapper aux serres des nazis, Albert devint, en 1950, un des nouveaux ennemis de cette chère Amérique : « Déportez l'imposteur rouge Einstein ! », titra le *New York Post* du 12 février 1950¹⁴. A plus de 70 ans, il n'était plus l'ennemi juif mais devenait le communiste dangereux. C'était l'époque du sénateur McCarthy et de la chasse aux sorcières. Certains fonctionnaires américains furent ainsi invités à dénoncer les professeurs d'université « pro-soviétiques » et réitérèrent, dans une autre terrible répétition, l'autodafé des S.S. en brûlant les livres d'une quarantaine d'intellectuels suspects. Lui, qui avait fui la « solution finale », se retrouvait face à une nouvelle équation avec des « inconnues multiples et récurrentes » : pourquoi la haine ? Pourquoi la guerre ? Est-il possible de diriger le psychisme de l'homme de manière à le rendre mieux armé contre les psychoses de haine et de destruction ?¹⁵

Une autre question demeure : pourquoi entre Freud et Einstein, jamais la question de la psychose d'Eduard ne vint au jour ? Einstein n'osa jamais demander l'aide du psychanalyste viennois pour son fils. Il ne croyait pas, au moins aux débuts de leur correspondance, aux effets thérapeutiques de la psychanalyse. Il ne plaçait son raisonnement qu'au niveau d'un « Savoir » purement scientifique et démontrable (il ne soutint d'ailleurs pas Freud aux portes du prix Nobel), pensant métaphoriquement que connaître la composition anatomique de ses propres jambes, par exemple, ne servirait jamais à mieux marcher... Il modifia son jugement à l'égard de la psychanalyse au fur et à mesure qu'il approfondissait sa lecture des textes de Freud¹⁶. Entendit-il dès lors différemment la conclusion épistolaire que Freud lui adressa en 1933 ? « L'être animé protège, pour ainsi dire, sa propre existence en détruisant l'élément étranger »¹⁷, car il en vint à se demander si la distance qu'il mit avec Eduard ne fut pas une façon de se protéger lui-même de l'inconnu, de l'étrangement inquiétant chez l'autre ? Les interrogations qu'Eduard formulait au sujet de l'énigme de la poule et de l'œuf prenaient alors une autre dimension : « Qui est né en premier ? Mon père sait cela. Les lois de l'univers n'ont aucun secret pour lui. Il travaille sur les origines. Je tente de faire de même »¹⁸... Étonnante illustration de ce que soutenait Lacan : on en dit toujours plus qu'on ne croit quand on parle¹⁹.

Il y a une autre paternité qu'Albert refusa également. Ce fut celle de la folie meurtrière des hommes et de l'engin de mort qu'avait permis son équation sur l'énergie. « Il ne reconnaît pas son enfant »²⁰, nous dit Seksik avec son sens de l'équivoque. « Le "E" de l'équation », précise Eduard, « c'est le "E" d'Eduard. Eduard = mc² »²¹.

Albert Einstein mourut le 18 avril 1955 – Eduard avait alors 45 ans – terrassé par une autre forme de rupture. Cette fois elle était au cœur de ses organes. Un anévrisme de l'aorte abdominale explosa en lui comme une bombe à retardement.

À la nouvelle de la disparition de son père, Eduard répondit avec ironie : « Cela fait 20 ans que mon père a disparu »²².

Il semble qu'Albert ait toujours vécu ce fils comme une possible punition divine ; était-ce sa culpabilité à l'égard d'un enfant abandonné ? Toute sa vie aura été un combat pour changer l'ordre des choses²³. « Mon fils est le seul problème qui demeure sans solution »²⁴.

Après tant d'années de luttes intérieures, Eduard arriva à la conclusion suivante : « Tout le monde se trompe. Mon père n'a pas de vérité. Aucun être n'a de vérité propre. Par exemple, en ce qui me concerne, j'ai bien conscience que les gens me prennent pour un fou alors que je ne le suis pas. Qui détient la vérité sur mon cas : les gens ou moi ? Or ce qui est vrai pour moi ne l'est-il pas pour mon père ? »²⁵. Dans ses dernières années de vie, il put enfin obtenir un travail à la clinique en tant que jardinier. On lui assigna la fonction de retourner et de surveiller une petite surface carrée de terre. Il paraît qu'il ait pris ce travail très à cœur. On ne peut exclure que ces « travaux de la terre » aient résonné en lui au-delà des apparences. « Je me suis demandé si la réponse était sous la terre, puisque des cieux ne provenait aucune réponse »²⁶...

Pour étayer les hypothèses soutenues ici, beaucoup de matériel biographique et historique nous manque bien entendu. Nous apprendrions certainement des éléments d'importance à même de consolider ces voies de réflexion en nous penchant plus avant sur les vies d'Albert, de Mileva et de leurs parentés, mais un tel travail dépasserait largement le cadre de l'écho que j'ai simplement souhaité donner à cet intéressant roman, qui nous montre comment toute littérature a le pouvoir de continuer à nous enseigner.

Eduard Einstein : « La vie m'a appris que rien n'est définitif, pourtant je crois savoir que je n'aurai jamais d'enfant. C'est sans doute la meilleure façon d'éviter d'être père »²⁷. ■

FREDERIC FOREST

Freud, Lacan : anatomie d'un passage

Coll. Hypothèses, Arcanes-érés, 2015

Marie-Noëlle Wucher

Qu'en est-il après Freud, de la psychanalyse dans la relecture de Lacan ? Lacan parle moins de subversion que de relecture. Il va reprendre la théorie de Freud en lui appliquant des ajouts ou des définitions nouvelles. Il va penser la psychanalyse en présentant l'inconscient structuré comme un langage et s'inscrivant dans un système réticulaire. Là où Freud parlait de représentations, Lacan va parler de signifiants liés les uns aux autres, un ensemble sur lequel circule le désir. La maladie mentale est un dysfonctionnement de cette circulation. Pour fonder sa théorie, il s'appuie sur les travaux de Ferdinand de Saussure. Le système saussurien va amener à penser le psychisme au moyen d'un système réticulaire qui récupère les images freudiennes de la circulation de la communication.

C'est à la façon d'un rapiéçage que Jacques Lacan va réaliser son retour à Freud, et c'est le réseau qui va fonctionner comme ligne rouge au raisonnement des deux analystes. Chez Lacan, chaque élément est dépassé mais conservé. Ainsi, les points du réseau sont des signifiants sur lesquels circulent les signifiés. Cet élément mis en circulation est pour Lacan le phallus. La pathologie du langage, l'aphasie, a permis l'élaboration de nombreuses théories nouvelles qui concernent les trois domaines constitutifs de la subjectivité que sont le corps, l'image et le mot. Lacan relit et interprète Freud au regard de la linguistique et montre l'indissociable mélange des trois registres : le corps, l'image et les mots, qu'il rapproche de la tripartition entre le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique.

Selon Joël Dor, la théorie fondamentale de Lacan est celle de l'élaboration théorique de l'inconscient structuré comme un langage. Freud, déjà, assimilait langage et inconscient. La linguistique imprégnera toute l'œuvre de Lacan prenant appui sur ce qu'est la linguistique au XIX^e siècle et à laquelle Freud ne référerait jamais.

Pour passer de Freud à Lacan, il faut évoquer la figure de Pichon qui a fondé la Société Psychanalytique de Paris en 1925 et qui fut le premier à être linguiste et psychanalyste. Lacan se situe d'ailleurs comme son disciple. Pichon théorise la grammaire comme mode d'expression de l'inconscient. Il affirme même que la grammaire d'une langue peut nous révéler l'inconscient d'une nation aussi bien que celui des individus.

Par sa thérapeutique, l'analyse met au jour qu'un discours linéaire audible dans une séance renvoie à un réseau invi-

sible et inaudible qui constitue la trame des idées de l'analysé.

Lacan reprend à son compte la conception saussurienne pour affirmer que la langue est tout d'abord le modèle d'une loi admise par une collectivité. Dans l'interprétation lacanienne de la linguistique de Saussure, c'est le Nom-du-Père qui va jouer le rôle du signifiant de la loi. Ainsi, Lacan parlerait-il de réseau de signifiants ordonné par la loi paternelle, et le psychanalyste écrira que « le langage n'est concevable que comme un réseau, un filet sur l'ensemble des choses, sur la totalité du réel. Il inscrit sur le plan du réel cet autre plan que nous appelons le plan du symbolique. L'image du filet reflète parfaitement la capture du réel par le langage qui ne peut rendre compte de la réalité dans son ensemble.

Le caractère langagier de l'analyse amène Freud, puis Lacan, à penser l'interprétation analytique en termes de traduction et de communication et, pour Lacan, ce qui se traduit, c'est le signifiant. La communication est l'essentiel de la psychanalyse.

Mais dans les réseaux des signifiants et des signifiés circule, selon Lacan, un désir qui s'aliène dans le langage, le désir étant voué à ne pas trouver sa pleine réalisation car celle-ci est identifiée à un objet définitivement perdu dont ne sont éditées que des copies plus ou moins fidèles. C'est pourquoi le complexe d'Œdipe se lit aussi comme le fait que l'enfant recherche dans son existence et comme objet d'amour des succédanés de la mère qui provoquent une fuite éperdue devant le désir.

La tâche de l'analyse, pour Lacan, est de révéler ce désir au sujet, car l'analyse est la mise au jour de la manifestation du désir du sujet. Le sujet est un véritable lieu de circulation, ce lieu lui-même où le désir s'aliène et où le sujet devient « le lieu complet, total du réseau des signifiants ». Le sujet se révèle donc comme simple réseau de signifiants, c'est-à-dire de système d'opposition entre signes. Et si le sujet est un réseau de signifiants où circule le désir, il ne peut donc pas être fixé, attrapé quelque part spécifiquement. Car le sujet est un être insaisissable. Lacan parle ainsi de « réseau du désir » qui permettrait de capturer l'Autre.

Pour Lacan, le sujet est un lieu de circulation, le phallus ou le désir comme objet circulant et la métaphore du Nom-du-Père comme principe de régulation. La psychanalyse se veut être une méthode de révélation de la vérité par la



¹ A. Einstein et S. Freud (1933). *Pourquoi la guerre*, Poche, 2014.

² L. Seksik, *Le cas Eduard Einstein*, Flammarion, 2013, réédité Livre de Poche, 2015, pp. 19 et 21.

³ M. Zackheim, *Einstein's Daughter: the Search for Lieserl*, Riverhead Books, 1999.

⁴ L. Seksik, *Ibid.*, pp. 55-56.

⁵ *Ibid.*, p. 62.

⁶ *Ibid.*, p. 22.

⁷ *Ibid.*, pp. 25-26. Comment ne pas se demander si cette présence féminine chez Eduard n'aurait pas quelque chose à voir avec un « savoir inconscient » concernant « l'enfant » ?

⁸ *Ibid.*, p. 57.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*, p. 45.

¹¹ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », in *Écrits I*, Paris, Seuil, 1966, pp. 490-526.

¹² S. Leclair, « Le rêve à la licorne », in *Psychanalyser*, 1968, pp. 112-117.

¹³ L. Seksik L., op. cit., pp. 213-220.

¹⁴ *Ibid.*, p. 263.

¹⁵ *Ibid.*, p. 192.

¹⁶ *Ibid.*, p. 189.

¹⁷ *Ibid.*, p. 193.

¹⁸ *Ibid.*, p. 47.

¹⁹ J. Lacan, *Le moment de conclure. Le Séminaire, Livre XXV, séance du 20 décembre 1977*, inédit.

²⁰ L. Seksik, op. cit., p. 208.

²¹ *Ibid.*, p. 45.

²² *Ibid.*, p. 293.

²³ *Ibid.*, p. 277.

²⁴ *Ibid.*, p. 280.

²⁵ *Ibid.*, p. 284.

²⁶ *Ibid.*, p. 251.

²⁷ *Ibid.*, p. 261.

traduction d'un sujet enfoui, oublié et refoulé, ou plus explicitement pour Lacan, une subversion du sujet. La psychanalyse est donc une méthode de vérité et de démythification des camouflages subjectifs. En effet, le discours du fou a un rapport intime avec la vérité. Pour Freud puis pour Lacan, la cure est fondée sur la circulation de cette vérité car elle a un réel pouvoir de révélation.

Le retour d'un élément forclos est le retour extérieur d'un élément qui n'a jamais été inscrit dans le réseau des signifiants du sujet, et son retour entraîne un traumatisme puisqu'il ne veut pas prendre sa place dans un réseau de signifiants dont il est exclu. Dans la psychose, le maelström de signifiants trouve sa butée dans la Loi portée d'abord par l'image du père, et pour Lacan, la psychose est en rapport étroit

avec cette figure. Cette figure paternelle accroche le signifiant au signifié dans ce que Lacan appelle les points de capiton. C'est par l'absence de significations solidement établies que le sujet est envahi par l'imaginaire. La Loi et la métaphore du Nom-du-Père donnent sens et viennent tenir les signifiants dans le réseau de signifiants d'un sujet et empêchent les brisures de la chaîne signifiante. La métaphore paternelle est associée à la signification du phallus qui donne stabilité au signifiant. La métaphore du Nom-du-Père joue le rôle de régulation.

Une idée partagée par Freud et Lacan, et qui les inscrit dans le sillon de la recherche scientifique et plus largement dans la recherche de la vérité. ■

NOUVEAUTÉS EN LIBRAIRIE

sélectionnées par Anne-Marie Pinçon et Joël Fritschy

Sigmund Freud/Otto Rank, *Correspondance 1907-1926*

Campagne Première, 2015

Des pionniers de la psychanalyse, des proches de Sigmund Freud ayant rompu avec lui, Otto Rank est sans conteste celui qui aujourd'hui est le plus absent des recherches et des travaux psychanalytiques. Cette correspondance entre Freud et Rank – souvent considéré comme son fils adoptif – est un témoignage essentiel de la période la plus riche de l'histoire de la psychanalyse. Plus de 220 lettres échangées entre 1907 et 1926 rendent compte d'un lien transférentiel complexe.

Adam Phillips, *Devenir Freud*

Editions de l'Olivier, 2015

Cet essai biographique sur Freud travaille avec l'hostilité de Freud à l'égard de la biographie. Il suggère que la psychanalyse est une science immigrante, une science en déplacement et du déplacement : c'est une psychologie pour les gens qui ne peuvent pas s'installer, et qui éprouvent leur culture comme étrangère. *Devenir Freud* met en place un tableau neuf des premiers écrits importants, fruits d'un mélange de pragmatisme et d'une pensée visionnaire, et qui n'ont pas plus été le fait d'un génie solitaire que d'un homme marié, père de six enfants. Il invite à imaginer une histoire de la psychanalyse dont l'extraordinaire héritage n'appartiendrait ni à ses disciples ni à ses détracteurs, mais pleinement à ses lecteurs.

Jean-Jacques Moscovitz, *Rêver de réparer l'histoire... Psychanalyse, Cinéma, Politique*

Le regard qui bat, érés, 2015

Art du cinéma et psychanalyse se regardent et s'écoutent nouant l'intime, le social et le politique. Jean-Jacques Moscovitz témoigne de cette rencontre à travers un ensemble de films – de *Un chien andalou* de Bunuel et Salvador Dali à *A Dangerous Method* de David Cronenberg en passant entre autres par *Salo* de Pasolini, *Shoah* de Lanzmann, *The Memory of Justice* de Marcel Ophuls. Pour lui les effets de tels films sur le spectateur évoquent les symptômes, les angoisses, les inhibitions que l'analysant donne à écouter sur le divan du psychanalyste tout en ouvrant sur le vacarme du monde. Images de cinéma et paroles en séance gardent leur part de mystère grâce à la surprise et à la beauté des mots et des images quelle que soit la génération à laquelle on appartient.

Hanus Hachenberg, *On a besoin d'un fantôme, suivi de poèmes choisis*

Rodéo d'âme, 2015

C'est l'histoire d'un orphelin devenu poète malgré la guerre ou peut-être à cause de la guerre. Interné dans le ghetto de Terezin à l'âge de 13 ans, Hanus Hachenberg écrit clandestinement *On a besoin d'un fantôme*, une réécriture bouffonne du nazisme qui se rit des bourreaux et de leurs complices... ou Analphabète 1^{er} et ses Saucissons Brutaux n'arrivent plus à mater un peuple rebelle.

Eric Porge, *Le ravissement de Lacan, Marguerite Duras à la lettre*

Editions érés, 2015.

Dans le sillage de la revue *Essaim* qu'il dirige, Erik Porge se réfère à des points de problématisation à partir de la lecture des textes de J. Lacan et de son intérêt pour la clinique. Le titre énigmatique proposé pour cet ouvrage fait résonner le texte et l'écriture durassiens noués à la spécificité de la méthode d'enseignement de Lacan, qui, selon ce dernier « ne se distingue pas, pour l'essentiel, de l'objet abord »¹. Partant de l'interrogation suivante : comment, pour l'analyste qui publie, « faire cas d'un cas » ? (p. 7) – en cela qu'il puisse être tenu compte de l'écart entre le récit premier et sa publication –, Porge pointe la question de la sublimation dans la pratique de l'analyste comme effet possible de la traversée du fantasme à la fin de la cure et mode de transmission de la psychanalyse. Il indique que cette sublimation passe par une position de l'analyste « faisant paire avec la singularité du cas, ce qui permet dans le même temps de faire jonction avec l'extension de la psychanalyse, c'est-à-dire son ouverture au public » (pp. 164-165). Il s'appuie en cela sur le texte « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein »² par lequel Lacan parle de sublimation dans le cas Lol. Hommage d'un Jacques Lacan, ravi à son tour, qui joue sur l'équivoque du mot ravissement et propose une interprétation du texte durassien se soutenant de la construction théorique des nœuds, du ternaire et de la lettre qui traverse son œuvre : hommage d'un Jacques Lacan qui, tout en faisant retour sur sa propre lecture et s'y impliquant, produit dans le même temps un trou qui élève son texte sur le versant de la sublimation. Hommage d'Erik Porge à Lacan qui postule que ce texte éminemment poétique « correspond à une sublimation en acte » ?

¹ J. Lacan, *L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, pp. 282-283.

² J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », (1965), dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 191-197.

Christine Poisson-Lepoire,
Cette honte qui n'était pas la mienne

Editeur Parfum de nuit, 2015

Cette honte qui n'était pas la mienne est un roman qui nous interroge sur la violence au sein du couple (en particulier sur celle que subit une femme). Il parle de la puissance agissante des non-dits sur les sujets. Il peut nous faire entendre quelque chose sur la nature de notre désir.

Lucie est médecin légiste, divorcée, mère d'une fille. Elle souffre dans son corps : Cette douleur l'amène à réfléchir sur sa relation avec Olivier qu'elle aime avec passion malgré sa violence et ses mensonges : chaque soir, il lui fallait son os à ronger pour user ses dents, émousser sa colère, nourrir sa frustration. La cible de ses attaques se rapprochait dangereusement...

Olivier est marié, père de deux filles, chasseur. Il sait que la grand-mère de Lucie est du même village que son père. Il décide d'interroger sa mère, et ainsi il apprend pourquoi on appelait son père l'estropié ou l'assassin : comment formuler la chose ? Je suis le fils de l'assassin, et Lucie, la petite-fille de la mère de la victime. Mon père n'était pas un vrai coupable.

Leur histoire d'amour commence et Olivier ment sur son passé et sur sa situation d'homme marié. Il est particulièrement dur avec Lucie et, en paroles, il la maltraite. Ensemble, ils achètent une maison.

Lucie, féministe, s'interroge sur le mystère des femmes battues qu'elle voit dans le cadre de la médecine légale. Elle-même ne se reconnaît pas dans sa relation avec Olivier mais ne peut s'en détacher, même lorsqu'elle apprend par hasard qu'Olivier est marié et fréquente encore sa famille. Elle n'est pas une vraie femme, comme Médée. Elle souffre mais ne hait point.

Olivier et Lucie partagent des moments heureux à l'occasion de parties de chasse. Olivier se montre pédagogue, prévenant, respectueux des animaux.

Puis, dans des circonstances inhabituelles, survient l'accident qui fera qu'Olivier boitera à son tour, comme son père. Il osera enfin parler en vérité à sa mère, et Lucie commencera une psychothérapie qu'elle arrêtera au bout de quatre séances, car elle ne supporte pas le discours de la thérapeute.

Olivier reconnaît ses torts, mais « en son for intérieur ».

Un jour, Lucie arrive chez Olivier plus tôt qu'à l'heure prévue et découvre l'irréparable.

Elle ne part pas, elle reste avec Olivier et entreprend une véritable analyse.

Elle se questionne sur ses choix professionnels : « L'autre jour, je me suis proposée pour les Assises et Julien, mon collègue, s'est moqué gentiment :

- Ah, oui ! Tu veux voir la tête d'un assassin ! »

A ce moment-là, Olivier lui dévoile l'histoire de leurs familles qu'il connaissait depuis longtemps. Elle décide de mener son enquête et va au village de ses grands-parents. Elle est surprise par plusieurs découvertes inattendues qui peuvent venir éclairer certaines de ses conduites : « enfants fantômes avec lesquels, toute ma vie, j'ai essayé de rivaliser pour rejoindre le cœur, l'estime de ma mère. »

Une petite affiche l'éclairera : « Un jour à midi, alors que j'attends à la boulangerie, je remarque une affichette qui montre une main ouverte sur un cœur : "Le sang c'est la vie. Donnez votre sang". L'idée me plaît J'ai compris qu'ici, maintenant, les victimes ne le sont plus que d'elles-mêmes. A l'exception de Barnabé, bien sûr ».

Extrait du texte transmis par l'auteure, psychanalyste.

ECHO DE LA COMMISSION EUROPÉENNE

Le troisième Forum mondial de la Démocratie

Marie-Hélène Brun

La F.E.D.E.P.S.Y. est une OING participative à la Conférence des OINGS du Conseil de l'Europe, c'est-à-dire qu'elle est en droit de voter lors de l'assemblée plénière et de participer aux groupes de travail proposés par les différentes Commissions : Droits de l'Homme, Démocratie et Éducation et Culture. J'y assiste au titre de membre et représentante de la F.E.D.E.P.S.Y. auprès de la Conférence des OINGS.

L'ouverture officielle du troisième Forum Mondial de la Démocratie a eu lieu dans l'hémicycle du Conseil de l'Europe le 3 novembre 2014 à 16 heures.

Après l'accueil par le secrétaire général, Jeremy Rifkin, économiste américain, auteur de *La nouvelle société du coût marginal zéro*, ouvre ce Forum¹. Cette année, le thème est « De la participation à l'influence : la jeunesse peut-elle revitaliser la démocratie ? ».

Jeremy Rifkin nous présente sa vision de l'avenir économique. Son sujet est l'économie du partage qui est, à son avis, la grande transformation économique de notre époque, grâce au coût marginal zéro. Du fait de la révolution technologique, certains services sont ramenés quasiment à coût zéro et les produits sont moins chers, voir gratuits. Il nous retrace l'histoire de l'évolution économique de l'humanité, du chasseur cueilleur, aux sociétés agricoles, puis les sociétés hydrauliques, les grands empires de l'Antiquité, les sociétés féodales, les sociétés médiévales et enfin notre société industrielle.

Nous en sommes à la troisième révolution technologique. Les nouveaux moyens de communication, les énergies nouvelles et les nouveaux moyens de transport, tous trois réunis, créent une révolution économique. Les inventions de Gutenberg, puis le télégramme et le train ont créé les Etats Nations. La deuxième révolution s'est faite grâce au pétrole, et aux nouveaux réseaux de transport, avec un pic en 2008. Le pétrole atteint alors un prix maximum de 127 \$ le baril, ce qui signe la fin de ce parcours. A partir de ce moment, dès que le PIB monte, le prix du pétrole augmente, ce qui bloque la croissance économique. Il n'est donc plus possible de rester dans cette configuration qui ne peut plus faire croître une économie construite sur l'excavation du pétrole. Tout s'arrête. Nous sommes à l'aube d'une troisième révolution.

Internet a permis l'installation de capteurs partout, qui contrôlent tout et envoient des informations en continu. Déjà 30 milliards de capteurs sont en place, d'ici dix ans, mille milliards de ces capteurs seront en fonction. Doit-on être inquiet de cet Internet des objets ? Non, car des moyens de régulation seront mis en place rapidement. Dans 20 ans, tout le monde sera connecté, ce qui abaissera les coûts marginaux à presque zéro. Ce n'est pas de la science-fiction. Notre société de consommateurs se transforme déjà en société de « prosomateurs » (par exemple YouTube) et devient une société du partage. Les cours universitaires sur Internet sont à un coût zéro, et les étudiants reçoivent des diplômes. Les ordinateurs ne coûtent pas cher, l'électricité est peu chère et le sera de moins en moins. Grâce aux énergies renouvelables, elle sera bientôt gratuite : soleil, vent, géothermie, tout cela est gratuit. Des micro-coopératives se sont créées ; produisant de l'électricité, elles feront chuter les grandes entreprises. Dans les prochaines années, des millions de petits producteurs vont pouvoir créer leur propre énergie. Il cite l'Allemagne en exemple dans ce domaine.

Avec les imprimantes 3D, on va pouvoir tout fabriquer soi-même.

Bien mieux, dorénavant tout sera en utilisation transitoire (autrement dit, on va passer d'une jouissance à l'autre!). C'est une remise en question de la propriété. On passe de la propriété à «l'accès». C'est vieux de posséder, c'est fini ce temps. Le partage de voiture par exemple signifie que 80% des voitures seront éliminées. Elles seront toutes équipées de batteries électriques et guidées par GPS, coût de l'énergie zéro.

Rifkin nous donne alors le bel exemple du jouet. On avait coutume de dire à l'enfant : c'est à toi, pas à ton frère où à ta sœur, tu possèdes ce jouet. Eh bien c'est fini : pour la nouvelle génération, on va sur les sites de partage des jouets – qui pourraient même bientôt être envoyés par drone – et on dit à son enfant : un autre a utilisé ce jouet et y a fait attention pour que toi et d'autres ensuite aient la joie de pouvoir encore l'utiliser. Voici une belle expérience d'un «accès seulement» et du partage.

Quel joli monde, où l'enfant ne va plus détruire ses jouets et ne connaîtra plus la frustration, mais seulement la joie de passer d'une jouissance à l'autre!

Une seule industrie va disparaître, c'est l'industrie du pétrole.

Les réseaux à transformer, le travail électronique, les routes à connecter, les prises électriques à installer pour recharger les voitures dans les parkings, tous les bâtiments à isoler pour économiser l'énergie, cela donne 40 ans de travail pour tous les métiers en charge de ces transformations. Les revenus viendront des services rendus et non plus d'une économie de marché. Fini le travail qui nous aliène, les robots seront au service des humains.

Notre planète est soumise à de graves problèmes de changements climatiques qui peuvent mener à l'extinction d'un grand nombre d'espèces terrestres. Avec le principe du «coût de vie marginal zéro», nous avons le moyen de sauver la planète en régulant le changement climatique.

Ce très long et brillant exposé m'a laissée rêveuse.

Le lendemain mardi 4 novembre, début des ateliers. Cette année, ces quatre thèmes ont été proposés : «Influencer les mentalités», «Influencer la prise de décision», «Influencer les politiques», «Influencer les institutions».

Pour chacun de ces thèmes, 6 à 8 laboratoires nous ont présentés leur travail, accompagnés d'un panel d'experts qui ont ouvert la discussion et apporté leurs expériences avant de laisser la parole à la salle.

Au labo 6, sous le thème «Influencer la prise de décision», deux organisations nous ont parlé de leurs actions. Elles

se présentent comme gardiennes de la démocratie et souhaitent prendre des responsabilités.

Le Conseil des Jeunes en Tanzanie est une organisation reconnue et soutenue par le gouvernement, qui vise à mobiliser les jeunes de moins de 18 ans pour défendre l'application de leurs droits et rendre les dirigeants plus réactifs à leurs demandes. Pour renforcer la capacité des jeunes à défendre leurs droits, ils vont en être informés, se familiariser avec la prise de parole et faire en sorte que ce conseil soit aussi un partenaire, en participant aux émissions radio et télé. Ils expriment leurs revendications sur le respect du droit des jeunes et demandent que le budget qui leur est consacré soit plus conséquent. Ils sont confrontés à la méfiance des responsables qui sous-estiment leurs capacités intellectuelles et pensent qu'ils doivent «attendre».

Trois conseils ont déjà été créés, sur les sept prévus. Les représentants sont élus. La démocratie, c'est pour eux le droit d'élire. Ils engagent les candidats au gouvernement à respecter leurs propositions et leur demandent d'appliquer leur programme. Le plus jeune intervenant de ce Forum, âgé de 15 ans, prend alors la parole en demandant le soutien de tous à l'implication des jeunes. Il cite ces paroles de Kofi Annan : «Faisons en sorte que les jeunes puissent pleinement participer à la vie de notre société».

L'enthousiasme et le désir de cette jeunesse africaine m'a beaucoup touchée, il y avait de la spontanéité et cet élan qui fait l'espoir de ce continent en pleine transformation. Ce témoignage m'a beaucoup plu.

Contrairement à la deuxième organisation, Action Aid, au Bangladesh, dont l'objectif est tout à fait louable, mais qui manquait de cet enthousiasme créatif qui caractérisait les Africains. Cette organisation caritative se propose de vérifier les comptes et la bonne répartition des crédits dédiés à l'éducation dans ce pays. Les jeunes représentent 34% de la population et les fonds qui leur sont accordés, sont insignifiants. Il s'agit pour cette organisation de permettre aux membres des diverses communautés, souvent rurales, de vérifier et de contrôler l'utilisation et la répartition de ces fonds.

Je les ai quittés en milieu de matinée pour assister, sur le thème «Influencer les mentalités», au labo 5 : «Non aux néo-nazis, non aux discours de haine».

Arrivée un peu tard, je n'ai pu écouter les premiers intervenants.

L'application «no-nazi.net», de la Fondation Amadeu Antonio, Allemagne, est financée en partie par un programme de trois ans du ministère fédéral des Affaires familiales, ainsi que par d'autres fonds privés. Son objectif est de surveiller, évaluer et combattre le discours de haine en ligne, l'extrémisme d'extrême droite, dans les réseaux sociaux de nom-

breux pays du monde et de promouvoir les valeurs démocratiques.

L'autre organisation s'appelle «Storch Heinar» («la cigogne prénommée Heinar»). Les organisateurs ont pensé combattre les discours de haine néo-nazi par l'humour, et le ridicule était un bon moyen. Pour cela, ils organisent des défilés de fanfares militaires d'opérette, accompagnés d'une cigogne portant moustache et brassard siglé. Tourner en ridicule ce parti, faire rire mais aussi, pensent-ils, faire réfléchir ensuite à la question, sensibiliser les très jeunes et les enseignants, voilà les objectifs de «Storch Heinar», qui a été premier des six candidats au vote final pour le meilleur projet.

Je dois dire que cela m'a fait réfléchir. Cette façon d'utiliser un animal pour signaler certains concitoyens (même si leurs idées et leurs valeurs ne sont pas honorables), a été comme un rappel des méthodes nazies pour déshumaniser. Je ne peux que conseiller de lire le livre-essai de Todorov, *Les ennemis intimes de la démocratie*, qui aborde, entre autres, ce sujet avec beaucoup plus d'intelligence.

Pour finir je suis allé écouter une dernière présentation, sur le thème «Influencer les institutions». La question abordée était : «Mouvements sociaux de jeunes : défier le système dans la rue?».

L'intervenant César Alan Ruiz Galicia, journaliste mexicain et militant pour la démocratisation de l'éducation par les médias et transmédias, représentait le groupe «#YOSOY123, Mexique». Quel beau nom, «je suis», ou «j'existe», ce qui me semble bien représenter cette jeunesse qui est descendue dans la rue dans toutes les régions du monde où la liberté d'expression était confisquée par un pouvoir totalitaire.

Il nous parle de son pays et de la nécessité d'avoir des médias pluralistes pour la démocratie. Au Mexique, deux

grands monopoles sont propriétaires de 90% des ondes. Les politiques ont du mal à accepter la pluralité des médias. Ce fut difficile, mais d'autres médias que la communication d'état ont fini par être acceptés. Les réseaux sociaux ont permis une plus grande ouverture au monde, mais ils ne peuvent changer le monde. Ceux qui changent le système, ce sont les populations. La population mexicaine est essentiellement rurale, mis à part la capitale Mexico qui compte 20 millions d'habitants. Les petites radios libres qui se sont créées permettent à ces populations d'être moins isolées, de recevoir des informations différentes et des nouvelles de leur famille.

Après les mouvements de foule et les protestations de masse, se pose la question de savoir si l'engagement politique doit se substituer au militantisme pour plus d'efficacité. C'est ce qui a fait tout le débat des intervenants du panel dont les membres étaient issus du Kenya, d'Afrique du Sud, de l'Ukraine et de Roumanie. Nous avons été là, en présence de militants et de personnes engagées en politique. On sentait le courage, la volonté et aussi l'énergie de ces intervenants.

La session s'est terminée après une table ronde sur les initiatives de la jeunesse au changement de système. Peu de jeunes s'intéressent à la politique. Ils ont été invités à s'engager et à participer. Ceux qui se sont battus place Maidan, à Kiev, se sont engagés en grand nombre et essaient de mettre en place ce qu'ils ont défendu. Malgré l'engagement, il reste un doute sur la possibilité de changer le court des choses. Tous les moyens technologiques doivent être utilisés pour permettre le dialogue, multiplier les échanges et éduquer.

Après cette table ronde, les six projets préférés ont été présentés dans l'hémicycle du Conseil de l'Europe, lors de la clôture du Forum mondial de la Démocratie et le Prix de l'innovation démocratique a été remis après le vote, au projet «Génération démocratie». ■

¹ Jeremy Rifkin, *La nouvelle société du coût marginal zéro. L'Internet des objets, l'émergence des communaux collaboratifs et l'éclipse du capitalisme*, Ed. Les liens qui libèrent, 2014. Dans ce dernier ouvrage, il annonce le déclin du capitalisme, éclipsé par les mouvements collaboratifs et la production à petite échelle, rendu possible par l'Internet des objets, les énergies renouvelables, les logiciels libres, l'économie sociale et solidaire, l'intelligence artificielle ou encore les imprimantes 3D.

² Tzvetan Todorov, *Les ennemis intimes de la démocratie*, Robert Laffont, 2012.

Attention, il manque le report de la note 2

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO :

Colette Botte, psychanalyste praticienne psychologue clinicienne, Strasbourg
Marie-Hélène Brun, Postulante à l'E.P.S., ex-sage-femme, Strasbourg
Jean-Louis Doucet-Carrière, psychanalyste praticien, psychiatre, Sète
Jean-Richard Freymann, psychanalyste praticien, psychiatre, Strasbourg
Michel Forné, psychanalyste praticien, Mulhouse
Joël Fritschy, psychanalyste praticien, psychologue clinicien, Mulhouse
Claudine Hunault, psychanalyste praticienne, metteur en scène, écrivain, Paris
Nicolas Janel, psychanalyste praticien, psychiatre, Strasbourg
Laurence Guichard Joseph, psychologue, psychanalyste praticienne, Paris
Daniel Lemler, psychanalyste praticien, psychiatre, Strasbourg
Dominique Marinelli, psychanalyste praticienne, psychologue, Metz
Amine Souirji, psychanalyste praticien, psychologue clinicien, Strasbourg
Virginie Tounkara-Serrurier, psychanalyste praticienne, psychologue clinicienne, Vandœuvre
Marie-Noële Wucher, écrivain, Strasbourg